

RENÉ CARDALIAGUET

mon curé **vingtième siècle**

A LA LIBRAIRIE
BLOUD & GAY
3, Rue Garancière
— PARIS —

MON CURÉ VINGTIÈME SIÈCLE

Diocèse de
Quimper & Léon
Évêché de Quimper et de Léon

Document numérisé en 2016

17301

RENÉ CARDALIAGUET

DU MÊME AUTEUR

MON CURÉ CHEZ LUI (Bloud et Gay, édi-
teurs). 12 fr.

MON CURÉ VINGTIÈME SIÈCLE



IMPRIMATUR

Quimper, 24 décembre 1927.

† ADOLPHE
Evêque de Quimper.

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY
3, RUE GARANCIÈRE, PARIS-6^e
1928



FB
254
2
CAR

A
MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE
JÉROME BULÉON
Curé de la Cathédrale de Vannes
HOMMAGE
DE FILIAL RESPECT
EN SOUVENIR
DE LA CLASSE D'HUMANITÉS
1890-1891

LETTRE-PRÉFACE

par S. G. Monseigneur Duparc.

24 décembre 1927.

*Evêché de Quimper
et de Léon.*

Mon cher aumônier,

Vous n'êtes pas « le contemporain des morts ». Votre livre est *actuel*, et tous les prêtres vous seront reconnaissants d'avoir donné une forme si vivante et si jeune à votre étude sur les œuvres paroissiales.

La loi suprême du ministère, c'est la gloire de Dieu et l'utilité des fidèles. Son efficacité dépend à la fois de la grâce divine et du zèle des prêtres. Mais le savoir-faire a sa grande part dans le succès. Même au milieu des populations très chrétiennes, les industries nouvelles du zèle sont nécessaires pour

entretenir et développer la vie catholique. Le réseau d'œuvres que vous nous montrez en action donnera au jeune clergé et à ses auxiliaires l'exemple à suivre.

Le but, c'est d'arracher le monde actuel, et surtout la jeunesse des deux sexes, à l'atmosphère païenne qui empoisonne aujourd'hui nos campagnes comme nos villes.

Le moyen, c'est d'inculquer à toutes les âmes qu'englobent nos œuvres l'esprit de foi. Ainsi se forment les caractères. Je n'ai jamais compris le catéchisme que comme un exercice de piété, où l'on apprend la doctrine et la morale en priant, en aimant, et je crois que toutes les autres œuvres doivent entrer dans la même voie.

Vous avez mêlé, dans vos scènes vécues, la note pratique à la note émue et souriante. Notre-Seigneur les jugera « pleines de grâce et de vérité », et vos lecteurs y trouveront autant d'agrément que de profit.

Je vous bénis, mon cher aumônier, et je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en N.-S.

† ADOLPHE,
Ev. de Quimper et de Léon.

Mon Curé vingtième siècle

CHAPITRE PREMIER

LE PETIT MESSAGER DE SAINTE-MARIE

*Attachez à vos doigts la Loi divine ;
Ecrivez-la sur les tables de votre cœur.
(Prov. VII, 3.)*

Comme je vous l'ai dit (1), c'est en 1896, au Congrès sacerdotal de Reims, que notre *Petit Messager de Sainte-Marie* avait été décidé, et en 1902 seulement que le premier numéro était sorti des presses. Vous avez certainement pensé : « Ces vieux ont toujours peur de marcher. On dirait qu'ils craignent d'avancer

(1) *Mon Curé chez lui*, Bloud et Gay.

vers leur éternité, s'ils suivaient le progrès. » Vous avez eu raison, comme toujours. Mais laissez-moi plaider les circonstances atténuantes.

Aimez-vous d'échouer dans vos entreprises ? Oui, parce que vous êtes humble et, en tout, surnaturel ; vous savez aussi qu'il y a des défaites glorieuses à l'envi des plus belles victoires... pardonnez-moi : j'aime mieux les victoires, même moins glorieuses, et l'histoire ne m'a jamais appris que l'improvisation soit la plus sûre maîtresse de triomphe. Certes depuis, une gestation de six ans serait excessive : mais alors, nous étions somme toute des précurseurs. Et puis, quelques mois ou dizaines de mois, c'est si court dans la pérennité de nos paroisses !

Quand je revins de Reims, mon très aimé vicaire m'attendait à la gare :

— Eh bien ! monsieur le Curé ? vous fûtes heureux ?

— Cher, je crains fort que tout cela ne tourne mal... ne tourne à une besogne de plus...

— ?...

— Eh ! oui, et pour vous et pour moi. Venez m'offrir une tasse de café, et mon cœur en sera conforté, — nous causerons.

Le Pas d'Armes du Roi Jean.

Il me regardait avec une confiance allègre : il n'est

jamais plus content et plus calme que lorsqu'il se voit devant quelque montagne à soulever.

— Il s'agit de fonder un Bulletin Paroissial, lui dis-je.

— C'est entendu, monsieur le Curé.

— Je fournirais l'article de tête ; peut-être davantage, selon l'occasion. Vous écririez le reste.

— Bien, monsieur le Curé. Nous paraissions une fois par mois, peut-être ?

— Oui. A moins que « bimensuel » ne semble, avec le temps, nécessaire ou sensiblement plus utile. J'écarte « hebdomadaire », d'emblée : trop prenant pour nous, trop peu extraordinaire pour le public.

— En effet. Donc nous partons sur le « mensuel ».

— Mais vous ne sentez venir aucune objection ?

— Toutes les objections ont toujours trouvé des réfutations adéquates. L'œuvre promet. Cela suffit. On verra bien.

— Que préférez-vous, de la polycopie ou de l'imprimerie ?

Une discussion animée s'engagea. Monsieur le Vicaire, polycopiste de mérite (son *Patro*, bulletin d'abord trimestriel, puis bimestriel, puis mensuel, a fait longtemps les délices des petits et des grands), monsieur le Vicaire avait un faible pour le duplicateur : pas cher, donne sans délai les nouvelles les plus récentes, dispense de la solennité typographique, montre l'écriture même du Pasteur, semble une lettre, à peine une circulaire, etc., etc.

Je concédais que pour un bulletin de Patronage :

oui. Mais la polycopie risque bien des aléas : l'ouvrage est rarement parfait, baudruche ou stencil se perforent et se déchirent, le tirage sur plusieurs centaines dévore les heures... que sais-je encore ?

— Mon ami, dis-je, il me semble que l'impression typographique nous donnera comme un air plus sérieux, en imposera davantage, incitera la paroisse à nous lire sans impatience, et nous débarrassera d'une besogne matérielle encombrante. Quant aux dernières nouvelles, qui viendraient à s'avérer indispensables, un supplément polycopié ne pourrait-il suffire ?

— Vous me savez entiché de mon *Patro*, monsieur le Curé, mais typographions sans hésiter.

— D'autant qu'ainsi nous pourrions illustrer notre texte. Les beaux sites, nos calvaires, nos fêtes, votre portrait, vos champions...

— Les feuilles à polycopier pourraient recevoir ces images, d'abord, chez l'imprimeur.

— Peu rapide, mon ami ; et vos margeurs (1), d'un coup de doigt irrégulier, ne risqueraient-ils pas de barioler de texte les figures les plus vénérables ?

Cette hypothèse le fit rire de bon cœur. Il tenta cependant un dernier effort.

— Laissez-moi l'avouer, monsieur le Curé, je me résigne mal à préférer le caractère typographique, impersonnel, froid, banal, à l'écriture qui révèle et qui livre l'auteur aux lecteurs, plus totalement. Si nous essayions de la lithographie, ou plutôt de l'au-

(1) Ouvriers qui disposent les feuilles sur la machine.

tographie ? L'Imprimerie catholique tirerait elle-même les clichés et le texte, que je vous promets de soigner comme le meilleur des calligraphes.

— Je sais. J'ai admiré vos tirages autographiques en six et sept couleurs. Mais il s'agit premièrement de gagner le maximum de temps, et secondement de n'exciter aucun dédain ni chez les amis ni chez les adversaires.

— Donc, nous imprimons...

— Employez le futur, cher ami, et un futur dubitatif. Il faut réfléchir et encore prier. L'Évangile fut longtemps médité et parlé avant d'être couché par écrit : pourquoi voudrions-nous damer le pion à nos Pères dans la Foi, ou les vaincre dans un championnat de pieuse vitesse ?

— Je prierai, monsieur le Curé. Mais je voudrais bien ne mourir pas avant d'avoir lu le *Petit Messager de Sainte-Marie*.

— Comment ? Vous baptisez ce futurible ?

— Sans y penser, monsieur le Curé. Mettons que je n'ai rien dit.

— Pardon. Ce nom restera, et je vous suis reconnaissant.

Au Conseil des Ministres.

Le temps passa. Nous avons étudié les assez rares bulletins déjà édités et les articles parus sur la question ; nous avons préparé le plan, le budget,

les objectifs essentiels ; nous avions insinué, ici et là, dans les endroits les plus renommés pour la puissance de leur écho, l'annonce hypothétique de la naissance éventuelle de cette nouveauté ; nous avions suavement ausculté les cœurs des personnages influents...

— Quoi ! vous exclamez-vous. Mais c'est la montagne qui va enfanter un rat ridicule ! Pourquoi ne prendre pas le taureau par les cornes, et en route ?

Montagne, rat, taureau... De tout cela vous composez le tableau le plus agréable du monde. Oui en 1928 ! Mais alors nous devons compter avec le *quieta non movere* et n'avancer, puisque nous parlons latin, que *pedetentim* (1).

Nos travaux d'approche paraissant avoir conduit les dernières parallèles assez loin pour l'assaut (ne vous effrayez pas : l'Eglise militante peut adopter quelques termes militaires), nous décidâmes le jour J et l'heure H, et... nous convoquâmes l'ennemi, en l'espèce le Conseil des Ministres, autrement dit les chefs des services paroissiaux.

Vous pensez bien que le résultat ne pouvait être douteux. Cependant... dès l'exposé, alléchant et bonhomme, je vis deux ou trois fronts se rembrunir tandis que bien des yeux resplendissaient.

— Monsieur le Curé, hasarda monsieur le Président de la Mutuelle-Accidents, évidemment vous avez calculé les frais éventuels ; mais je crains...

(1) Laissez en paix les somnolences — Pas à pas.

— Ne craignez pas, homme de peu de foi ! Les abonnements couvriront les dépenses.

Monsieur le Président de la Mutuelle-Maladies vint à la rescousse de son confrère :

— Croyez-vous que le public s'abonne ?

— Et si les bons journaux déjà implantés (avec quelle peine !) sont contrebattus par le vôtre ? ajouta le Président de l'œuvre de la Bonne Presse.

— D'abord, répondis-je, voilà deux hypothèses qui ne seront pas réalisées en même temps. Ou le public s'abstiendra, et la « Bonne Presse » ne souffrira pas. Ou il donnera, et la Caisse paroissiale ne se videra pas.

— Dangers de l'un et l'autre bord, conclut monsieur le Président du Conseil Paroissial.

— Je passe donc entre les deux, et je lance le Bulletin d'une main ferme à travers les récifs. Du reste, les paroisses qui ont osé ont réussi. Donc...

La directrice du chant recourut alors à l'argument sentimental.

— Ces messieurs sont déjà surchargés. S'ils entreprennent une œuvre aussi pesante, ils succomberont sous le faix, et c'est nous qui serons victimes.

Plus aimable, elle aurait pu ajouter que « ces messieurs », éventuellement épuisés, seraient victimes aussi. Mais je ne lui en veux pas. Sans doute son omission était une louange à notre humilité.

— Un moyen, hasardai-je, de soulager beaucoup notre effort, serait de nous abonner à un bulletin

régional, auquel nous ajouterions les détails paroissiaux essentiels, sans plus.

Un tollé respectueux accueillit ces paroles sages :

— Ah ! Non ! Un bulletin rien qu'à nous : ou bien rien !

Mes partisans avaient donné avec ensemble, et la flamme du patriotisme avait soudain rallumé les énergies des pâles défaitistes. Une objection suprême, assez inattendue, vint couronner le triomphe ; nous la dûmes à la Présidente des Zélatrices en personne.

— Monsieur le Curé, dit-elle, vos sermons, prênes et instructions, avec ceux de monsieur le Vicaire, et tout le cortège des œuvres paroissiales, le tout très supérieur (n'est-ce pas, mesdames, messieurs ?) à ce que nous voyons dans les autres paroisses — en vérité le besoin d'y ajouter quoi que ce soit paraît-il s'imposer ?

Madame la Présidente ne manquait ni de style ni de bonté, mais son audace était grande.

— Madame, décida le Président du Patronage, quand monsieur le Curé déclare opportune une œuvre essentiellement pastorale, il ne nous appartient pas d'insinuer un « à quoi bon » ? Tout, mais pas cela.

— Eh ! s'écria Laurent, porte-parole du Conseil des Petits, monsieur l'Abbé nous parle tous les jours au Patro, aussi, et ça n'empêche que le Bulletin du Patro est un peu là ; et qu'on a bien fait de l'inventer !

Laurent s'était contenu pendant toute la discus-

sion, et sa patience était à bout. Sa fougue détendit la grave assemblée, et monsieur le Vicaire en profita :

— Somme toute, dit-il, vous aimez notre modeste *Patro*, polycopié. Monsieur le Curé vous offre un *Patro* étendu à tous les intérêts paroissiaux. Toutes les œuvres y auront leur rubrique ; toutes les fêtes leurs comptes-rendus, après leurs annonces ; toutes les familles y liront leur nom, à l'état paroissial ou ailleurs ; le *Petit Messenger de Sainte-Marie*...

— Monsieur le Vicaire, interrompit le Président du Conseil Paroissial, pardonnez-moi de vous couper. Mais si je ne me trompe, on ne baptise que les vivants....

— Certes, mais je ne vois pas...

— Si le Bulletin est baptisé, c'est qu'il existe ; et sans plus discuter souhaitons-lui heureuse et longue vie. Mesdames, Messieurs, un ban pour le *Petit Messenger*.

Et le ban fut battu, à l'unanimité, au milieu des rires dont aucun n'était jaune.

Il ne restait plus qu'à nous exécuter.

M. Moullérez, imprimeur.

M. Moullérez, un vieil ami, accomplit la brève traversée de cette vie avec sérénité. A ses journaux l'encre parfois est mesurée avec parcimonie, parfois surabonde et inonde : « C'est que l'encrage est

mauvais », dit-il. Ou bien des caractères sont écrasés et paraissent grognons : « C'est le flan qui a mal pris » — et parvenu aux sommets de l'indifférence mystique, il verse des torrents de sourires sur ses obscurs blasphémateurs.

Mais quand il veut — et il veut cent fois sur cent une, et même un peu plus — sa typographie est impeccable, élégante, reposante. Au musée Plantin d'Anvers, ou chez Didot, vous pourrez voir des pages plus splendidement œuvrées : mais pour nous, gens de peu et dont les manuscrits n'espèrent point émerveiller les critiques du ^{xxx}e siècle, une honnête édition suffit, que M. Moullérez assure.

J'allai donc décider avec lui des formes du Bulletin.

— Voulez-vous, me dit-il, un journal ou une revue ? Deux ou quatre grandes pages, ou bien huit, douze, seize petites ?

— Quatre moyennes feraient bien notre affaire. Mais voici : nos gens croiront dès l'abord que nous leur servons de la politique, si nous choisissons le format journal...

— Pas de faux départ, monsieur le Curé. Délaissons le format journal.

— Et si je distribue la « copie » sur des feuilles sans gloire, — et même, simplement, des feuilles qui couvrent trop peu de centimètres carrés, — l'estime publique se détournera de nos chefs-d'œuvre.

— Je vois. Quelque chose de confortable. De

l'in-8 à grandes marges, par exemple. Sur huit pages, — sauf à intercaler ou ajouter un supplément variable, à l'occasion.

— Montrez donc une maquette de ce modèle, je vous prie.

Aussitôt vu, aussitôt plu.

— Quel papier ? maintenant. Sans conteste, du papier d'emballage ou un Lafuma pur fil vous répugnent, pour des raisons égales mais contradictoires. Mais aurez-vous des illustrations ?

— Oui. A l'en-tête, notre clocher. Dans le corps du délit, tout ce qu'on pourra.

— J'entends bien. Mais quel procédé ? Gravure au trait, simili, galvano, cellon, que sais-je ?

— Vous choisirez au mieux. Rarement du trait.

— Donc, bon papier assez collé, sans aller jusqu'au satiné, au couché, au bristol.

— Satinez un peu. Et donnez quelque soutien.

— Ah ! Monsieur le Curé, heureusement vous n'êtes pas riche : vous vous seriez ruiné en beaux livres.

— Je le crois, mon ami. La Providence y a pourvu, bénie soit-elle. Et quels prix me demanderez-vous ?

Ce siècle avait deux ans quand nous devisions ainsi, et nul ne se fût avisé des répercussions possibles d'une guerre sur les tarifs des pâtes et papiers. Malgré la menace imminente de la loi de Séparation, on connaissait encore la douceur de vivre à des prix raisonnables. Mais quatre ans après l'Armistice il fallut déchanter et donner moins souvent des pages

intercalaires. Vinrent les sautes du change en 1924, la hausse des papiers, des salaires, des impôts, — la grande pitié des écrivains de France (des « petits », du moins) : quels grains de mil nous permettraient de subsister jusqu'aux baisses prochaines ?

Le salut ne pouvait venir que d'un supplément de recettes. Les abonnés et les acheteurs au numéro ne se firent pas prier ; surtout les annonces rapportèrent, auxquelles nous n'avions point recouru d'abord : locales et régionales, elles furent affirmées à une agence catholique connue de M. Moullérez ; et cette méthode nous évita, au prix d'une dépense légère, bien des ennemis et des rancunes possibles.

Mais en 1902, notre *Petit Messenger* se passait de toute publicité, et mon grand souci matériel ne concernait que l'esthétique du « pieux canard », comme disent les mauvaises langues. Ce fut ma suprême recommandation à l'imprimeur :

— De grâce, insistai-je, aérez votre composition. N'ayez pas peur des blancs. Ne nous crevez les yeux ni par des caractères trop fins ni par une justification massive. Nos textes seront ailés ; que vos pages soient de même.

M. Moullérez sourit :

— Monsieur le Curé, dit-il, aux épreuves vous jugerez. J'adopte ce petit-là. Il m'intéresse, et je l'aiderai de mon mieux à faire son chemin dans le monde.

Ce vieil ami a tenu parole. Il s'est peu enrichi, je pense, à nous imprimer. Mais nous avons, de con-

cert, joui de numéros toujours agréables, jamais tapant l'œil, luxueux aux grands jours, et qui faisaient dire à certains confrères :

— Le curé de Sainte-Marie veut s'égalier à Dieu ; il cherche à réaliser dans ses œuvres l'absolu de la trilogie : le *Vrai*, le *Beau*, le *Bien* !

Mais c'étaient des jaloux, et ils exagéraient.

Du recours à Pic de la Mirandole.

Après expérience faite, je puis bien vous dire qu'un Bulletiniste doit être un Pic de la Mirandole, ou en avoir l'air. Savoir tout, ou savoir où trouver tout, pour pouvoir parler de tout : voilà l'idéal, qui à la longue, ma foi, se trouvera réalisé. En un quart de siècle d'écritures, un curé a traité ou touché bien des sujets, remué bien des idées, redressé bien des erreurs : la collection de son Bulletin est un arsenal (je refuse de dire : un musée) d'arguments, de faits, de méthodes, dont la puissance et l'ampleur m'étonnent moi-même.

Voulez-vous un schéma général ?

De toute évidence, toute la religion est de la compétence du *Petit Messenger* : dogme, morale, sacrements, liturgie, apologétique. Mais le Nouveau Testament s'éclaire aux leçons et aux exemples de l'Ancien, et les blasphèmes contre nos dogmes et notre morale trouvent leurs réfutations dans les textes inspirés : le Bulletin refait l'éducation scrip-

turaire de nos ouailles. Après tout, un membre de l'Eglise doit connaître les Saints Livres où l'Eglise a puisé l'essentiel de ses croyances et de sa liturgie.

Croyez-vous que l'histoire de la race n'ait pas une vertu pour élever les fils au niveau des grands ancêtres, et que les événements du passé ne puissent donner la clé des énigmes du présent, de cette histoire contemporaine dont peu d'hommes soupçonnent les cheminements secrets et la marche d'ensemble ? De même, l'histoire de l'Eglise, de ses triomphes et de ses revers, de ses conquêtes et de ses reculs, sa persistance inouïe à travers des siècles de haines coalisées contre elle, sa dynastie pontificale jamais interrompue, son audace toujours jeune dans les pires traverses, n'est-ce pas un drame, une épopée d'un tragique intense ? Ne frémissez-vous pas aux récits des géants de la foi ? Votre cœur ne brûle-t-il pas dans votre poitrine en les écoutant ? Les exemples entraînent, mon ami : et quels héroïsmes dans le monde catholique, de tous les temps, de tous les lieux ! Il n'est que de s'appliquer à réunir et à bien présenter le spicilège merveilleux.

Je vois, pas n'est besoin d'insister là-dessus. Vous admettez dans mon Bulletin (!) tout le catéchisme, et l'Histoire Sainte et l'Histoire de l'Eglise, aussi nécessaire au *xx^e* siècle qu'au *ii^e*. Voulez-vous m'accorder une place, et pas dans les caves, pour le Droit Canon ?

Vous connaissez un grand quotidien de Paris, dont une rubrique est très goûtée : « Nul n'est censé

ignorer que... » et les lois et règlements suivent, au jour le jour. Un Français doit connaître les lois de son pays : un catholique ne doit-il pas savoir les lois essentielles de l'Eglise romaine ? Je vous assure, les découvertes abonderont dans ce monde inconnu. Parlez dispenses et privilèges à vos ouailles, et vous verrez quelles figures ébahies. Les droits et les obligations et les offices et bénéfices des clercs, si nos fidèles les avaient mieux compris, peut-être bien des crimes officiels eussent été épargnés à la *III^e* République. La hiérarchie, depuis le Pape et le Concile jusqu'au vicaire, forain ou paroissial, en passant par les évêques, les synodes et le reste, — en côtoyant les religieux et les mystères du noviciat et de la profession, — sans oublier la législation des Tiers-Ordres et des Confréries... faites l'expérience : en parler (oh ! dans le style qu'il faut !) c'est susciter un intérêt prodigieux, c'est faire découvrir l'Amérique à l'équipage émerveillé.

Le mariage... mais écoutez une histoire. J'avais donné une série d'articles sur les empêchements du mariage. Palpitant à moitié, pensez-vous ? Attendez.

Un dimanche soir, tard après vêpres, un vieux zélateur de l'Apostolat de la Prière trouva le moyen de rester à la sacristie, le dernier, avec sa femme aussi pieuse que lui : deux patriarches, deux âmes limpides, mais dont l'air embarrassé m'intrigua.

— Eh bien ! Vincent, comment est le monde avec vous ?

(Nous ne causions pas en français. Je traduis mot à mot.)

— Difficile assez, foi.

Je cherchai, sans insister à outrance. Chez nous il convient de laisser tourner longtemps autour du pot, avant que d'entrer en matière.

— Voici, dit enfin le vieillard. Selon votre sentiment, Marie Pellen et moi ne sommes pas mariés.

— ?...

— Non. Sur le *Petit Messager* nous avons lu que notre mariage avait été nul. Alors nos enfants, c'est douze pas-propres, et les petits-enfants sont des pas-propres aussi ; et tous les autres après eux...

Il dévidait cet écheveau de dégoûts misérables, avec une assurance farouche, désespérée.

— Votre mariage est nul, peut-être. En tout cas, votre race n'est pas vouée au déshonneur, et tout peut s'arranger.

Le cas discuté, il m'apparut qu'en effet une *sanatio in radice* s'imposait (1).

Dispense obtenue, vrai mariage célébré — sans autres témoins que M. le Vicaire et Jean-Pierre le bedeau — inscription faite aux registres, et, Dieu me pardonne ! je crois bien qu'une nouvelle lune de miel illumina le vieux ménage.

En ces temps de Séparation, de confiscations de biens d'Eglise, de littérature malpropre et quotidienne... et aussi, Dieu soit loué, de saints person-

(1) Réfection radicale.

nages canonisés ou béatifiés, de Jubilé enfin, que de notions juridiques remplissent nos pages, à les faire craquer !... Elles ne tombent que goutte à goutte, si vous voulez : mais si nombreuses, si fréquentes, si cinglantes quelquefois, que l'effet de masse est obtenu.

Soignons le Droit Canon, amis bulletinistes.

Des Récits de chez nous.

Ces domaines immenses, qu'il faut (par devoir, ou parce que le salut des âmes peut en dépendre), exploiter et fouiller et retourner tel le champ de La Fontaine (ce travail est un trésor), leur étendue même effraierait plus d'un lecteur pressé, si nous n'avions soin de l'y introduire par des avenues qu'il connaît bien, qu'il croit connaître et dont nous lui découvrons les arcanes vieillies. L'histoire de la paroisse, c'est le morceau de choix, c'est l'appât alléchant, irrésistible. Pas un numéro sans un récit de chez nous. Ah ! dans le champ paroissial, nous moissonnons à pleine faucille, à pleine faucheuse, pour parler plus exactement.

Un de mes bons amis, érudit comme un archiviste-paléographe, avait fourni au *Bulletin diocésain d'archéologie* une série d'articles sur un Curé de la Terreur... sur le curé et sur la vie communale de l'époque. Il savait tous les documents, il les animait de

sa verve, il en exhumait, comme vifs, les personnages ; bref, une résurrection. Résultat : après la troisième livraison, le Bulletin d'archéologie comptait six-vingts abonnés de plus, tous paroissiens de mon ami.

A mon tour je fouillai nos archives du presbytère et de la mairie ; j'interrogeai les liasses poudreuses des Archives départementales et diocésaines ; celles-ci me mirent sur la voie de découvertes à la Nationale et chez des particuliers. Les documents que M. le Vicaire, et nos abbés, et moi-même, n'avions pu transcrire ou, faute de mieux, noter, coter et résumer, des copistes à gages (hélas !) furent chargés de nous les transmettre.

J'interrogeai « les vieux ». Jadis l'instruction moins étendue et la vie moins fiévreuse laissaient la mémoire plus alerte et les souvenirs plus copieux. J'ai fait des cueillettes superbes de traditions, de dictons, de légendes, de chants : tout un folklore qui instruit et réjouit nos foyers, unissant les âmes d'aujourd'hui aux ancêtres disparus.

Sans doute il a fallu décanter, recouper, réduire, passer au crible, en un mot critiquer avant d'admettre. Tout compte fait, je dois à nos vieillards la matière savoureuse de plus d'un volume.

L'esprit paroissial s'enrichit de cet élément.

Un vieux cahier, écrit tôt après la Révolution par un curé dont le loisir, je pense, s'accordait avec la science et le zèle, m'avait révélé des étymologies, plausibles ou fantaisistes, des noms de nos hameaux

et villages. Je les transcrivis au *Petit Messenger*, avec commentaires. Ce fut un enthousiasme général.

J'en profitai pour remonter au déluge et raconter les origines (oh ! oui, le pluriel s'impose) de notre paroisse, de nos organismes religieux et administratifs, de certains usages survivants, etc. etc. Je pus citer quelques manoirs dont les seigneurs avaient guerroyé pour le Saint-Sépulcre, de Godefroi de Bouillon à Louis le Saint, mort à Tunis ; et surtout, je nommai les archers, les piquiers de leurs escortes, si bien que les paysans et les marins mes lecteurs purent se croire, sans erreur et sans vantardise, descendants des Croisés... ou tout comme.

J'expliquai les noms de famille, les noms même des champs et des parcelles ; et combien d'anecdotes, gaies ou tragiques, ou curieuses, illustraient le glossaire !

Mais vivons dans le présent.

Avez-vous pensé (soyez franc) que le *Petit Messenger* doit être un musée des Antiques, une caverne des ombres disparues ? Déposez votre erreur, ami : nous vivons éminemment dans l'aujourd'hui le plus actuel (1).

Toute la vie paroissiale est nôtre, de droit naturel : baptêmes, mariages et sépultures — avec notices

(1) *La Presse au village*, par J. Counil (Action Populaire),

quand il faut. Examens de catéchismes, premières communions, confirmations, rénovations des promesses baptismales, fêtes patronales, prédications extraordinaires, tous nos fastes religieux — avec le plus de noms possible ; cela prend de la place, mais c'est meilleur que tout.

Nos œuvres religieuses, scolaires, professionnelles, économiques, sociales, grandes et petites, masculines et féminines, anciennes et nouvelles, toutes nous adressent leurs avis, convocations, comptes-rendus. Et là encore, des noms. Cela tourne au palmarès ? Des noms et toujours des noms, je vous dis.

Le *Petit Messenger* s'intéresse à la culture, au commerce, à la pêche. Il donne des recettes. Il enseigne le machinisme. Il parle moteurs et dynamos. Il assiste à tous les concours et comices. Il pénètre dans la salle du Conseil municipal. Il a ses entrées au Conseil d'arrondissement, dont les vœux très locaux sont très goûtés. Il juge le Conseil général et critique ses emprunts, ses projets, ses votes. Il suit le cours des engrais et des rogues, et les gros marchés lui envoient des échos fidèles et appréciés. Il trace des chemins sur le papier, qui finissent par s'ouvrir à travers champs et grèves. Il indique les horaires désirables aux Compagnies ferroviaires, aux entreprises d'autos sur route. Que sais-je encore ! Tous les intérêts des habitants trouvent en lui un avocat, qui se fait écouter.

Vous avez admiré nos fermes, chacune pourvue de sa fosse à purin, d'étables claires, de sentiers bien entretenus ; autant de campagnes du *Petit Messenger*.

Et les lavoirs municipaux ! J'ai failli être porté, à mon insu, sur la liste des candidats au Conseil, après une lutte vigoureuse pour des lavoirs mieux répartis et mieux abrités : bien des disputes et bien des pleurésies n'avait-elles pas été, grâce à Dieu et au Bulletin, évitées à nos ménagères ?

Les Rostres du forum antique ont entendu des harangues enflammées, et des abus — vrais ou supposés — ont été sigmatés par des traits immortels. Oui. Mais les paroles s'envolent, et si les Pères de l'Eglise s'étaient contentés de prêcher sans écrire, nos sermons y perdraient leurs plus enviables beautés. Aux avis donnés du haut de la chaire, le Bulletin assure le maximum de rendement. Et le papier supporte tout, au contraire de l'église.

Ainsi, je ne pouvais pas décider plusieurs inscrits maritimes et demi-soldiers à laisser, le dimanche, la pêche du varech. Au saint Tribunal, au hasard des rencontres, par leurs enfants, par tous les moyens, j'essayai longtemps d'extirper leur désordre. Ils venaient bien à la messe, ils écoutaient, impassibles et déférents, leur pasteur condamner le travail dominical et réclamer le repos hebdomadaire, au nom de Dieu. Et puis, imperturbables, mes gaillards endossaient le ciré, dès l'heure des vêpres, et voguaient en galère ! Le diable me narguait.

Un article du *Petit Messenger* le mit en déroute.

Je peignis, avec une ironie... pas au vitriol, mais à la teinture d'iode si vous voulez, l'embarquement de mes vieux amis dans leurs rafiots vétustes. Je les

peignis eux-mêmes: « A force d'aller en mer le dimanche pour l'amour du varech, ils ont vu le varech prendre racine et pousser sur leurs jambes, d'où jamais personne ne le déracinera. »

Ce n'était pas le langage de la chaire chrétienne, ni même celui de l'Académie française, j'en conviens. Mais il arriva par là que des gens malicieux se rendirent en pèlerinage aux... jambes de mes victimes et amis — et pour un temps, le scandale dominical cessa, abîmé dans le ridicule.

Je m'empresse d'ajouter que la polémique nous déplaît. Il a bien fallu nous y résigner quelquefois : toujours nous l'avons écourtée, jamais nous n'avons accepté d'avoir le dessous. Encore moins avons-nous insulté. Suffit-il pas d'avoir raison, et se fâcher, n'est-ce pas se donner tort ?

De l'utilité des chiens écrasés.

La chronique locale surabonde... Vous bondissez ?

— Chronique locale ! L'apostolat par les chiens écrasés ! Horreur !

— Cher ami, avez-vous lu l'Evangile ? les Actes des Apôtres ? les Lettres de saint Paul et autres ?

— Certes. Mais je ne vois pas...

— Vous croyez à l'inspiration divine des Livres Saints, quelque crédit qu'il faille accorder, du reste, aux diverses théories de son étendue ?

— Oui encore, Mais, je vous prie...

— Eh bien ! mon ami, si vous enlevez à l'apostolat les chiens écrasés et les arguments de même acabit, vous condamnez l'Esprit-Saint.

— Vous plaisantez ? Vous mourrez dans l'ironie.

— Je ne plaisante pas, et je mourrai dans la crainte des jugements de Dieu. Mais les faits divers abondent, dans l'un et l'autre Testament.

— Exemples, s'il vous plaît ?

— *Déplacements de nos abonnés* : Démas à Salonique, Crescens en Galatie, Tite en Dalmatie, Tychique à Ephèse, Eraste à Corinthe...

Pertes et Trouvailles : Oublié un manteau à Troas, chez Carpus ; prière de le rapporter à Paul de Tarse à Rome.

Occasions à saisir : Suis acquéreur de livres d'Ephèse, et surtout de peaux à écrire.

Bulletin de santé : On signale Trophime laissé malade à Milet...

Petite correspondance : Bon souvenir à Prisca, Aquila, à tout le monde chez Onésiphore. Le bonjour d'Eubule, de Pudens, de Lin, de Claudia, de tous les frères...

Et je ne traduis là que sept des derniers versets de la II^e à Timothée... Or dans la même lettre, remarquez, saint Paul prend soin de déclarer *primo* qu'il faut éviter les paroles vaines et profanes, et *secundo* que toute l'Ecriture est inspirée de Dieu. Alors ? ne suivrai-je pas en paix ce grand exemple ?

— Assez spécieuse, votre éloquence. Mais...

— Et les faits divers de l'Ancien Testament ?

La mort dans la marmite, les insolation, les chutes par la fenêtre, et le mal de mer (Psaume 106) avec tous ses effets, les vaches grasses et les maigres, etc., etc. ? Etes-vous convaincu ?

— Vous n'allez tout de même pas vous arroger les droits du Saint-Esprit ? Toutes vos petites histoires prennent de la place. Autant de perdu pour l'enseignement et l'édification.

— Oui : c'est devant l'océan la parole légendaire : « Que de terrain perdu pour l'agriculture ! » Mais si, faute de faits-divers, le *Petit Messenger* n'intéresse que les piliers de sacristies ?? Et je vous assure qu'il y a une manière catholique de présenter les chiens écrasés, tout comme il y a la manière opposée.

— Mais où trouver et filtrer cette copie ?

— O profane, si tu explores la cuisine, le festin manquera pour toi de saveur. Cependant, je vous confierai que les rapports de gendarmerie peuvent, en certains accidents, fixer des points controversés. La mairie émet et reçoit des papiers officiels d'un intérêt non médiocre ; et des réunions du Conseil municipal, nous ne nous privons pas de publier des comptes-rendus de notre crû, goûtés de nos plus fins gourmets.

— Vous descendez à ce niveau ?

— Nos femmes d'œuvres...

— Passez. Passez.

— ...nous renseignent, mais moins que la Bourse des nouvelles.

— C'est-à-dire ?

— Le Patronage, avec ses Cours d'adultes, son

Cercle d'Etudes, ses groupements divers. Deux jeunes gens sont correspondants de grands quotidiens régionaux : vous pensez si M. le Vicaire se fait scrupule de les renseigner et de se faire renseigner par eux, qui interrogent les camarades de tous quartiers, et qui ne manquent ni de critique ni de flair. Par là nous apprenons et nous créons tour à tour des « mouvements d'opinion » : le fait-divers est apologétique. Et même le bon mot, la devinette, le coin des chercheurs, le concours savant (hum !) ou récréatif, l'article de « Variétés », la chanson ou la poésie à dire...

— Mais c'est tout un journal, le *Petit Messenger* ?

— Rien d'humain ne lui est étranger, et tout ce qui est paroissial est nôtre, vous ai-je dit.

Rubriques diverses.

Des paroissiens de Sainte-Marie ont émigré vers Paris la grand'ville, vers nos grands ports, aux cités industrielles ; d'autres habitent le Far-West canadien, et il s'en trouve à Tombouctou. Nos missionnaires — prêtres, Frères, Soeurs — sont répandus aux quatre coins du monde. Tous ces déracinés, contraints ou volontaires, écrivent à leur famille, à leur pasteur, aux *Revue missionnaires*, et même nous avons trouvé de leurs nouvelles dans des journaux industriels... qu'ils ont retrouvées, avec commentaires, dans le *Petit Messenger* : la paroisse n'est-elle pas l'unique et vrai bercail, même de ses brebis un peu perdues ?

Les soldats en garnison ou en campagne, les marins des dépôts ou des escadres, tous ceux enfin qu'après les litanies des saints nous logeons au verset *pro absentibus*, que de « chroniques étrangères » ils nous ont fournies, et combien goûtées de notre bon public !

— « On a des nouvelles de partout. Pire que dans le journal », me disait un bon charpentier dimanche soir. Il avait raison.

Notre maire fut avocat, surtout consultant : il était docteur à vingt ans, et sa compétence en affaires est reconnue jusque dans la capitale. Nos deux notaires méritent et retiennent la confiance populaire. L'avoué le plus achalandé de la ville voisine possède toujours chez nous sa maison natale et la fréquente assidûment. N'était-il pas expédient de les réunir en un Secrétariat social (que nous appelons Bureau de conseils, villageoisement) ? Un ingénieur agronome, d'une vieille famille du pays, se joint à eux, avec l'enthousiasme de l'apôtre et la ténacité du terrien. Dites-moi si notre *Causerie Juridique* chômera ou endormira ?

Le docteur et le vétérinaire — ils s'unissent sans se confondre — alimentent notre *Hygiène*. La directrice de notre Ecole ménagère rédige les *Avis de la vieille maman*. Les présidents des Mutuelles, Syndicats, Confréries, fournissent la *Vie Professionnelle*.

Et sœur Sabine écrit le *Calendrier*, avec les « principales indulgences plénières à gagner » chaque jour, chaque semaine, chaque mois. Et M. le Vicaire annonce les *Offices et Solennités*. Et je puise aux Bulle-

tins régionaux, aux Messagers de mes confrères, dans les Revues pieuses et autres, dans les livres de tout rayon... Ah ! que de richesses mon successeur, s'il ne dédaigne pas cet héritage, pourra dépenser sans risquer la ruine !

Ai-je oublié quelque matière ? Possible. Ce *Petit Messenger* est un bric-à-brac, mais ordonné — un catharnaüm mais de trésors utiles — un grenier d'abondance dont je ne finis jamais l'inventaire.

Ne croyez pas que je murmure (ou grommelle, pensez-vous) un *barbarus has segetes* hargneux (1). Non. Je n'ai pas fondé le Bulletin pour qu'il meure avec moi. Nos années sont courtes, mais l'Eglise est éternelle, et la Paroisse de même, probablement : au fond de l'abîme flamboyant, qui sait ? les pages que mon labeur aura préparées et qu'un autre publiera imploreront pour moi la miséricorde du Juge que nul ne trompe. Et n'y eussé-je rien gagner, si la paroisse y gagne, tout est bien.

Aussi, dans le cartonnet de chêne clair aux seize cartons vert et or, sous chemises et par liasses, chacune portant son titre en belle ronde, — nos documents se livreront d'eux-mêmes aux mains pastorales qui ne seront plus les miennes, quand les miennes... mais ne parlons pas de vers et de pourriture...

Du reste, si la mort soudaine me frappe, sans égard à l'opportunité, le Bulletin paraîtra sans trouble, à l'heure ordinaire : ce ne sera qu'un nom de plus au

(1) Un barbare prendra ces récoltes.

nécrologue, et une *Variété* à remplacer par mon éloge funèbre : je tiens prête toujours, sur le coin (à gauche) de mon bureau, toute la copie d'un numéro d'avance, et on le sait.

Du Style.

Paul Cazin, qui est un humoriste et un humaniste, vitupère l'association internationale des Raseurs chrétiens : Dieu garde tous les curés-bulletinistes d'entrer dans cette confrérie redoutable ! Pour nous, je vais vous dire notre manière.

L'article de tête est grave, à l'ordinaire : ce qui, malgré l'étymologie, ne veut pas dire lourd. C'est la causerie pastorale, pas bien longue, de bonne humeur toujours, mais sans saillies, — qui enseigne le devoir ou le mystère, mais n'induit pas au sommeil, — qui n'ignore pas les déficiences, mais se garde de les outrager, — la bonne grâce pouvant servir d'anesthésiant aux offensives du bistouri. C'est à la fois le père, le docteur et le médecin qui parle : n'est-ce pas assez pour qu'on l'écoute ?

Après, le style s'avive. Il ne cascade pas, il ne pétarade pas, il ne recherche ni l'étincelle ni l'éclair. Mais il sourit, il ose plaisanter, il ne traîne pas, il marche, même il court, il heurte l'endormi, il bouscule le préjugé, il s'amuse d'un rien en passant, mais il passe, il va au but, et tambour battant il a entraîné son

lecteur avec lui : un peu de diable-au-corps rapproche de Dieu.

Certains sujets s'accommoderaient mal de ce vif-argent : la loi des pensions d'invalidité, l'équivalence des guanos et des engrais chimiques, un programme de fêtes religieuses... requièrent moins de pétulance ou d'entrain. Mais à force de clarté, le style ne saurait-il paraître vivant, agile, attirant, comme la lumière du bon Dieu ?... En vérité, je ne me résignerai jamais à servir à mes enfants d'édifiants et nauséux pavés, sous prétexte d'onction, de respectabilité, de mystère terribles et tourments mérités. Si l'enfant demande du pain, le père lui donnera-t-il une pierre sépulcrale ?

Je veux du soleil, de l'air, du bonheur à toutes mes pages, parce que nous gémissons dans une vallée de larmes, et qu'il appartient à la religion de nous consoler.

Service de Propagande.

Thégonnec Barra, boulanger, quand le *Petit Messager*, faisant ses premiers pas, rencontrait certains obstacles, m'avait dit :

— Monsieur le Curé, je m'en charge. Avant un mois ils sauront tous que s'ils ne lisent pas votre papier, — c'est tous des idiots.

Je priai ce héros du pétrin de plier sa pensée aux

règles du nombre, du poids et de la mesure, et je lui confiai des exemplaires variés de la feuille paroissiale.

Il s'en servit pour caler les tortillons, les flûtes, les pains de ménage et les « fantaisies » de tout modèle, dans sa *De Dion*, qui portait le pain quotidien à nos hameaux. J'eus un peu pitié de l'œuvre où avaient palpité mon cœur et mon esprit, traitée par ces grosses mains de geindre avec des gestes de marteau-pilon, — et il partit jovial.

Quels boniments répandit-il par voies, chemins et sentiers ? Quelle réclame, à coup sûr originale, et, je le crains, entachée de violence verbale et panachée d'argot, prodigua-t-il à nos articles et images ? N'appela-t-il jamais le feu du ciel sur les cités qui n'accepteraient pas notre parole... et la sienne ? Ou sa verve cordiale et retentissante opéra-t-elle seule le miracle ? Son bon Ange et le Malin pourraient le raconter. Il l'a oublié. Mais en un mois il eut conquis les bons paroissiens récalcitrants, et leur fidélité ne s'est point démentie.

D'autres rougiraient de s'abonner à la feuille de leur pasteur et craindraient le ridicule de l'acheter en sous-main ou de lire en tapinois. Il faut cependant qu'ils reçoivent la parole de Dieu. Alors ?

Le Café du Commerce, où nous ne sommes pas sans intelligences, accueille quatre abonnements gratuits. Lorsque M. Bonaventure Piteux, de la loge parisienne « les Candeurs imputrescibles », vient commander son « chocolat » de cinq heures (vin d'Algérie et cognac par moitié), il ferait beau voir que Joseph, garçon de

salle, oubliât de servir le « canard » avec le grand verre ! (le « canard » n'est pas le sucre à tremper dans la mixture, mais le papier du curé).

Certes, en faisant une manille ou un bridge, on ne se prive pas de se gausser du presbytère : mais saint Paul ne s'obstina-t-il pas à parler devant l'aréopage moqueur et viveur, et saint Denys ne fut-il pas une assez belle conquête de son zèle outragé ? Qui sait si M. Piteux ?....

Un dépôt du *Messenger* au Salon de coiffure, salon élémentaire mais toujours plein, est un centre d'influences catholiques. La fleur des pois des élégances Saint-Maritaines a établi là un G. Q. G., autant raillé qu'envié par la plèbe. Vous imaginez quels rossignols illustrés traînent entre les cuvettes et les flacons. Louis Demousse, coiffeur pour messieurs et dames, s'honore de joindre à cette littérature usée l'alerte Bulletin de sa paroisse. Non pas qu'il soit un docteur ès-religion : il affirme qu'empêché par la clientèle d'assister à la messe le dimanche, il a reçu la permission de suppléer par la messe du jeudi, chantée de temps immémorial devant le T. S. Sacrement exposé... mais il estime sa propre maison et il respecte notre talent, il doit à l'une d'aider l'autre, et il ne supporte pas qu'on dépèce son vénéré pasteur.

— Ce n'est pas parce que je suis le coiffeur de ces messieurs, dit-il, mais ils sont les plus intelligents de la paroisse, et c'est du bon monde.

J'en passe, et j'avoue que nous pratiquons l'abonnement gratuit et obligatoire, en un cas : au mariage.

Oui. Quand nous recevons les jeunes époux à la sacristie, nous les prions de nous envoyer bientôt leur portrait, « pour la collection paroissiale, vous savez », et tout de suite nous leur offrons le *Messenger* du mois en cours, avec, sous enveloppe, une quittance de l'abonnement pour les douze mois à suivre, « Le mois prochain, vos noms y seront », leur disons-nous. Ils le savent déjà : mais que nous pensions à le leur dire leur fait plaisir.

— Et après l'année gratuite ? dites-vous.

Après ? ils continuent.

Les Zélateurs.

Parce que ces moyens ne sont que des palliatifs ou des adjuvants, la distribution est organisée.

La vente au numéro s'est révélée inefficace. La vente crie à la sortie de l'église est devenue peu à peu inutile. Presque tous les foyers sont inscrits au rôle des abonnés.

Nos porteurs sont les zélateurs, les zélatrices de l'Apostolat de la Prière.

Chaque mois, après les vêpres du dernier dimanche, ils viennent à la sacristie prendre les publications mensuelles de l'Apostolat : y joindre le *Petit Messenger* ne les surcharge guère. Chacun n'a que dix maisons à ravitailler, y compris la sienne, puisque la trentaine de règle est subdivisée en trois groupes de dix. C'est simple. Chaque zéléateur voit son petit paquet préparé

sur la crédence, à son nom. Je fais l'appel après avoir donné les avis généraux. Ce qui permet quelques avis individuels. Avant de partir, les plus avisés recomptent leurs exemplaires, rectifient, font ajouter les nouveaux abonnés, annoncent les changements d'adresses, etc., etc. Aux autres nous posons les questions nécessaires. Et tout va. S'il y a des accrocs, on les répare : *errare humanum est*, à quoi bon se fâcher ?

Les zélateurs aussi perçoivent, au début de l'année scolaire, toutes les cotisations. Pourquoi cette date ? Parce qu'elle suit la récolte, et qu'alors, le blé s'étant changé en or sous la baguette d'un Midas éternel, le débours déchire moins les cœurs.

Je vous entends, vous tremblez pour les abonnés de l'extérieur ; vous dites : « Les zélateurs, si zélés soient-ils, ne vont pas à Tombouctou, au Canada, aux cinq parties du monde... L'imprimeur fait-il l'expédition ? »

Non, l'imprimeur ne sert pas les abonnés non-pa-roissiens, qu'ils demeurent au pôle, à l'équateur, ou simplement dans les paroisses voisines. D'une part, ce seraient des frais de plus : peu de chose, je l'avoue. Et de l'autre, ce seraient deux bienfaits de moins : beaucoup, n'est-ce pas ?

Une bande imprimée, c'est froid, c'est officiel, c'est banal. Une bande manuscrite, c'est le souvenir d'une personne vivante, qui a mis son cœur autant que son travail au service d'un ami lointain et peut-être inconnu : l'ami lointain s'intéresse à la bande qu'il déchire, et qui déjà lui a paru comme une lettre, tout

au moins comme un memento muet, une attention personnelle, une petite joie. Le Bulletin n'est plus aussi anonyme. Mieux aimé, il se fait mieux croire.

Et puis, c'est un apostolat que d'écrire ces bandes. Notre petit Secrétariat de la Croisade eucharistique — cinq enfants de Marie, qui se donnent parfois des sous-secrétaires — tient à jour le registre des abonnés, écrit les adresses, timbre, colle, poste, envoie les mandats-chèques en blanc et les perçoit garnis. Si vous n'avez jamais vu Mlle la Présidente m'apporter la caisse en fin de trimestre, non, vous ne savez pas ce qu'est une figure épanouie et la joie parfaite (parfaite au sens obvie, et non au sens franciscain, dont l'héroïsme...). Et il paraît qu'aux réunions du Secrétariat les rires volent aussi vite que les plumes, parce que mes petites filles sont des saintes, et que les saintes tristes seraient de tristes saintes, si les prédicateurs de toutes les retraites disent vrai.

Pour conclure.

Bien entendu, vous voudriez savoir de quels beaux résultats toutes ces merveilles ont accouché ? Oui, nous avons déjà parlé du *ridiculus mus* (1). Mais attendez.

Obéir au Pape, est un résultat, je pense ? Lisez Pie X, écrivant, le 27 mai 1907, à l'archevêque de

(1) Rat ridicule.

Québec : « Le trait caractéristique de notre époque, c'est que, pour tout ce qui regarde les façons de vivre et de penser, on s'inspire, à l'ordinaire, des feuilles... répandues partout... C'est pourquoi *aux écrits opposons les écrits*... Mettre de côté de semblables moyens, c'est se condamner à n'avoir aucune action sur le peuple et ne rien comprendre au caractère de son temps... » Nous n'avons pas voulu être ceux qui ne comprennent rien, etc.. Et ce n'est pas S. S. Pie XI qui nous désavouera.

Quant à l'action du *Petit Messenger* sur notre peuple ? il a fait naître ou affermi un esprit paroissial, un esprit de corps enragé : si l'épithète ne vous blesse pas ! De quels regards de pitié ils humilient les misérables voisins, privés de *Messenger*, ou dotés d'un *Messenger* toujours inférieur au leur, à l'unique, au modèle, au roi des *Messagers*. Ils abusent et ils ont tort. Mais entre nous, comme ils ont raison, et quel levier pour soulever le monde paroissial !

Si le Bulletin n'avait pas existé, beaucoup de nos œuvres ou n'auraient jamais été conçues, ou nous auraient coûté les pires peines, ou auraient végété. Sans le Bulletin, l'ignorance religieuse et peut-être l'indifférence auraient peu à peu écarté la masse de son clocher et de ses prêtres — et l'auraient livrée aux mauvais bergers. On aime le *Petit Messenger*, et beaucoup : on le craint aussi ; et tel, que l'amour du bien ne retiendrait que mollement dans le droit chemin, y reste parce que sans verser dans l'injure ou même dans la délation (fi donc !), la feuille du curé

a réprimé plus d'un scandale, sans acception de personnes.

Plus d'une fois « les mensonges d'une certaine presse », dictés par des malheureux à qui nous pardonnons sans peine, ont attaqué notre « misérable feuille de chou ». Une fois seulement nous avons cru devoir en appeler aux tribunaux et peut-être aurions-nous mieux fait d'en user plus tôt : mais la réclame nous a servis.

— Le curé n'a pas peur, a-t-on dit à droite et à gauche, et l'abonnement en a profité.

Tel quel, le *Petit Messager* aura fourni des volumes de lecture spirituelle à mes enfants, qui sauront les léguer à leur postérité ; et quand j'arriverai, bientôt, devant le Juge qui fait trembler même les saints, la multitude de ces articles couvrira celle de mes fautes : n'est-ce pas pour Lui et pour les âmes qu'ils auront combattu, jusqu'au bout, le bon combat ?

CHAPITRE DEUXIÈME

EST-CE BIEN CECI LE CATÉCHISME ?

*« Mes petits enfants que j'engendre
de nouveau, jusqu'à ce que le Christ
soit formé en vous ».*

(Gal. IV, 19.)

Le vieil et sage Sire de Bollainmont avisait ainsi Joinville s'embarquant : « Vous vous en allez outremer. Or, prenez garde au retour ! car nul chevalier, ni pauvre ni riche, ne peut revenir sans être honni, s'il laisse dans les mains des Sarrazins le menu peuple de Notre-Seigneur, en la compagnie duquel il est allé. » Serai-je honni outre-tombe, pendant les éternités, pour avoir laissé entre les mains des démons le menu peuple de mes petits enfants, faute de catéchis-

mes adaptés ? Je vais vous dire comment j'ai fait. Vous y verrez au moins comment il sied de ne pas faire.

Quand j'étais jeune.

Une église sombre, longue, nue. Un transept dallé, sous le haut vitrail mal joint. Le suroît plaque la pluie intarissable contre le verre. Le mur ruisselle, une rivière sur le pavé. Trente petits enfants ont fait ce matin cinq kilomètres à pied, sous le temps, pour venir s'asseoir là une heure et repartir pour leurs chaumières sur la grève. Quelles pauvres nippes ! Cela se délabra sur le corps des ancêtres, fut rapiécé, rapétassé, retourné, recousu ; les morceaux affectent toutes les formes, et leurs couleurs délavées composent une palette insolite ; les boutons, quand des ficelles ne les remplacent pas, sont de tout matériau et de toute tribu. Les figures bleuies sont propres, les yeux purs et les regards droits. Quinze siècles de sang baptisé dans ces veines.

Le vieux prêtre a dit la prière avec eux. Le vicaire de vingt-trois ans écoute, surveille, s'instruit. La leçon se déroule, demande après demande. Armel n'a rien su, Yves n'a rien su, Hervé n'a rien su, aucun n'a rien su. Le vieux prêtre ne s'est pas fâché. Il a redit syllabe par syllabe le texte du manuel, il a mis dans la mémoire des petits marins les bribes possibles de science catéchistique..., s'ils ont écouté, s'ils ont

entendu. L'heure a coulé. Le temps a manqué pour raconter la belle histoire, pour rapprocher Jésus de ces âmes ouvertes, pour lancer le courant dru et fort de la vraie Vie et de la Joie, conquises par le Dieu-martyr pour nous, ses enfants, dans les cœurs qui s'offraient et qui avaient peiné. Aucun rayon du ciel n'avait illuminé les espaces mornes de ces déserts.

Les petits, la prière dite, sont repartis sous l'averse. Ils reviendront soixante-dix fois, trente-cinq jeudis, trente-cinq dimanches, avec la même obéissance, la même passivité. La même patience et le même dévouement les accueilleront... Oui — et comment voulez-vous que le trop grand Amour les soulève, les transporte, les attire, et que la foi demeure en Israël ? Comme disait le curé d'Ars, ces catéchisés-là n'auront jamais « qu'une foi éloignée de trois cents lieues de son objet, comme si le bon Dieu était de l'autre côté des mers » : et Notre-Seigneur qui « est affamé de communications et de rapports avec les âmes ! » Nous ne sommes pas des pédagogues, mais des pères, voyons ! (1) et quand nous avons à rompre à nos petits enfants le pain substantiel de la doctrine, allons, mettons un peu de beurre dessus !

Un vieux curé qui m'enseigne Horace s'est réservé le catéchisme des tout petits de sa paroisse. Les tout petits, si on leur donnait à choisir entre un catéchisme de leur pasteur bientôt octogénaire, et une séance de Pathé-Baby, n'hésiteraient pas une seconde : ils se

(1) Cf. Cor. IV, 14-15.

précipiteraient au catéchisme... et leurs parents à leur suite.

— Oh ! monsieur le Curé, disait une maman, comme vos leçons sont amusantes ! Et vous paraissiez si heureux parmi ces mioches ! C'est étonnant, ce qu'ils savent de religion !

— C'est que je vous imite, Madame : je les aime.

C'est le même qui donne à ses vicaires la « recette » que voici :

— Chers messieurs, deux règles sans exception, dont je vous supplie de ne vous départir jamais au catéchisme : *primo*, montrez-vous bons ; *secundo*, montrez-vous savants.

C'est qu'en effet, de plus en plus, des petits nous arrivent défiants, méfiants, intoxiqués déjà par l'ambiance et par l'école. Ils ne savent pas ce qu'est l'âme, ni l'enfer, ni le bon Dieu : mais ils savent qu'il n'y en a pas. Pécher ?... mais le péché existe-t-il ? Ils nient, ils doutent, ils communient ainsi, avec sérénité. Nous les appelons à l'école de Jésus, école de formation morale et religieuse pour toutes leurs facultés, cœur, conscience, volonté. Mais une autre école les a déjà saisis, possédés, imprégnés ; et le monde laïque les comprime, les déforme, les raidit et les ferme.

« Les citoyens, disait Gambetta (1), n'auront pas besoin de se faire à eux-mêmes leur libre-pensée : ils l'auront sucée avec le lait de leurs mères et la parole de leurs maîtres. » C'est l'évidence : les lois et

(1) Cité par Mgr Paulot, Revue *Vie spirituelle* (avril 1927).

les mœurs, la presse et les arts, le travail et les conditions de la vie sociale... ah ! de tout ce paganisme quand il faut arracher les petits pour leur apprendre à aimer seulement ce qu'ils doivent aimer, en vérité comme on approuve la parole de Jean Gerson, chancelier, et catéchiste : « C'est une œuvre grande, et je ne sais pas s'il peut être quelque chose de plus grand » !

C'est pourquoi un Bellarmin, un saint François de Sales, les Bourdoise et les Olier, Bossuet, Fleury, Fénelon et Dupanloup, les éminents Sarto et Ratti, futurs papes, prirent leurs délices à faire le catéchisme, « l'œuvre par excellence », à l'exemple d'Augustin de Tagaste et d'Hippone, à l'exemple de Celui, plus grand que tous, qui asseyait sur ses genoux les tout petits Galiléens, pour leur apprendre — en doutez-vous ? — leur Notre Père araméen.

Catéchumènes de cinq ans et au-dessous.

Bien sûr ! « Avec le lait de leurs mères », dit l'homme de Romans. Nous, c'est aux mères aussi que nous confions d'abord les âmes de leurs enfants, comme l'exige l'ordre providentiel. On ne commence jamais trop tôt ce noviciat de la vie chrétienne, et je vous demande si la Bienheureuse Anne-Marie Taïgi et la future Bienheureuse Elisabeth Canori Mora ont attendu que leurs enfants eussent dix ans pour « les commencer » ? Lorsque Blanche de Castille informait si royalement Louis de Poissy qu'elle préfé-

rerait le voir mort que pécheur, il y avait beau temps qu'elle lui avait appris à distinguer le bien du mal, le mortel du véniel, le plaisir du devoir, et à aimer de tout son cœur le bon Jésus.

Mais voilà ! des mamans ne savent pas grand' chose, et c'est dommage. Une bonne petite, à qui j'exposais paternellement un léger doute sur sa connaissance de la théologie, se rebiffait en toute révérence et sincérité.

— Voyons, lui dis-je, qu'est-ce que l'Eglise ?

— Je sais ! s'écria-t-elle avec un air soudain radieux. L'Eglise, c'est notre sainte Mère.

— Et la satisfaction ?

— Une espèce de bonheur après l'absolution. Je n'en pus tirer davantage.

C'est pourquoi, avec la permission de mes supérieurs, j'ai rédigé une édition très portative d'un catéchisme élémentaire à l'usage des mamans. Quatre pages, et pas « en fin » : les vérités de base, comme Dieu tout puissant, père aimant et juste — la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'application des mérites de Jésus, l'Eglise, la foi, la grâce, la prière, les Sacrements. C'est un cadeau de mariage, que je remets à chaque ménage un mois après la cérémonie, en distribuant le Bulletin paroissial, et en expliquant un peu la manière de s'en servir.

Aux réunions mensuelles de nos Mères chrétiennes, vous pensez bien que les exemples des femmes fortes de l'un et l'autre Testament sont proposés et commentés ; et la belle image de sainte Anne qui apprend à

lire à sa petite Marie, Notre Dame, sur un rouleau de la Bible, est un modèle qu'on ne saurait abolir.

Chaque trimestre, les mères catéchistes viennent se faire catéchiser elles-mêmes. Appelez cela une Ecole normale de catéchisme, si vous voulez : elles en sourient étonnées un peu que leur vieux curé prenne la peine de leur rabâcher ce qu'elles croyaient savoir depuis toujours, et plus étonnées encore de découvrir chaque fois l'Amérique. Tout simplement, je leur prêche la doctrine par les Livres saints, appuyant le dogme, la morale et le culte sur les histoires inspirées (1), qu'elles raconteront à leurs familles comme des histoires — et personne ne s'ennuie : cela me fait toujours quatre joies dans l'année, dont je bénis le Seigneur en mon cœur.

Surtout, je leur apprends à faire prier leurs tout petits, ce qui s'appelle prier.

— Quand son papa est malade, disais-je à madame Houarnez, repasseuse, quelle prière faites-vous faire au petit Jean ?

— Un Notre Père tous les soirs, monsieur le Curé.

— Oui, « délivrez-nous du mal » et « donnez-nous notre pain quotidien » ; c'est fort bien trouvé, ma bonne enfant. Et vous, madame Pesquette (une marchande de poissons), si le *Reder-mor* (coureur des mers) était en perdition au large, qu'est-ce que Petit-Louis dirait au bon Dieu ?

— Ma foi, monsieur le Curé, je crois bien qu'il ne

(1) Voir l'excellent *Manuel des catéchismes*, chez Lethiellieux.

perdrait pas son temps à réciter toutes sortes de choses : « Ramenez papa et son bateau », je pense, qu'il dirait.

Les deux dames se regardaient avec une bienveillance où saint François et saint Dominique auraient, possible, trouvé une image lointaine de leur fraternelle dilection. Je crus sage d'user de diplomatie :

— Le *Pater* est la plus excellente des prières, en général. Dans les cas particuliers cependant, le langage direct, la traduction telle quelle du désir, la demande appropriée, ont une valeur de filiale confiance, qui touche le cœur du bon Dieu, et qu'il faut apprendre aux petits.

La fête annuelle de la Doctrine chrétienne, fixée chez nous au dimanche après l'Épiphanie, dont l'Évangile annonce le triomphe de l'Enfant-Jésus assis parmi les Docteurs, réunit toutes les mamans aux catéchistes attitrés. L'Eglise se fait plus belle, un prédicateur « étranger » porte la parole. Une séance de projections et de cinéma religieux est offerte aux familles, et de la cabine de l'opérateur une voix aigrette s'impose aux tympanes les plus distraits, messagère de vérités gravées en taille-douce, qui s'impriment pour longtemps et portent à de saines réflexions, tout en prenant le voile discret d'une indulgente bonhomie.

Le précatéchisme.

Vers l'âge de six ans, les petits agneaux sont con-

duits à leur pasteur, et ma besogne — aussi aimée que difficile — commence pour durer six, sept ou huit autres années, sans parler des études complémentaires.

« Difficile », ai-je dit. Franchement. Il s'agit de forcer l'attention de l'auditoire le plus inattentif — même pour sauver sa vie l'enfant n'écoute pas ; il s'agit de lui faire aimer les choses les plus abstraites, de l'élever dans le monde surnaturel, de faire pénétrer jusqu'au fond, je ne dis pas de sa mémoire et de son esprit, mais de son cœur, des notions étranges, des mystères, des commandements, qu'il devra écouter avec plaisir et retenir toute sa vie ! Heureusement les professeurs de ces terribles cours ont la promesse divine de l'assistance du Saint-Esprit ! C'est au psaume 118, dans la dix-septième strophe, qui ouvre None du dimanche :

« L'explication de ta parole illumine ; elle rend éclairé l'étourdi » (1).

Et par une préparation minutieuse, plus minutieuse que celle de mes sermons, et plus nécessaire encore, je tâche d'offrir au Seigneur la part de collaboration qu'il daigne vouloir, la moins indigne possible.

Voilà tout ce petit monde devant moi, sur des bancs commodes, les plus grands des catéchumènes aux derniers rangs, tous *arrectis auribus* et quelquefois,

(1) *Les Psaumes traduits et commentés* par M. le Chanoine Pérennès.

dans un effort suprême, leurs petites bouches rondes béantes d'intérêt.

J'interroge. Ils savent ou ils ne savent pas. Ils répondent tous ensemble ou pas du tout, ou l'un ou l'autre, de travers ou tout droit, par chance ou par instruction : il faut que l'enfant parle, et c'est encore une de ses meilleures manières d'écouter, ou de montrer qu'il écoute. Je laisse parler, je ne crains pas l'animation, et catéchiser des enfants morts m'a toujours paru sans charme. Mais qu'on s'achemine vers la dissipation, un regard suffit :

Si forte virum quem

Conspexere, silent !

Vous n'allez pourtant pas vouloir que je les gronde, ces agneaux ? ou que je m'acharne à réduire ces ennemis ? Si je m'occupe de Pierre tout seul, soit que je l'interroge, soit que je le réprimande, eh ! c'est dire à tous ses compagnons de « faire le train » ou de se morfondre dans un ennui poisseux ! Je les avise et ils m'avisent, et nous sommes fort contents les uns des autres.

Avec cela, qu'ils se lèvent plus souvent qu'à leur tour et qu'ils pointent leurs menottes vers moi pour demander (et prendre) la parole avec une ferveur de néophyte... pourquoi pas ? s'ils sont en bois, je perds mon temps : et Dieu merci, mes petits gâs râblés débordent de vie. Si vous les entendiez rire !... Ah ! bon, qui s'est scandalisé par là ? Vous me dites que jamais le Verbe incarné n'a ri ? Que le sanctuaire de

la Majesté infinie exige un respect infini ? Quelles calembredaines encore ? Il est écrit dans l'Evangile :

« Je vous ai dit ces choses pour que vous ayez ma joie, et pour que votre joie soit complète. » Je vous l'affirme, la joie de mes petits ne sera pas complète, si le rire, son expression spontanée, leur est interdit. Je leur donne, avec mesure, l'occasion de s'épanouir : ils n'en retiennent que mieux les leçons difficiles.

Vous allez rire vous aussi, mais de moi, quand je vous aurai confié que les enfants aiment à admirer. Pourtant, vous savez bien que leur pensée habite et crée souvent des mondes de rêve ; que le beau et l'étrange les ravissent, que papa et maman sont pour eux des êtres inégalables au-dessus de tout. Je cultive en eux ce sens de l'admiration, et je le confesse en rougissant, je m'emballe avec eux pour les merveilles du Créateur. On voit bien que vous êtes un parpaillot, un monsieur qui n'a jamais assisté à la descente du Saint-Esprit dans une âme de petit païen, sous la tour de l'église, entre les mains de son parrain et de sa marraine. Est-ce que vous savez même de quelles belles choses ce riche et bon Esprit a les mains pleines, et comment il va transformer ce vilain domicile du vilain diable en beau palais, bien meublé, plus éclatant que mille lampes électriques (même les murs, qu'on ne voit pas briller parce que les yeux ne supporteraient pas cette lumière de Paradis), et dans le palais tout neuf, il y a tout le bon Dieu. Vous n'avez jamais vu non plus, n'est-ce pas ? un petit enfant

nouveau-baptisé ouvrir ses ailes toutes blanches pour suivre, en volant, son bon Ange jusqu'au près de saint Pierre qui l'embrasse et qui le conduit à la bonne Vierge — et tous les autres petits, là-haut, lui apprennent à jouer avec sa palme et sa couronne devant le trône du Petit-Jésus, qui joue aussi ? Et une procession au Paradis, comment l'imaginez-vous ? Et la musique ? Non, tenez, vous ne savez rien du tout. Nous autres, les petits enfants et leur vieux Père, il y a longtemps que nous vivons dans les splendeurs de la grâce et de la gloire, sa fleur, et nous avons bien envie d'avoir pitié de vous.

Aux enfants il convient de parler le langage des enfants : c'est tout le secret. Donc, pas de livre à apprendre : le livre n'est pas adapté (1). Autrefois, il pouvait passer. La famille, l'école, l'atmosphère, tout habitait l'enfant aux formules et aux pensées chrétiennes et le prédisposait à les comprendre ou à les accepter. Ces temps sont périmés... jusqu'à ce qu'ils reviennent. Le manuel, même si vous le réduisez à sa plus simple expression, dépassera les possibilités du jugement et de l'entendement des tout petits ; un tract court, pour les enfants de sept à huit ans, suffira amplement, exception faite pour tel ou tel. Car lorsqu'ils n'ont d'ouvert sur le monde extérieur que la sensibilité et l'imagination, le livre ne frappe qu'à la porte des autres facultés, encore endormies.

(1) Cf. lettre de Mgr Landrieux, évêque de Dijon (22 septembre 1922).

La parole vaudra mieux, et la parole résolument enfantine : nos élèves à cet âge ont besoin de lait et non pas d'aliment solide, du moins si saint Paul a raison (Hébr. V, 12).

Je racontais un jour la Création, très certain de n'employer que des mots simples, compris de tous. Paul se leva bientôt :

— Monsieur le Curé, dit-il, qu'est-ce que ça veut dire, créer ?

— Faire de rien, Paul. Il n'y avait rien du tout nulle part, ni terre, ni mer, ni firmament, ni personne, que le bon Dieu dans son ciel. Et puis il a pensé : « Je veux qu'il y ait la terre, la mer, l'air... », et tout est venu.

— D'où c'est venu alors ?

— De nulle part, puisqu'il n'y avait rien. Le bon Dieu a voulu, et tout a été fait.

Paul n'avait jamais vu faire des maisons sans matériaux préexistants, il n'avait jamais construit de chapeaux de gendarme sans papier préalable, et sa petite cervelle travaillait sur le mystère des mondes. Il fallut commenter le récit divin de la Genèse, devant un auditoire soudain porté à réagir, qui avait accepté passif des mots usuels et au fond sans guère de sens pour lui.

Aussi me contenté-je de raconter des histoires, de montrer, comme jadis le Baptiste aux foules du Jourdain, l'Agneau de Dieu venu pour instruire et pour sauver — d'expliquer les deux Testaments l'un par l'autre ; par leurs récits qui satisfont le goût du

merveilleux, le plus profond dans ces esprits encore tout frais au moins sur les histoires.

Histoires, images et leçons de choses.

Quel que soit l'âge des catéchisés, les images et les histoires sont nécessaires. Encore faut-il les bien choisir.

Après un demi-siècle et plus, j'ai encore dans les yeux les chromos in-folio que sœur Ange nous expliquait à la salle d'asile, la tunique multicolore de Joseph, la colonne de lumière et le veau d'or, et Marie sur son âne tandis que le pauvre et saint charpentier frappe aux portes qui se ferment. Certainement, si jamais j'arrive au Paradis malgré tant d'années de pastorat, une de mes toutes premières visites sera pour sœur Ange, si haut qu'elle soit placée, je présume, dans le séjour des Bienheureux !

A mes enfants je montre d'abord trois images de Jésus : enfant avec Marie, et voilà que s'amorce le récit de l'Incarnation, dans la pauvreté de Nazareth et dans sa pureté ; martyr sur la Croix, et c'est toute l'œuvre de la Rédemption qui va se dérouler, et des yeux pleureront, et quand on pourra enfin communier on saura bien le « mémorial de la Passion » ; enfin Jésus glorieux sortant du Tombeau, et c'est la communion des Saints, la vertu d'espérance, le salut, tous les prodiges de la surnature, et la bonté du Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.

La Vierge aussi : ne faut-il pas que ces enfants connaissent leur Reine bien-aimée, et leur Mère ? L'Immaculée, celle de Lourdes (ou celle des grands peintres... mais !...), le Recouvrement au Temple (si vous étiez perdus à Paris, mes pauvres enfants ! pauvres mamans !...) et l'Assomption : j'ai vu des petits battre des mains et se tendre vers l'image, lorsque la Vierge, après les affres du Calvaire, soudain paraissait entre terre et ciel, entourée d'anges enthousiastes, attendue par la très sainte Trinité qui va la couronner. Quand une fois ils auront aimé d'amour la mère du Sauveur, je suis presque tranquille : ils reviendront à elle un jour ou l'autre, après des vicissitudes dangereuses ou lamentables peut-être, mais elle les sauvera.

Les images, avec ou sans projections, exigent absolument un commentaire. Le R. P. Briault (1) en a raconté une preuve pittoresque, que toute l'expérience confirme.

Le 4 juillet 1917, dit-il, un Noir du Cameroun était allé à Duala, qui célébrait l'Indépendance-Day. A la porte du consulat d'Angleterre, il vit, il vit de ses yeux, ce qui s'appelle voir : « un tigre debout, avec une casquette sur sa tête, et ce tigre fumait la pipe ». Inutile de contester : ce Mukuri savait bien ce que ses yeux avaient vu et de quoi il avait eu peur. On alla aux informations. On apprit qu'en l'honneur des Etats-Unis, le Consul avait arboré son grand panonceau,

(1) *Sous le zéro équatorial*, librairie Bloud et Gay, et *Annales des P. P. du Saint-Esprit*, 30, rue Lhomond, Paris (V^e).

l'écu royal d'Angleterre, soutenu par un léopard... en effigie. La couronne héraldique devenait casquette, la langue dardée et relevée du bout était baptisée pipe, et le consul... dompteur !

Là-dessus, dit le Père, « je fis un long retour sur moi-même et sur maints catéchismes où j'avais cru excellent d'enseigner par l'image. L'image aurait-elle eu, à elle seule, autant besoin d'explications que la leçon elle-même ? Sait-on jamais ? »

Le bon Maître aussi parlait en paraboles, et les Apôtres eux-mêmes ne comprenaient pas. Et pourtant il faut que l'enfant ne puisse pas ne pas comprendre. Paraboles ou comparaisons, histoires même, l'enfant n'en réalise pas l'application, qui surtout importe. On tâche de l'inciter à la deviner, par une patiente maïeutique. On la répète, on récapitule, on résume, on cueille le bouquet, on frappe la devise : le coin qui s'enfonce dans le crâne, en toute suavité.

Mais tout d'abord, et pour finir : Jésus ! Saint Paul ne voulait savoir que Lui, et il ne s'en est pas trop mal trouvé. Pour nous, ensevelis avec Lui, vivifiés avec Lui, appelés à régner avec Lui, ressuscités avec Lui, entés sur Lui, participants de sa nature même divine, uns avec Lui, nous ses membres (1), nous ne croyons pas que nos catéchumènes apprennent jamais trop tôt leur éminente dignité et l'Amour du Dieu-Homme. Le Catéchisme de Trente le proclame : tout dans la religion est de l'Amour, pour, vers et par

(1) Eph. 11, 5-6 ; Rom. VI, 4. Etc.

l'Amour, « un bain d'Amour dans lequel l'âme se plonge », disait S. Jean-Marie Vianney. Mais si elle ne le connaît pas ?

Et puisque la Croix est le plus touchant critère de l'Amour, j'emmène mes petits autour de l'église, pour leur prêcher, comme saint Paul aux gens de Corinthe, le Christ crucifié (1). Ils regardent les stations de la Voie douloureuse, ils compatissent, ils s'indignent...

— Ah ! si mon père avait été là avec son marteau, va, tu parles que ces juifs-là auraient détalé !

— Non, mais... et le mien alors, quand il était à la guerre avec des grenades ? Une dans le tas et tu aurais vu !...

Je calme ces fièvres puériles, qui me font bien plaisir ; et quand on est revenu devant l'autel, la belle histoire finie et le besoin de mouvement satisfait, le passage du Calvaire au Cénacle, de la Croix à l'Hostie, le même Jésus vivant et mourant ici et là... les esprits l'admettent d'emblée, et les cœurs encore mieux.

Un autre jour, nous faisons la visite liturgique de l'église et de la sacristie. Quand le matelot de vigie sur la *Santa-Maria* cria : « Terre ! terre ! », aux quasi-mutins de l'Atlantique, la découverte du Nouveau-Monde inonda d'une lumière de miracle les âmes engourdies. Ainsi notre périple sur les dalles sacrées multiplie les surprises heureuses

(1) I Cor. 1, 23.

et découvre des horizons larges comme l'infini. Pourquoi l'église est-elle si haute, avec des fenêtres où l'on a « collé » des images, et un grand « phare » sans feu par-dessus ? Pourquoi des cloches et pas des clairons ? Pourquoi les statues, et de qui ? Comment est faite l'eau baptismale ? Et le saint-chrême, qu'il ne faut pas confondre avec la crème ?... L'autel remplit toute une séance, et c'est dommage qu'elle finisse si vite : on pousse des « Ah ! » désappointés quand il faut quitter les marches où l'on était si bien, à croquetons, pour apprendre le grand autel des sacrifices, sur le Moriah (oui, la même montagne qu'Isaac...), et cet autel des Catacombes où le Pape fut massacré, et l'autel qui n'était autre que le martyr quelquefois, et les reliques de chez nous... Un monde, je vous dis : tout ce qui enchantait le petit Pascal Baylon à peine capable de se traîner, dans le lieu saint qui l'attirait. La sacristie paraît un Saint des saints, presque plus respecté que l'église vue tous les jours, parce qu'on n'y est guère venu depuis le baptême... Je ne vous ferai pas une leçon de liturgie ou de charité là-dessus : vous m'inspirez, au contraire, quand je passerai chez vous. Vous me montrerez vos bons points liturgiques, vos jeux de patience liturgiques, vos autels de papier avec personnages et objets mobiles, etc. : vous savez tout des saintes industries modernes ; ensemble nous jouirons.

Le catéchisme liturgique.

A priori, la liturgie est la manière la plus dramatique d'enseigner la religion. Drame, en effet, que cette lutte aussi vieille que le monde, qui remplit le temps et l'espace, où chacun a son rôle à jouer, où il faut prendre parti, parce que prétendre se soustraire à l'obéissance du vrai Roi, c'est passer sous la tyrannie de l'autre. Or, les mystères et la vie de l'Eglise, le Temporal et le Sanctoral nous les rendent actuels et comme tangibles. C'est « aujourd'hui » (combien de *hodie* !) que l'Homme-Dieu naît, travaille, meurt, ressuscite — aujourd'hui que les grâces surviennent pour chacun et pour tous. Erreur et ignorance des malheureux qui se figurent et qui profèrent que l'Eglise a fait son temps, bonne peut-être autrefois, vieilleries démodées désormais ! S'ils lisaient seulement le Missel, de bonne foi ! L'Eglise vit dans le temps et à la fois dans l'aujourd'hui éternel.

Pour l'enfant, permettez un *nota bene* préliminaire. Vous lui donnez un Paroissien, un Missel gros ou mince, illustré ou non, et vous lui « cherchez » la page. C'est très bien. Mais après ?... Le pauvre petit lira sans comprendre, sans penser qu'il y a à comprendre. L'Evangile tout au plus se trouve à sa portée, surtout les récits : mais là même, que de mots qu'il ne pourra saisir ! Le « *sésame* » de ces

jardins fermés lui manque. A nos explications de lui livrer entrée.

Chez nous, c'est par des images que l'on commence. Connaissez-vous les cahiers d'estampes de Maredsous ? C'est vivant. Les saisons liturgiques n'y datent pas de vingt siècles, elles se succèdent dans notre temps. L'attente de l'Avent, c'est un lever de soleil sur un paysage d'usines. Noël n'est que joie : des gâteaux, des guirlandes... que la pauvreté de Bethléem nous a valus. Pâques, c'est la grande lumière, c'est l'Ange, c'est l'annonce du Paradis. Pour nous graver au cœur l'impression très douce de l'Assomption et l'entrée de Marie dans les cortèges éternels, une procession dans la campagne heureuse nous parle de repos, de vacances, de cantiques, de marche lente vers le Père, sous la garde de la Mère.

D'autres collections embrassent plus de sujets de tout prix et de toute valeur. Images sur carton, sur verre, sur film, sur papier vitrifié — gravures dans les livres, dans le texte et hors texte — en noir et en couleur — on n'a que l'heureux embarras du choix. De grâce, que le choix soit artistique, digne des grands faits et des grands personnages — divins — que nous révélons à nos chères ouailles. Par exemple, je reçus (à une époque sans date) une série de vues qui devaient expliquer les cérémonies de la messe : un rêve de séminaire, enfin réalisé. J'ouvris le colis avec une joie respectueuse, un chant d'actions de grâces sur les lèvres... bien vite interrompu.

— Caricature ! m'écriai-je à l'instar d'un confrère fameux.

Les figures n'avaient rien d'humain, mais beaucoup de simiesque. L'autel était d'une indigence qui frisait l'indécence. Le vestiaire et le mobilier valaient la peinturlure de l'ensemble... Je faillis jeter l'horreur au feu. Puis je l'expédiai chez des anthropophages, avec l'espoir secret de les dégoûter à tout jamais de la chair humaine, par le spectacle ahurissant de mes pieux fantoches. Laissons.

Pour le Sanctoral, toutes les écoles et tous les pays peuvent être mis à contribution : une histoire abrégée de l'Eglise. Les merveilles de l'âge apostolique, les vierges martyres et les saintes femmes (Perpétue avec son petit enfant sur les bras, qui nous fend le cœur, Agathe qui gentiment encourage Lucie son émule, Agnès si petite, Cécile au col navré) et Tarcisius couché et les martyrs du Cirque, les Docteurs irréfragables, les héroïques fondateurs d'Ordres, les canonisés et les béatifiés des derniers Papes, jaunes du Japon, de Corée, de Chine, nègres adolescents de l'Ouganda, blancs tombés au Canada, aux Carmes de Paris, à Gorkum autrefois, à Aubenas, Orange, Angers, partout... les confesseurs, les Vierges et leurs frères les Anges... troupe innombrable et radieuse, compagnie excitante pour nos petits et nos petites, oui, le Missel est une belle histoire illustrée de l'Eglise !

Une Histoire Sainte aussi : pour le Nouveau Testament, les Evangiles et plusieurs Epîtres, récits de

l'Enfance, miracles, enseignements, les superbes et douloureux voyages missionnaires de saint Paul... et par les psaumes familiers des introïts et des graduels, l'accès dans la pénombre de l'ancien Testament, avec les thrènes et leur mélopée, les longues prophéties du Samedi Saint, la fête des Patriarches pendant l'Avent... C'est une « repasse » générale, au long de l'année, toujours par des histoires.

Et si vous insistez sur le dogme, la morale et le culte, qui sont proprement le catéchisme, dites-moi, le Missel n'en est-il pas un excellent compendium, surtout dans l'avant-messe, dans les péripécies évangéliques et dans les lettres des Apôtres qui les appliquent aux jeunes sociétés chrétiennes ? Le traité des Vertus ou les Commandements, je les mets en valeur par les Paraboles. La foi, c'est le grain de sénévé : vous voyez mes petits, le nez en l'air, cherchant les oiseaux sous la ramure. L'espérance, c'est le voyageur nocturne qui frappe à la porte de son voisin, jusqu'à ce qu'il obtienne le pain. Le publicain c'est l'humilité. La force, c'est le semeur. Et les serpents qui sont la prudence, le méchant serviteur qui néglige la générosité, les vierges et l'huile de leur vraie charité... la morale en action, après le dogme, avant les Sacrements, eux-mêmes présentés dans toute une mise en scène inspirée : ah ! quelle vie débordante, ruisselante, enivrée, quand nous voulons, quand nous appelons la féconde Liturgie au secours de nos pauvres lumières !

Persévérants.

La première communion faite, aussi précoce et soignée que possible, nous préparons la Rénovation des promesses baptismales, qui sera célébrée par les enfants de douze ans, après trois ans au moins de catéchisme.

— C'est long, monsieur le Curé ! m'ont dit des mères éplorées.

J'ai répondu :

— Ne feront-ils pas trois ans d'apprentissage chez le patron, pour apprendre à gagner leur pain ? Je compte sur vous pour leur prouver que trois ans d'apprentissage chez leur curé, pour apprendre à gagner leur part de paradis, c'est le strict minimum.

Est-ce qu'avant le VIII^e siècle, et même encore après, le catéchuménat ne fut pas le sacramental le plus solennel de l'Eglise ? De l'avoir délaissé, la société s'en est-elle mieux trouvée ? Et si dans nos campagnes, somme toute encore fidèles, la communion précoce m'offre un moyen de le rétablir *pro modulo nostro*, pourquoi priverais-je les âmes et le bon Dieu de ce bénéfice ? Je l'ai imposé sans brusquerie, mais avec obstination et opiniâtreté : le pli est pris désormais. A l'occasion, je lui donne un nouveau coup de fer, et en général mon peuple se soumet, pour son bien.

Aux persévérants je livre le catéchisme diocésain, comme il se doit. Eh ! je sais bien qu'il abonde en

termes abstraits et que tous les Synodes ont réclamé plus de clarté. On y travaille. Mais au fond l'essentiel est d'être exact, assez bref et quand même complet : l'enfant y reviendra plus tard, et il comprendra mieux. Notre office, pour le présent, est de lui apprendre les formules très nettes, de lui en donner le goût et la clef, et de le livrer à l'action de l'Esprit-Saint.

D'aucuns ont dit : « Il faudrait le catéchisme universel, unique pour toute la France, pour toute l'Eglise. » Je ne sais pas. En 1912, Pie X imposa le « catéchisme de la doctrine chrétienne » à la province de Rome, en le conseillant à l'Italie entière : au monde entier ? *Absit !* En 1914 le cardinal Amette annonça le catéchisme de la province de Paris... Oui... Et même Napoléon avait imposé à l'Empire, à peu près, son catéchisme inspiré de celui de Bossuet. Je n'oublie pas ces grands exemples. Mais dans notre seul diocèse on ne réclame pas moins de quatre éditions en langues ou dialectes différents : la variété dans l'unité. Que la foi et le symbole de foi soient uns dans l'univers, et que les formules soient libres, au choix des Ordinaires, n'est-ce pas la pratique séculaire ? Gardons-la.

Quelle méthode ? C'est comme dans le Cantique des Cantiques : « *nescivi* », je n'arrive pas à savoir. Vous m'opposez Dupanloup : « La méthode est en toutes choses le moyen d'arriver au but par la voie la plus prompte et la plus sûre. Catéchiser sans méthode serait perdre son temps, ne rien faire. » D'accord, mais vous ai-je dit que je catéchise sans

méthode ? Une pensée dominante me dirige que vous ne renierez pas, venant de S. François de Sales : « On a beau dire, mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles. » Le fin du fin, au catéchisme, c'est de le faire de tout son cœur.

Après cela, être clair, enchaîner les idées ; aller du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait, de l'idée au mot ; faire saillir l'essentiel, et le faire retenir : tout est là.

Mais vous cherchez le moyen ?

Saint-Sulpice, le grand maître en la matière, affirme que six exercices par séance sont nécessaires et suffisants : la récitation, l'instruction, l'évangile avec les à-côté indispensables : avis, cantique, prière.

Ce qui suppose de l'assiduité, de l'attention, du travail.

Quand nous étions à l'école des Frères (*O ter quaterque beati*), nos maîtres avaient trouvé un moyen charmant de nous arracher sans douleur des aumônes pour les Missions : ils nous donnaient, pour chaque sou sacrifié, la couverture illustrée d'un cahier d'un sou. Or, les plus fortunés recevaient de leurs familles deux sous par semaine ! mais il y avait les étrennes, les récompenses pour les bonnes places et pour les prix, le passage utile d'un parent... avec quoi nous arrivions à nous former des « collections » de couvertures artistiques : religieuses, historiques, zoologiques, comiques, etc. La conquête durait une année de dix mois. Et une grande tombola nous permettait

d'acheter à coup de couvertures des objets de piété d'un prix pour nous inestimable.

Ainsi ai-je fait pour nos enfants : de génération en génération, depuis qu'il y a des pêcheurs et des poissons, n'est-ce pas le même hameçon qui sert à ceux-là pour attirer ceux-ci ?

Vieilles Histoires.

Parlerai-je avec ou sans surplis ? avec ou sans revolver ?

Ah ! il me semble, vous n'avez pas très bien maîtrisé un haut-le-corps. Calmez-vous, j'ai peu de chose d'un Bonnot. Voici l'histoire :

A un très jeune confrère, ardent, fils de garde-chasse et figure angélique, on avait fait un tableau très rouge de ses futurs catéchumènes ; il ne risquait pas moins que le couteau homicide, ou le « chahut » conscient et organisé ; il n'en viendrait jamais à bout. Il sourit :

— Ils sont à moi, dit-il simplement.

Nous allâmes écouter aux portes : la pureté de nos intentions nous excusait, et n'avions-nous pas le devoir de prêter main-forte, le cas échéant, au téméraire et jeune ami ? Pas un bruit dans la crypte. La voix tranquille du catéchiste. Les réponses timides de la gent écolière. L'accord parfait. Nous ne reconnaissons plus ni le prêtre ni les enfants ! Au déjeuner nous eûmes la révélation du mystère.

— J'avais mis sur la table, dit l'abbé, le professeur de silence.

Et il découvrit à nos yeux amusés un revolver de taille insolite, tout en bois. — Mais ce moyen n'est pas recommandé par le vénérable M. Olier... Quant au surplis : *ad libitum*, mon ami ! choisissez entre les deux opinions probables, selon les circonstances.

Ajoutons que les visites aux parents ne manquent pas d'efficacité : sans compter que cette reprise du contact et sa permanence peuvent sanctifier père et mère, parfois menacés de tiédeur ou pis encore.

M. Govel, maître-gabier en retraite, semblait encourager peu son fils Pierre-Louis à étudier le catéchisme. Quant à obtenir que l'enfant assistât à la messe des communiant, le dimanche, ce résultat avait toujours dépassé nos forces. Je fus trouver M. Govel. Il fut poli, mais froid.

— Honnête homme, moi. Pas besoin de la messe pour ça, moi.

— Certes ! Précisément je m'adresse à vous, qui avez toujours servi avec honneur et fidélité, qui aimez la discipline, parce que la messe de huit heures pour les enfants, c'est la messe officielle.

— Officielle ! monsieur le Curé ! Pierre-Louis manque à la messe officielle ! Ah ! c'est que je ne savais pas. A bord, de mon temps, on allait tous à la messe officielle. C'est du service, ça. Ah ! il osait manquer au service...

Et un geste !...

Pierre-Louis assista depuis à toutes les messes du catéchisme, sous la surveillance personnelle de M. Govel, son père — qui vient de mourir très chrétiennement.

Allons ! nous n'en sortirons plus, si vous m'écoutez dévider toutes mes vieilles histoires : maintenant, dogmatisons.

La leçon a été débrouillée dans la séance précédente. J'interroge et j'explique en allant : il faut savoir si les pensées sont bien assimilées. Quand la leçon est sue, l'instruction aborde les esprits et les cœurs déjà préparés, tout en les reposant de l'effort plus intense de la récitation.

Une année les élèves étaient partagés en deux camps, adversaire contre adversaire. J'appelais un soldat de la Vierge, son émule se levait en même temps pour défendre l'honneur de saint Joseph. Si le premier hésitait, le second répondait à sa place. Si l'un et l'autre se taisaient, le chef du premier volait au secours de son soldat ; à son défaut, l'honneur passait au chef du second. Ce furent de grands jours, des combats de géants, des passes d'armes électrisantes. Longtemps les troupes gardèrent le souvenir d'une bataille dont l'enjeu n'était rien moins que la contrition parfaite, cette sublime invention de l'amour.

Les derniers traînants de chaque armée savaient que « la contrition parfaite remet tous les péchés, avant même l'absolution ». Mais les gradés eux-mêmes, et jusques aux capitaines, n'arrivaient

pas à découvrir une formule du sentiment sauveur.

— Voilà ! disait le professeur souriant. On sait bien le nom et l'effet du remède, mais on ne sait pas la manière de s'en servir.

A la longue cependant une lumière timide vacilla devant les yeux de Laurent, haut comme une botte.

— Je sais ! osa-t-il murmurer.

— Dis aux autres, pour voir.

— Eh bien ! la contrition parfaite, c'est quand on récite de tout son cœur l'acte de contrition du catéchisme.

— Ah ! oui, cria la troupe unanime, mais tardive...

Je connus ainsi qu'ils avaient tous compris. Ils écoutèrent l'instruction sur la Pénitence avec des airs ravis. Après quoi ils me racontèrent à l'envi la parabole du Pharisien et du Publicain.

— C'est celui-ci qui avait la contrition parfaite, M'sieu le Curé, puisqu'il s'en retourna pardonné sans absolution.

L'homélie s'inspira, sans le dire, de la fameuse méditation du « triple péché », première semaine des Exercices spirituels qui sont une mine, vous savez.

Mais vous protestez contre mon penchant mortel à conter. J'arrive aux Avis tout paternels, sur la messe et la communion : toutes les histoires du Père de Cochem, des Messagers du Sacré-Cœur et Messagers du Saint-Sacrement, et de tous les trésors d'histoires sur les vertus (quel florilège dans le martyrologe que vous lisez, je pense, à l'Heure de Prime, et que

vos lectures étoffent au jour le jour, si j'ose dire), sur les occasions quotidiennes : la causerie du vieux Père avec ses enfants, soldats du Christ.

Pour les cantiques, n'allez pas croire qu'ils servent surtout à reposer l'ensemble des méninges ou à dériver le danger de la dissipation. Commentez-les d'abord, et vous y ferez trouver à vos auditeurs charmés l'instruction, l'exhortation et la prière : nos vieux missionnaires dom Michel Le Nobletz, le Vénérable Père Maunoir, le Bienheureux Grignon de Montfort, et leurs émules, ont mis toute la religion en couplets — et j'ai pleuré sans honte, plus d'une fois, à écouter le chant des prières du matin et du soir, dans nos églises le dimanche et aux jours de retraites. Relisez saint Paul : « Instruisez-vous, dit-il, et avertissez-vous les uns les autres en toute sagesse, par des psaumes, par des hymnes, par des cantiques spirituels » (Col. III, 16). La méthode ne manque pas d'autorité, vous voyez, et les apôtres des Gentils, sur tous les points du globe, en ont toujours usé ainsi.

Ne m'estimez pas hérétique, si je confesse que les cinq premiers exercices sulpiciens m'intéressent surtout pour le sixième : la prière.

Le saint Curé d'Ars disait : « Un enfant, quand il voit sa mère, s'élance vers elle, il se débat contre ceux qui le retiennent, il ouvre sa petite bouche et tend ses petites mains pour l'embrasser... » Eh bien ! est-ce que l'Apôtre se serait trompé quand il a enseigné : « La fin de la loi, la plénitude de la

loi, c'est l'Amour ? » (1) et la prière n'est-elle pas le langage de l'enfant à qui le catéchisme a dû révéler son Père divin, plus tendre que toutes les mères ? « L'Eglise, a dit Dom Guéranger, est la société de la louange divine. »

Nous prions très bien au catéchisme, avec toutes les qualités que la vingt-neuvième leçon exige. Et il en restera toujours quelque chose, qui reviendra au moins *in hora mortis* ! Amen !

La Rénovation des Promesses baptismales.

Oui, nous avons dit un adieu éternel au « Grand Jour ». Nous n'avons plus la « Communion solennelle » : après cinq ans et six ans de communion fréquente et même quotidienne, je vous demande un peu à quoi rime cet illustre vocable ! A combien de grandes fêtes petits ou grands m'ont donné la joie de recevoir en masse leur Bon Sauveur, et de quelle solennité n'entouré-je pas le mystère de foi accueilli par mon peuple, quand par exemple il s'attroupe pour « réparer » au premier vendredi du mois ?

Nous aurions pu dénommer la festivité finale du catéchisme « jour de la Profession de foi », et ç'aurait été sans doute nous relier, par une pensée très grave, aux coutumes primitives de l'Eglise. Nous

(1) Rom. X, 4 ; XIII, 10.

préférerons « Rénovation des promesses baptismales », qui nous paraît d'une plus précise exactitude.

Pendant les trois semaines qui précèdent le Carême, *fervet opus*, les maisons chrétiennes et les écoles s'emplissent de bourdonnement pieux. Les « repasses » occupent tous les moments perdus. Les périples apostoliques de saint Paul sont, hélas ! crayonnés jusque sur les murs, les circuits des Hébreux depuis Gessen jusqu'au Sinaï, au mont Hor, au Nébo et à Bethbara, et la carte de la Terre-Promise, de Dan à Bersabée... Pierre interroge Paul, et Marthe répond à Marie : les quarante-trois leçons sont pourries dans les mémoires, et aussi les prières de l'Appendice et toute la Passion selon saint Mathieu. Le vieux Père peut y aller : personne ne sera refusé, ou bien le diable du trac s'en sera mêlé.

Au prône du 1^{er} dimanche de Carême, le « scrutin » est annoncé pour l'après-midi du II^e dimanche. L'examen est public, en droit et en fait. Le clergé siège au chœur. Les candidats sont massés devant la Sainte-Table. Les parents attendris ne manquent pas de fièvre. Le *Veni Creator* fait tressaillir les voûtes. Solennellement, le curé interroge et ne souffle pas. Nul ne bouge. On n'entend que la voix grave qui pose les questions, les voix claires une à une qui répondent, et parfois aussi, car la chair est faible, le gémissement contenu d'une petite créature que sa mémoire, ô fortune cruelle ! a trahie soudain.

Devant tous à l'issue de l'examen, M. le Vicaire proclame les élus, invitant toutefois les familles à

réclamer justice ou indulgence, s'il y a lieu. Le silence répond, et au Salut le *Magnificat* est chanté, le Seigneur ayant regardé l'humilité de ses petits serviteurs.

Au dimanche de *Laetare*, dernier scrutin. Depuis quinze jours les ajournés ont multiplié travaux et prières. Leurs amis leur ont passé « les bons tuyaux ». Les mamans sont venues au presbytère avancer les plus touchantes raisons du monde. Des papas m'ont serré la main, au détour complice d'une rue, en me disant habilement :

— « Alors c'est dimanche que mon gâs sera reçu, monsieur le Curé ? »

Monsieur le Curé a souri... et papa va reconforter le petit angoissé.

— Je me suis entendu pour dimanche : tu es reçu d'avance.

Oui, car les catéchumènes ne peuvent pas en mettre davantage, et la miséricorde embrassera la justice.

Encore deux catéchismes, encore l'écrasante fatigue des Jours saints et le surcroît de la retraite prêchée aux enfants — et dans l'après-midi de Pâques, la fête radieuse de la Rénovation.

Nous commençons par l'*Ubi caritas et amor*, dont tous connaissent le sens et l'exquise et totale dilection, pour l'avoir entendu commenter aux Heures-Saintes et aux fêtes eucharistiques. Le prédicateur prépare un instant les âmes.

Face aux petits, je pose les questions qui les accueillirent au seuil de la vie chrétienne, après les exorcismes baptismaux :

— Croyez-vous ?... Renoncez-vous ?... Voulez-vous ?... pour combien de temps ?

Si vous me dites que ces enfants de douze ans, treize même, ne comprennent pas leurs affirmations, nettes, sérieuses, pénétrées — et si vous dites vrai — alors c'est la faillite de tout notre enseignement catéchistique, et nous n'avons plus qu'à voiler nos faces baignées de larmes... Mais Dieu nous garde de cette détresse !

Ensuite, un mouvement se produit, qui me fut inspiré par une procession de jeunes filles, chez un heureux confrère : quatre par quatre elles portaient la statue de l'Immaculée, en tête du groupe vêtu de blanc : cent mètres, et les porteuses relayées venaient se placer derrière les rangs pieux, tour à tour. Ainsi j'habituai mes enfants à s'avancer deux à deux vers le livre des Evangiles, déposé devant l'autel sur le haut coussin luxueux, et, la main droite étendue en un geste de serment, à chanter avec le groupe entier, ou seuls, selon leurs voix, le refrain en deux vers du cantique de Rénovation (1). La schola donne les couplets de l'*O Redemptor* du Jeudi Saint. Venance Fortunat se douta-t-il jamais que son hymne grave et mâle des Saintes Huiles, adaptée après treize siècles, conduirait nos jeunes Saint-Maritains à l'autel qui reçoit leur promesse consciente ?

Tandis que la procession descend vers les fonts

(1) Cf. Abbé J. Deyres : *Revue du Chant grégorien*, avril 1923.

baptismaux, le *Te Deum* est lancé à pleine voix, à plein cœur. Là, groupés en couronne, les enfants disent avec les prêtres, lentement, l'oraison mozarabe *Propter albas tollendas* (1), que l'Eglise d'Espagne récitait jadis sur ses néophytes le mardi de Pâques ; et nous terminons, de retour dans la nef, par la Bénédiction rituelle des enfants. En sortie, j'ai concédé (me pardonnent les liturgies !) le cantique entraînant mais peu grégorien *Parle, Com-mande, Règne*.

Que voulez-vous ! m'opposerais-je à l'explosion de l'enthousiasme ?

Catéchistes.

— Passée la fête, adieu le saint ! pensez-vous avec un soupir de soulagement.

Non, non : « *Et dixi : nunc cœpi* ». Après la Rénovation, le catéchisme continue, pour la plupart et surtout pour l'élite : un cours de quatre ans (2). D'abord la Morale, l'Eglise, l'Hagiographie, la Méditation. Puis les Sacrements, la Révélation, les sacramentaux. Ensuite le dogme, la prière, les prières. Enfin l'apologétique et la pédagogie du catéchisme. La Bible tout entière d'année en année, et les enseignements liturgiques convenables.

(1) Cf. Dom Beauduin : *Les questions liturgiques*, avril 1920, p. 137.

(2) Cf. *Les questions liturgiques*... juin 1925.

Pourquoi tout ce travail ? Pour deux effets : nourrir de doctrine mon peuple, et former des catéchistes.

Les séances ? Des tranches de vie intense. Nous avons affaire à des volontaires. Les volontaires sont faits pour marcher. Même trop.

La leçon du jour est récitée par écrit : trois questions, dix minutes, enlevez ! La leçon suivante est expliquée : une feuille polycopiée la résume en cinq questions entre lesquelles un « blanc » devra recevoir, au logis, les réponses que nous corrigerons et annoterons à tête reposée. Une attraction complète la gymnastique religieuse : le problème ! c'est-à-dire un rébus pieux, une définition à laquelle manquent des mots qu'il faut retrouver, une citation dont l'auteur sera cherché, même un cas de conscience, et c'est alors passionnant : le Seigneur a livré la terre aux disputes des enfants des hommes, et l'on s'en aperçoit ici ! Mais cette école d'application, si j'ose dire, clarifie bien des principes et redresse tant d'erreurs. La formation des consciences diminue les risques mortels des âmes.

Les inspecteurs diocésains de l'Enseignement libre ont inventé deux excitants dignes de mémoire : le brevet, simple et supérieur, d'instruction religieuse, et les concours interparoissiaux de catéchisme. Les brevets, oui, nos jeunes s'y portent sans répugnance.

— Les correcteurs sont moins sévères que vous, monsieur le Curé !

En effet, quand une copie donne pour père à

saint Jean-Baptiste un Siméon grand-prêtre et sacristain de l'Antonia, et fait percer d'une aiguille, dans les plus cruels tourments, la langue du Précurseur préalablement guillotiné, j'éprouve une sensation de recul assez prononcée, que d'autres ne partagent pas, dit-on : *trahit sua quemque voluptas*.

Les concours, on y va... parce qu'il faut bien défendre la gloire du clocher. Mais c'est bien ennuyeux : il arrive qu'on soit vaincu, vous voyez les mines allongées, défaites ! et c'est exactement contraire au cher principe de « Sainte-Marie au-dessus de tout ». L'été dernier nous rentrions chargés de couronnes (manière de parler), mais privés du grand prix d'honneur offert par Sa Grandeur à la paroisse la plus instruite. Dire que les examinateurs avaient triché, on n'osait pas : des prêtres ! Prétendre qu'ils s'étaient trompés... la plupart étaient docteurs en théologie et en philosophie, ou vieux routiers des Missions diocésaines ! Il fallait qu'un diable s'en fût mêlé. Il y avait là un mystère préternaturel, d'autant plus irritant. Et monsieur le Curé le prenait si tranquille ! Où étaient son patriotisme, son esprit de justice, son amour de la vraie science religieuse ? Avait-il le sentiment de l'honneur ?

Hé ! le vieillard en son cœur offrait au ciel la déconvenue de ses ouailles, en le bénissant : à des âmes généreuses, rien de tel que l'aiguillon d'une défaite pour exalter le courage, lancer aux grands exploits et venger par un triomphe sublime une reculade d'un instant. Même les échecs de cette sorte

servent à dissiper l'ignorance des choses divines qui est, disait Pie X, « la principale cause de la dépression actuelle, de la débilité des âmes et des maux très graves qui s'en suivent (1) ». C'est pourquoi, lorsque mes enfants s'irritent pour un demi-succès, je souris à leur zèle enthousiaste et filial et je me redis le mot du saint Curé d'Ars : « Je serais le plus heureux des hommes (certes oui !) n'était... n'était cette pensée qu'il faudra paraître au Tribunal de Dieu avec ma pauvre vie de curé... c'est une chose affreuse... »

Seigneur, vous savez bien que je vous aime et que j'ai voulu par le catéchisme vous faire aimer : *Salva me, fons pietatis* !

(1) Encyclique *Acerbo nimis*, 15 avril 1905.

CHAPITRE TROISIÈME

A VÉLO VERS LA PRÉHISTOIRE

« Courez si bien que vous remportiez le prix ».
(1^{re} aux Cor. IX, 24.)

Monsieur le Vicaire est sombre. Le dîner ne passe pas. Marie-Yvonne examine sa conscience et l'estime très pure. Elle a rempli son devoir de cuisinière avec brio et vertu ; pourquoi monsieur le Vicaire boude-t-il ces petits plats de dimanche soir ?

Monsieur le Curé *in petto* accuse un peu la fatigue extrême de la journée, et suppose une grande contrariété. Il attend l'arrivée de la camomille pour pousser sa pointe. Devant les tasses il se risque :

— Quel malheur vous est arrivé, mon ami ?

— Oh ! rien, monsieur le Curé, ne vous inquiétez pas. Merci.

— Vos jeunes gens furent-ils sages ?

Le silence répond éloquemment.

— Ne repartez pas pour le Patro en laissant les méninges de votre Curé dans l'hypothèse, mère de l'inquiétude. Racontez.

— C'est simple, monsieur le Curé. J'avais appelé à grands frais le moniteur général, pour donner le dernier coup de fion à mes gyms en vue du concours. Le moniteur est venu ; les gyms pas : ils avaient tous, tous (ce deuxième « tous » était tragique) enfourché leurs vélos et gagné Plouzent, dont c'est la fête patronale, comme vous savez.

— Vous avez renoncé au concours, je suppose, et vous avez bien fait. Et ensuite ?

— Je suis allé à leur recherche...

— Edition adaptée de la brebis perdue. Continuez...

— J'ai fouillé les auberges et les salles ; Dieu merci ils n'y étaient pas. A l'église non plus, d'ailleurs. Mais à un carrefour... vingt et un ensemble, monsieur le Curé ! et quatre avaient versé le droit d'entrée pour je ne sais quelle course internationale de bicyclettes, à vingt francs le premier prix !...

— Ne me faites pas rire : c'est trop triste !... Allez toujours.

— Dame, j'étais fatigué, j'avais honte pour eux, je pensais aux suites... Je leur en ai dit et redit ! Vous devinez qu'à peine ils m'avaient vu, ils ne savaient plus où se mettre. Et le public faisait la

haie. Je sentis après une période que j'avais place gagnée.

— « Rentrez, leur dis-je, et droit au Patronage ! Je vous suis ; en route ! »

Penauds, les lèvres sèches, ils reprirent leurs guidons et vivement pédalèrent ; je poussais à fond, trop vite à leur gré. Ils s'engouffrèrent sous la porte cochère du Patro. Quand je descendis de machine, ils étaient déjà aux ordres du moniteur, alignés par rangs et par files.

Ce récit l'avait soulagé. Je repris :

— L'accroc est donc réparé. La contrition semble parfaite.

— Le ferme propos manque. Ces vélos sont des instruments de perdition. A la prochaine occasion, mes hommes vont encore s'enfuir, et je ne puis pourtant pas les ramener *manu militari* tous les dimanches ! Le Patro est par terre !

— Allons, mon ami, vous oubliez le XIII^e aux Romains : « Ne soyez pas vaincus par le mal ; mais vainquez le mal dans le bien. » Et l'Imitation que vous aimez, n'eût-elle pas que les semblables sont guéris par les semblables ?

— Hum ! fit-il avec un demi-sourire, la bicyclette homœopathe... je ne vois guère...

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas une fête de vélos ? un ballet ? Tenez ! un carrousel cycliste ? Dans ma prime jeunesse j'ai admiré le carrousel sur patins du personnel d'un cirque. Creusez l'idée.

— En effet... carrousel, vélousel... Je vous re-

mercie, monsieur le Curé. Je ne vous savais pas tellement sportif !

— *Verbo, non opere* (1). Allez et ne péchez plus.

Tandis qu'il parlait pour le Patro — sa croix de chaque jour — je me rendis à l'église, tel Moïse priant pour Josué au combat. La pensée de M. Timon-David me lancinait :

« Je ne puis me faire, disait-il, à l'idée qu'un seul de mes enfants soit en état de péché mortel... Il me semble que je ne comprends pas assez l'*impendar et superimpendar ipse pro animabus* (2)... O âmes de nos enfants, combien vous coûte cher ! »

Je priai l'Hostie pour le Vicaire et pour ses bourreaux inconscients.

« Alea jacta est. »

Ce fut une grande semaine ! Si nous avions eu des devanciers dans l'art du vélousel, nous n'en savions rien et le temps nous manquait d'enquérir. Il fallait aboutir dès le samedi à mettre sur pied, si j'ose dire, un projet ultra-mirifique, d'apparence facile, capable d'emballer nos centaures sur roues.

Monsieur le Vicaire avait deux volumes de ballets. Un fort contingent de revues illustrées lui découvrit les merveilles des officiers du cadre noir de Saumur et leurs formations équestres. Dans la « Chevalerie »

(1) En paroles, pas en actes.

(2) Je me dépenserai et surdépenserai pour les âmes.

de Léon Gautier, quelques détails furent glanés. L'imagination et l'expérience s'embrassèrent et travaillèrent de concert sur ces données. J'inventai des combinaisons superbes, que monsieur le Vicaire rejeta dans le néant : il paraît que le vélo, qui tient pourtant du cheval et du cavalier, ne supporte pas toutes leurs allures et attitudes. Peu importe. A force de rêveries, de dessins, de ratures et de désespoirs, toutes les figures vinrent au jour, dûment couchées sur le papier, numérotées, annotées, pourvues de références, parfaites. Le difficile serait de passer de l'une à l'autre, me dit monsieur le Vicaire, mais on réglerait sur le terrain les transitions.

Des noms superbes distinguèrent les membres du nouveau-né : le Serpent qui se coupe la queue ; le Trottoir roulant ; la Migration des hirondelles ; le Labyrinthe en marche ; le Quadrille des Drapeaux... Cela finissait par une crevaïson générale, non pas des pneus, mais d'arceaux en papier traversés par les cyclistes à toute vitesse.

Où : mais les cyclistes viendraient-ils ?

La première proposition fut fraîchement accueillie. Nos gens avaient sur le cœur l'algarade du dimanche, ils appréhendaient d'être privés de toutes les fêtes des environs, et surtout la décision intimée de renoncer au concours les humiliait et les peinait. De là des objections : on ne réussirait jamais, personne n'avait jamais fait de vélousel, et on usera les caoutchoucs, et la cour est trop petite, et les machines s'emboutiront à chaque instant, etc., etc.

— Vous savez, insinua monsieur le Vicaire, avec d'autres j'aurais hésité, ou plutôt j'aurais fait le mort. Avec vous, si vous voulez, tout ira bien. Du reste, je ne demande que seize hommes pour quatre quadrilles, chacun de ceux-ci groupant un capitaine et trois seconds.

A ce mot de capitaine plusieurs sentirent leur humeur fléchir : l'espoir du galon fait des héros. Avec détachement ils murmurèrent :

— Si encore les vélos étaient convenables... mais...

— On ne les verra guère, dit monsieur le Vicaire.

— ? (beaucoup de points d'interrogation).

— Les roues seront des cocardes tricolores. Les guidons seront fleuris de tricolore et pavoisés de même. Les cadres disparaîtront sous la verdure. Les selles auront des franges tricolores...

— Alors !... Ça n'a pas l'air si dur que ça. Mais à quoi ça servira ?

— Quand Monseigneur l'Evêque va venir, on lui donnera une fête au Patro. Il a tout vu ailleurs, excepté le Vélousel. Autant vous dire tout de suite que les petits marcheront si vous renoncez ; je ne suis pas embarrassé, mais à vous la préférence !

Assez bougonnants, sept ou huit finirent par accepter. Le lendemain un seul arriva, et sans bicyclette.

Monsieur le Vicaire en avait vu d'autres. Il félicita le brave à trois poils. Ils firent à pied les mouvements prévus pour les cycles. Le gymnaste trouva de lui-même certaines transitions ; et comme l'en-

fant aime à se sentir cause, le vélousel l'intéressa comme un bien personnel. Il revint. Monsieur le Vicaire et lui, montés cette fois, reprirent les exercices couci-couça... Puis à travers bien des vicissitudes, après une quinzaine assez dure, les seize hommes choisis furent assidus ; les capitaines commandèrent ferme... et les parents assiégèrent nos portes, curieux de voir l'étrange nouveauté et d'applaudir leurs descendants plus habiles qu'eux.

S'il y eut des chutes et des grincements de dents, avec des interjections plutôt pittoresques, si les spectateurs tour à tour frémirent et se gaussèrent, si même des défections se produisirent, passons l'éponge...

En toute chose il faut considérer la fin

et le vélousel au total ne souffrit pas. La bonne humeur régnait, des excuses aussi gauches que sincères avaient été esquissées, et monsieur le Vicaire obtint sans trop de peine que les pignons moteurs fussent ramenés tous au même diamètre et au même nombre de dents :

— Les coups de pédale à l'unisson, rien de tel pour relever les défilés et les croisements. Entre les culottes blanches et les bottines blanches, les bas noirs/ en cadence feront ressortir la vivacité étincelante des jambes. Splendide !

Monsieur le Vicaire volait « la vivacité étincelante des jambes » à je ne sais plus quel auteur grec : ce fut le mot qui enleva l'affaire. Fallait-il s'en fâcher ?

... Il en profita pour cesser de commander en nommant les figures par leur titre. Il se contenta du sifflet de foot-ball. Il supprima bientôt le sifflet : les capitaines, d'un regard ou d'un mot susurré, dirigeaient assez leurs hommes. Enfin il osa faire rythmer la cadence, dans les lignes droites, par la clique donnant le chant du Patro et autres marches : vous imaginez le désordre aux premiers essais ! Les fifres, cors, trompettes et tambours, fermement entraînés par le chef de fanfare, allaient leur train ; les cyclistes, non moins énergiquement lancés par monsieur le Vicaire, allaient le leur. Quant au synchronisme !!! Mais tout s'arrange, comme dit l'autre. A la longue l'enchantement fut total, si bien qu'on put relâcher de la durée des répétitions sans nuire au succès escompté.

De l'action à l'étude.

La certitude d'un triomphe extraordinaire — « nous allons étonner le monde » avait dit le vieux Krüger — avait enfin dissipé la gêne longtemps persistante. De gyms à vicaire on causait comme aux plus beaux jours. Une parole de Louis le réfléchit, boucher dans le civil, et qui devait devenir un sergent-mitrailleur félicité par Castelnau en personne, déclancha un mouvement d'études passionnées tout à fait imprévu.

En garant sa machine, il demanda :

— Qui a inventé les vélos ? Mon père dit qu'il a vu les premiers...

Le Vicaire, pris de court, déclara sans embarras visible que les origines étaient complexes et d'ailleurs incertaines... qu'il y aurait lieu de remonter à la brouette de Pascal, et même à l'institution des roues accouplées et à l'invention de la roue ; ce qui mènerait loin. Et s'il fallait encore y ajouter l'histoire des sports, on n'avait pas fini !

— On pourrait toujours commencer, rétorqua l'obstiné boucher !

Il ne se doutait pas du service qu'il rendait ainsi à ses camarades et au Patro ! De fil en aiguille, le Vicaire, empoigné lui-même par l'inédit de la situation et par les résultats entrevus, fut amené à étudier la théorie et l'histoire des sports, dans les prosateurs et les poètes, anciens et modernes, cueillant de ci de là une foule de textes sur les exercices physiques avant l'ère chrétienne et depuis... les conditions de la vie publique en Asie, en Grèce, à Rome... et il dut mettre à contribution son vieux curé, assez éberlué des recherches intensives, mais trop vaguement ecclésiastiques, qu'il lui advenait d'entreprendre après avoir franchi depuis longtemps le seuil usé de la vieillesse : mais le cher Apôtre commande de se faire tout à tous !

Monsieur le Vicaire livra le fruit de ses doctes travaux aux gyms étonnés, qui en vinrent à préférer — tout arrive ! — les leçons aux exercices.

Ils apprirent avec surprise que le « sport est un

jeu qui met en action le corps, dans un but général d'amélioration physique » (1) : ainsi monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Ils décidèrent que pas trop n'en faut. Sans aller jusqu'à suivre Euripide dans son jugement sommaire : « alors que les vauriens pullulent par la Grèce rien n'est pire que la race des athlètes », ils hochaient la tête avec approbation quand le tragique, ancien athlète, ajoutait rageusement : « Brillants dans leur jeunesse, ils ressemblent à autant de statues dont s'embellit la cité. Mais que l'amère vieillesse les accable, leurs vieilles loques s'en vont, en effilochant les franges. » Pour un Charles Terront, héros encore solide du premier Paris-Brest, combien d'épaves de tous les rings et de toutes les pistes !

Nos jeunes connaissent, peut-être plus que de raison, les « géants de la route » et les performances illustres. Mais faire du sport une religion de l'hygiène, un culte du muscle adoré, un paradis de la certitude physique... comme certains pontifes prêcheraient assez volontiers, au dire de monsieur le Vicaire :

— Le paradis du bon Dieu me suffit, déclare Yves de primesaut. La religion de l'hygiène ? Sont pas fous ???

Sans doute il convient d'admirer et d'entretenir cet admirable corps humain, prodigieuse machine — *alta ed umile*, pour citer Dante — souffle de

(1) *Anthologie des textes sportifs de l'antiquité*, par Berger et Moussat, chez Grasset (non catholique ; nous en tirons notre érudition).

Dieu dans un peu d'argile ; et d'assez nobles et catholiques exemples nous enseignent la sportivité : Pie IX aimait l'équitation, Pie X le footing (trop rapide au gré de ses familiers), Pie XI a pratiqué l'alpinisme, non sans gloire. Mais l'homme le plus vite est battu à la course par l'oiseau, le cerf, le chien, etc., et il convient de cultiver l'esprit autant et plus que les membres et le tronc : cela ne nuira pas aux victoires sportives, d'ailleurs.

— Bien sûr, s'écria Charles à cet endroit. Quand Garin a battu Lesna dans le Paris-Brest, c'est avec sa tête autant que ses jambes, que j'ai lu. Et si Le Drogo avait fait de même, il aurait eu le maillot jaune au Tour de France.

— Ecoute, répondit monsieur le Vicaire, le conseil de l'ancien champion Nestor à son « poulain » Antiloque, dans l'« Iliade », 23^e chant : « C'est par la prudence que le pilote, sur la mer couleur de vin, dirige un vaisseau rapide, battu des vents... Le bûcheron vaut plus par la prudence que par la force ! » Profitez-en pour le vélousel !

Là-dessus on repartait pour les jeux antiques. On apprenait les noms magiques de diaule, de quadriges et de biges, de mastigophore et de pédotribe... On applaudissait les vainqueurs des jeux isthmiques, Glaukos le cogneur scientifique, Poulydamas, dont notre Cadoudal renouvela l'exploit :

— Cadoudal ? Le Chouan ?

— Polydamas saisit par un pied de derrière un taureau qui ne put s'échapper qu'en lui abandonnant

son sabot dans la main. Georges Cadoudal saisit de même un poulain de deux ans et l'immobilisa net, malgré les coups de fouet allongés sur la croupe.

— Non, mais qu'est-ce que Carpentier aurait pris !... Un Georges aussi pourtant !

Soudain, pensant à la « combine » Carpentier-Siki, Albert demanda :

— Est-ce que c'était déjà inventé, les truquages, au temps des vieux ?

— Douze statues de Zeus, en bronze, avaient été installées à Olympie, payées par les amendes d'Eupolos, Callipus et autres « combinards » !

C'était prodigieusement intéressant : rien n'était donc nouveau sous le soleil ?... Par bonheur, Nisus et Euryale consolèrent de ces vilénies.

Des jeux de la Grèce et de Rome, on en vint à ceux du Moyen-âge : le tournoi, la quintaine, le papegai, la soule ancêtre du rugby, etc... On étudia les courses de chevaux ressuscitées en France peu avant la Révolution. On apprit que les Sokols sont des faucons et les Orels des aigles, ceux-ci catholiques, et l'on visita leur pays—par projections bien entendu.

Ah ! ces projections !... De nombreuses séries sur verre et sur film avaient été trouvées à Paris : monuments de l'art ancien et médiéval, histoire du costume, religion, temples et cathédrales, etc. Le cartoscope avait montré des gravures de livres ; stupéfaction et bientôt éclats de rire devant le bicyclette disproportionné, le tricycle calamiteux, les caoutchoucs pleins des premiers âges, et tous ces

souvenirs désuets d'une civilisation disparue. Monsieur le Vicaire avait demandé aux professeurs de dessin de nos écoles, pour compléter ses démonstrations, des croquis coloriés sur feuilles transparentes. Un jour même, ayant posté subrepticement un amateur habile dans la loggia du Patro, les phases principales du vélousel furent fixées sur le film, développées, retouchées, éprouvées, projetées : et vous imaginez l'ébahissement indescriptible de nos cavaliers, leurs trépignements de joie,... et l'avantage immédiat d'une leçon pratique sur les attitudes à rectifier, les distances à prendre, les cadences à observer, la beauté totale à réaliser. Pris sur le vif, les jeunes gens ne se ménagèrent pas les critiques fraternelles et justes, tout en admirant.

— « Quand on sera en costume et les vélos parés, dit Alfred, on leur en mettra plein la vue ! »

Le grand jour.

Sa Grandeur devant séjourner dans les environs, j'allai prier monsieur le Grand-Vicaire de l'inviter à présider le Vélousel.

Monsieur le Grand-Vicaire me jeta un regard soupçonneux, présage d'une prochaine « mise à la retraite pour cause de santé » comme dit la *Semaine Religieuse*. J'expliquai de mon mieux l'attrait du spectacle.

— Faire présider des bicyclettes par un évêque ! disait le vénéré chanoine.

— Le Cardinal Lavigerie a bien présidé des courses de chameaux !

Ces chameaux l'ébranlèrent. Il objecta plus doucement :

— Monseigneur est fatigué ! Ce sera long, votre affaire ?

— Aussi bref que Monseigneur voudra, on peut couper !

Ce fut alors que l'évêque lui-même entra. Il sourit du programme.

— Nous irons, dit-il ! Nous savons qu'à Sainte-Marie rien n'est banal, et que l'originalité ne vous effraie pas. Merci, monsieur le Curé. Dites à votre Vicaire que je le bénis avec son escadron.

Monsieur le Grand-Vicaire n'était pas très content : je le vis bien ; mais je m'en souciai peu, la victoire me restait.

Au jour dit nous étions fin prêts. Le Patronage avait été décoré dedans et dehors, dans le genre (je pense) des « mansions » réservées aux sportifs dans le Paradis. Dans la cour, une estrade toute blanche portait le blason épiscopal, bien abritée des autans et du soleil, lequel mourait à l'horizon. La foule populaire se pressait le long des quatre murs enguirlandés et pavoisés. A l'école voisine, des fées (dont une barbue) donnaient le dernier fini — et un regard de complaisance — aux montures et aux cavaliers superbes. Un appel de trompette, aigre

et péremptoire, fendit l'air vespéral : la voiture de Monseigneur était en vue !

Sans hâte, sûrs d'eux-mêmes, les gyms saisirent leurs chevaux d'acier et sortirent sur la grand'place rangés à l'ordonnance. Derrière eux la clique, étincelante à faire pâlir de jalousie le soleil et toutes les constellations ! En rideau de fond, les héraults, porteurs des gonfanons de France, de Bretagne, du Saint-Siège et de Sainte-Marie, quatre par quatre. Au tout premier plan, flanqué de deux pupilles émus, Jean-Marie tient le drapeau du Patro, cravaté de tricolore et de jaune orange (1), la hampe couronnée de palmes et de médailles qui frissonnent.

Positions impeccables ; sonnerie « aux champs » ; monsieur le Vicaire général montre à Monseigneur la troupe impassible, merveilleuse de fraîcheur. Je crois qu'il est à nous, cette fois !

Monseigneur sourit à la jeunesse ; il s'avance vers elle, et soudain, saisissant la frange du drapeau que la brise tendait vers lui, à pleine étoffe il le baisa !... Lorsque, dans la basilique vaticane, Pie X avait embrassé le drapeau tricolore d'un pèlerin français, les acclamations en tonnerre lui avaient répondu ; au geste inattendu de leur évêque très bon, nos enfants faillirent rompre les rangs et se précipiter avec plus de filiale affection que de crainte révérentielle, vers le Pasteur des âmes. Un regard de leur chef

(1) Couleur de la Fédération gymnastique et sportive des Patronages de France.

retint leur élan. Mais un *Vive Monseigneur* jaillit, unanime, spontané, qui parut émouvoir, malgré l'habitude, Sa Grandeur et même le Grand-Vicaire.

L'évêque et les invités notables prennent place. Près de la porte, avant l'entrée solennelle, monsieur le Vicaire donne l'ultime recommandation :

— Rappelez-vous, dit-il, que Thémistocle allant trop fort, le général Adimante de Corinthe le doucha : « On frappe avec des verges, observa-t-il, ceux qui dans les courses partent avant les autres. » Tâchez d'entrer en ordre et manœuvrez au commandement !

Il est permis de croire que l'argument parut exagéré aux gyms frémissants. Mais on pardonne beaucoup aux mots historiques.

— Vous pouvez commencer, me dit Sa Grandeur.

Je fis un signe. Un starter agita un drapeau. La clique invisible attaqua le refrain du chant du Patronage. A la première mesure du couplet, le cortège déboucha dans la cour : le drapeau, la musique, seize hérauts d'armes, et les seize cyclistes, trois par trois, le capitaine devant l'équipe, tous vêtus à l'uniforme : chemisette, culotte bouffante et bottines blanches, béret, cravate longue et ceinture rouges, bas noirs ; aux capitaines, mince écharpe tricolore en sautoir. Dans les rayons de chaque roue passaient trois bandes : bleue, blanche, rouge, qui transformaient les vélos en cocardes mouvantes. Depuis le guidon jusqu'à la selle et au pédalier, des traînes de fleurs aux trois couleurs. A la poignée

de droite, sur un dispositif mobile, un fanion tricolore.

Piétaille et cavalerie parties ensemble du pied gauche, le rythme scandé fort par la musique, la cadence générale et parfaite multipliait le charme des couleurs changeantes. Monseigneur applaudit.

La troupe, sous l'œil encore implacable du Vicaire, défilait désormais en chantant l'air aimé du Patro, — les instruments devenus guides et soutiens, sans plus.

— Ce doit être très difficile d'obtenir l'unisson des voix, des membres et des pédales ? demanda gracieusement Sa Grandeur.

— Oh ! sous vos yeux, Monseigneur !...

— Un vrai tour de force, affirma l'évêque.

Un dédoublement étudié des rangs : hérauts et clique s'effacent et s'immobilisent à la place marquée ; les cyclistes font face à l'estrade et saluent du fanion au coup de sifflet. Ils sautent de machine et ils gagnent le fond du terrain au pas de course, en ordre.

Que vous dirai-je de l'exercice ? Nos hommes se croisèrent, se dépassèrent, virevoltèrent, se formèrent en carrés, en losanges, en triangles, en cercles concentriques, en spirale, en aile de moulin, sans un accroc. Yves dut bien, tournant seul au centre d'un rond trop étroit, toucher le sol de la pointe d'un pied ; mais la postérité ne lui en fera pas grief. Les fanions frissonnaient dans l'air frais, les chemisettes s'enflaient doucement à l'élan des corps très droits,

les jambes montaient et descendaient comme sans effort toutes ensemble, les équipes se divisaient et se ressoudaient, s'affrontaient l'une l'autre, et soudain s'unissaient : une maîtrise incomparable, une fête vivante de la couleur, l'esthétique en plein vent.

A la figure dite « haute école en liberté » la musique s'arrêta, les gyms s'égaillèrent, et le public trembla. Chacun se livrait à ses prouesses favorites : Pierre traversait son cadre ; Joseph descendait la pente les deux pieds sur le guidon ; Alfred, les bras croisés, montait à l'amazone ; Jean passait les jambes, tantôt l'une, tantôt l'autre, par dessus le guidon, fanion en main ; François et Charles, ces inséparables, conduisaient d'une main, les pieds sur la selle... Puis quand le porte-drapeau eut gagné la place convenue, à toute allure l'escadron vint se ranger en ligne de front, tandis que les héraults dressaient au centre du terrain les seize arceaux fleuris, tendus de papier mousseline.

La charge s'ébranla. Fanion en avant, tête baissée, les cors sonnant à l'hallali, les seize hommes piquèrent sur les arceaux, rompirent ensemble les minces barrières, et au bruit frénétique des applaudissements s'arrêtèrent net en s'enlevant par dessus la selle, à six pas de l'évêque délicieusement surpris.

Les gyms attendaient un éloge, les yeux ardents.

— Messieurs, dit Monseigneur, si je n'abuse pas, puis-je vous prier de bisser ?

François l'avoua le soir même :

— J'avais envie de pleurer ! Nous appeler « Messieurs » comme des types de la haute, au moins il n'est pas fier, Monseigneur ! Et puis, puisqu'il nous « bissait » c'est qu'il trouvait beau notre Vélousel !

La reprise valut la primeur, comme dit monsieur le Vicaire. Monseigneur répondit par un beau discours. Son exorde parut couronner les leçons de l'inventeur de l'exercice.

— Messieurs, dit-il, le grec Hipponikos — propriétaire d'une écurie hors pair — dédaignait les athlètes parce que beaucoup étaient de naissance médiocre, de petite ville et d'éducation inachevée. Si cependant il vous avait vus évoluer ce soir, il aurait déclaré que sa parole hautaine ne vous concernait pas. Et s'il avait pu connaître Alexandre, roi de Macédoine, qui avait dompté Bucéphale (cheval vendu 360.000 francs, mes enfants) et qui valait les champions de course à pied, il l'aurait incité à matcher avec vous. On demandait en effet au jeune conquérant s'il ne combattrait pas à Olympie : « Oui, dit-il, si je dois concourir avec des rois ! » Or, mes amis, je le proclame hautement, vous êtes des rois de la pédale !

Je crois bien que ce soir-là je baisai l'anneau de Sa Grandeur avec plus de ferveur que d'habitude.

De plus en plus fort.

Il faut admettre que la renommée a vraiment

des ailes, puisque trois jours après cette fête mémorable le Patronage reçut un mot pressant du comité d'un festival catholique, distant de quatre-vingts lieues.

Monsieur le Directeur,

De toute urgence, et au besoin par télégramme, veuillez nous assurer le concours de votre escadron cycliste. Tous les frais à notre charge : transport, logement, pension. Votre vélousel, inédit chez nous, sera le « clou » de notre journée. Nos affiches et programmes seront imprimés dès votre acceptation dont nous ne doutons pas...

— Que vous en semble, dis-je à monsieur le Vicaire ?

— C'est flatteur : les gyms accepteront d'enthousiasme. Leurs parents aussi. Et peut-être la discipline et l'humilité y trouveront-elles à progresser.

— C'est entendu ! volez de triomphe en triomphe. Comme disait Nestor au bouillant Achille : « C'est aux jeunes désormais d'accomplir de pareils exploits : moi je dois obéir à la triste vieillesse ! »

— Vieillesse ! vous, monsieur le Curé ? Vous nous enterrez tous !

— Ne me souhaitez pas tant de deuils, et volez à la gloire !

S'il est vrai, comme le chantait Pindare à vingt ans, que le plus haut salaire des vainqueurs du stade

est d'être loué par les concitoyens et par les étrangers, nos hommes ont obtenu le salaire maximum.

Quand les agents des compagnies de chemins de fer virent arriver les seize bicyclettes, les seize arceaux, les seize fanions, deux grandes malles en compagnie de trente-trois gaillards aux ordres d'un abbé, la nouveauté du fait les étonna :

— Qu'est-ce que vous allez faire de tout ce matériel ?

— Un vélousel au festival annoncé.

Compriment-ils ? « *E chi lo sa ?* » Ils témoignèrent du moins du plus grand respect pour le tout, hommes et choses, et leur bonne volonté ne connut pas de défaillance pendant le long voyage.

La troupe harassée, après huit heures de wagon, toutes provisions épuisées, dut fournir une étape de près d'une lieue pour occuper le cantonnement : un grand collège qui ne les impressionna pas du tout. Les saintes religieuses qui vaquent là-bas au soin de la lingerie et de la cuisine furent plus émues ! Cette bande aux pieds traînants, aux mines durcies, aux mains noires, aux vêtements fripés, qui arrivait d'une Sainte-Marie campagnarde et lointaine, c'était peu rassurant. L'accueil s'en ressentit.

Monsieur le Vicaire demanda premièrement une barrique d'eau, qu'il obtint, deuxièmement des vivres en abondance et un café très chaud ; troisièmement un abri pour les deux malles, qui contenaient les fleurs, les étoffes et le papier mousseline et les uniformes des gyms.

Les ablutions largement et délicieusement effectuées, les vivres détruits de fond en comble, les costumes changés, les hommes parurent changés aussi. Ils défilèrent sous les regards admiratifs des religieuses qui faisaient, entre les pimpants gymnastes et les Saint-Maritains à figures de Cartouche, une comparaison tout à fait au désavantage de ceux-ci. Quant à réaliser que les deux bandes n'en faisaient qu'une, non, mille fois non !

Le soir, le gant de velours eut à laisser sentir la main de fer. Sur leur jonchée de paille, dans une classe, les gymnastes aux membres gourds, s'énervaient. Pourquoi rentrer si tôt ? (dix heures !) Pourquoi n'aller pas voir la ménagerie ? Pourquoi cette discipline de forçats ?

Monsieur le Vicaire avait béni le ciel toute la journée : ses hommes avaient été des anges ; aucun n'était descendu sur les quais des gares, aucun cri, aucun chant n'avait troublé la paix du voyage, sans permission. Et tout à coup l'émeute ! Il parla fort. Surtout il évoqua la tristesse du Dieu-Hostie, dont la veilleuse brûlait tout près, visible à travers les vitrages.

— Vous êtes venu ici pour aider à la cause catholique. Dans quelques heures vous deviez communier à ma messe : allez-vous trahir encore ?

« Encore » leur perça le cœur : ils se souvenaient des origines du vélousel, et ils avaient somme toute une très vive affection pour leur Vicaire, qu'ils craignaient et qu'ils admiraient. Ils se turent. Ils cherchèrent le repos et la paix.

Mais à minuit de grands cris les remirent debout : c'étaient deux autres sociétés qui débarquaient et qui se répandaient déjà dans les cours et dans les classes. Monsieur le Vicaire patienta un moment, qui lui parut un siècle, et il sortit, rapide, l'âme en bataille, pour interpellier les responsables des jeunes gens.

— « Veuillez, déclara-t-il sans autre exorde, faire taire votre monde immédiatement. Je n'entends pas qu'on surexcite les miens ; et j'ai assez de peine à les tenir. Messieurs, je vous donne cinq minutes !

C'était vert ! Monsieur le Vicaire en convint plus tard. Mais le discours porta. Médusés, les « étrangers » filèrent, doux comme des agneaux, et la paille retentit bientôt d'ondes sonores et vigoureuses : la sagesse, une fois de plus, avait vaincu !

Qui fut bien étonné le dimanche matin à la messe célébrée dès quatre heures par le Directeur des cyclistes ? Les religieuses n'en croyaient ni leurs yeux, ni leurs oreilles. Tandis que le Prêtre se revêtait des ornements sacrés, la voix chaude de Jacques s'était élevée dans la chapelle encore obscure ; elle commençait la très douce *Prière du matin* de Henri Colas :

*Dans le silence du matin,
O Jésus, descends dans mon âme !...*

Pianissimo, Pierre à l'harmonium indiquait les accords. Les âmes s'allégeaient des torpeurs nocturnes et des phantasmes de la lassitude. Elles montaient,

elles s'offraient, elles se livraient, chacune selon sa grâce et sa nature, toutes sincères et toutes viriles, formées sur le modèle de leur prêtre malgré de pauvres misères ; et ce prêtre vivait son sacerdoce, aimait sa croix.

Deux gymnastes servirent à l'autel, exacts et pieux. Les trente-trois communieraient, sérieux et simples. Mère Sainte-Blandine pleurait. Toutes ses Sœurs pleurèrent quand s'éleva en action de grâces la *Prière du Jeune Garde*, grave, héroïque, digne de l'Hostie vivante au cœur de ses fidèles.

— Ah ! Monsieur l'Abbé ! Quels beaux jeunes gens ! Ils nous ont fait du bien !

Le Vélousel fut applaudi et acclamé. Au défilé dans les rues, nos cyclistes connurent la gloire des ovations. Elles ne les grisèrent pas. Tout au fond ils gardaient en leurs cœurs la parole répétée par leur maître :

— Nous avons fait du bien aux religieuses !
Et cela paie de plusieurs déboires !

Vers la préhistoire.

Certainement vous vous dites depuis des minutes :

— Ce vieillard nous avait par le titre alléchés : « A vélo vers la préhistoire ! » Le vélo ne manque pas ; mais la préhistoire, bernique !

Oui ! je ne hais pas un titre qui fait son petit

effet ; mais celui-ci tiendra ce qu'il promettait. Nous arrivons !

Le temps avait coulé sous les nuées de l'hiver et sous les vents de l'équinoxe. Sports et théâtres, cercle d'études, école du soir et Caisse d'Epargne avaient fonctionné sans à-coup notable, lorsqu'un soir de la Semaine pascale (la ferveur des saints jours agissant, je pense), Laurent aux multiples pensées demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait des vélos, cet été ?

— Cherchez et vous trouverez, répondit le prudent vicaire !

— Un second vélousel ?... Non !

Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde !

— Un défilé avec piétons, avec chevaux, autos fleuries ?

— Ça se voit partout ! déclare Léopold.

— Et puis nous valons mieux ! ajoute Eugène.

— En tout cas ce serait piètre après notre vélousel, opine Joseph.

— C'est un voyage à vélo qu'il faut, suggère Emile.

Le voyage réunit l'unanimité des suffrages émis. Monsieur le Vicaire affirme que la nuit porte conseil, et que la discussion sur le fond s'engagera utilement dans une semaine. Jusque-là, qu'on mûrisse ou qu'on renverse tous les plus beaux projets du monde !

... Le voyage fut décidé. Un voyage fantastique. Trente à quarante lieues par jour, ce qui mènerait très rapidement à Lourdes, à Lisieux, à Montmartre,

aux Châteaux de la Loire, aux Puys d'Auvergne, aux Gorges du Tarn, au gouffre de Padirac, à tous les points que les affiches des gares ou des églises avaient comme photographiés sur les rétines des cyclistes et dans leur « folle du logis ».

Bien folle, en effet : monsieur le Vicaire le démontra.

— Belles jambes, dit-il. Mais de cervelle, point ! Quarante lieues par jour, pendant six ou huit jours, sans entraînement, les ferez-vous ? Si vous les faites, quel temps et quelles forces vous resterez pour regarder les paysages et jouir des monuments ? Et puis, comme il faudra revenir, aller loin vous est interdit. Alors ?...

Ce fut une humiliation publique, moins accablante puisque générale, mais désagréable : la douche à zéro degré !

— On avait pourtant bien cherché, fit Alfred. Mais vous, monsieur le Vicaire, vous avez dû chercher aussi et même trouver ?

Monsieur le Vicaire lut dans les regards de la troupe qu'il était la dernière planche de salut de tous ces naufragés.

— Je propose le Morbihan, dit-il, la presque île de Carnac ; le train jusqu'à Auray, le vélo pour le reste.

Les faces abattues se relevèrent un peu, sans enthousiasme. C'est si banal, le Morbihan ! et le train !

Monsieur le Vicaire insista :

— Vous n'êtes pas emballés, dit-il, parce que vous ne connaissez pas ce pays-là : c'est comme pour le

vélousel à ses débuts. Si vous voulez, étudions le voyage que j'imagine, et vous déciderez s'il vaut la peine.

Les causeries et les projections reprirent de plus belle. Les gyms s'aperçurent que leurs notions de géographie et d'histoire n'atteignaient pas un niveau alpestre. Auray et Quiberon furent des soirées passionnantes : Hoche, Sombreuil, de Hercé et les autres, quels problèmes et quels héros ! Et la Chouannerie de Rio et du Collège de Vannes en 1815, et la *Gallia Pœnitens* de la Chartreuse et la Chartreuse elle-même, avec les comparaisons tirées de l'histoire du Combisme, et une théorie sur l'utilité des moines ; puis les Etats de Bretagne et Madame de Sévigné, le bandit converti Kériolet, l'humble et tenace Nicolazic et la dévotion séculaire des Bretons pour sainte Anne... L'intérêt naissait. Avec les trois connétables bretons du Guesclin, Clisson et Richemont, on entra dans la grande épopée française, jusque sur les pas de Jeanne d'Arc. La bataille de Tréauray, triomphe de Montfort, fut discutée sur cartes et la tactique de la tenaille fut approuvée.

Saint Vincent Ferrier, capable de se faire entendre de cent mille personnes à la fois, émerveilla. Par saint Patern et saint Gildas on revêcut la ruine des Bretons et leur résurrection : Dolmens, menhirs, alignements de Carnac, mystères de la préhistoire, origines extrêmes de la race, indications des grottes des *Eyzies* et d'ailleurs... tout un monde inconnu

surgissait... Laurent traduisit l'impression générale :

— Ce qu'on ne sait rien tout de même ! Il faut aller voir ça !

Il ne restait plus qu'à s'attacher aux pieds les ailes d'Hermès et à s'élancer ? Non ; il restait d'abord à développer chez les gyms le sens de la responsabilité et à leur faire mesurer les difficultés.

— Nous allons nommer quatre commissions de chacune quatre membres, qui étudieront les détails de l'opération.

— Quatre commissions ! Pourquoi faire ?

— Le première fixera les points à visiter, en tenant compte des souvenirs historiques, des curiosités, des œuvres d'art. Elle devra finir ce travail dans les huit jours, et elle établira des feuilles polyco-piées, résumés de nos conférences, qui seront comme des guides portatifs et des aide-correspondance pour vos lettres et cartes.

— Entendu, dit Edmond : c'est le Syndicat d'initiative !

— La deuxième fixera les étapes selon le temps et la distance. Par conséquent elle s'informerait des heures des trains et des bateaux et de l'état des routes cyclables. Naturellement deux étapes, par jour, sauf à Vannes qui prendra un jour.

— Service de l'Etat-Major ! déclara le sergent Louis.

— La troisième commission préparera le vivre et le couvert ; à elle de trouver les hôtels, pensions, communautés qui nous recevront. A elle de dresser

le budget en évaluant assez largement les dépenses nécessaires, y compris les frais de sa correspondance.

Ici, tous s'écrièrent :

— C'est l'Intendance !

— La quatrième enfin devra trouver les voies et moyens d'intéresser le public à nos opérations, c'est-à-dire de nous faire subventionner. En outre elle passera une revue très exacte des vélos, des musettes et des uniformes, huit jours avant le départ et encore la veille.

— Caisse et matériel ! Rien ne manque, fit le chœur.

— Je contrôlerai le tout, conclut monsieur le Vicaire.

Ce discours enflamma les âmes. On comprit que c'était sérieux et qu'ainsi avait dû agir Christophe Colomb allant découvrir l'Amérique. Les commissions furent élues, travaillèrent, aboutirent dans les délais prescrits et, quand il ne manqua plus un bouton de guêtre, la colonne prit le large.

Heureux qui comme Ulysse

a fait un beau voyage.

Le départ fut émouvant. Les mamans voulaient embrasser les routiers à la dernière minute, jusque dans la gare et même dans le wagon. Les papas cachaient leur émotion sous les nuages de fumée, fils de vieilles pipes. Les gyms empêchés de suivre

par des raisons valables hochaient douloureusement la tête et serraient les mains des heureux avec mélancolie. Aucun petit n'était venu !!!

Le train démarra sans hâte. Des mouchoirs s'agitèrent. La vitesse s'accrut. A un tournant, le visage de la Patrie disparut et, plus d'un cœur se serra déjà, lorsque des hauts talus bordant la ligne des clameurs retentirent, des bérets furent brandis, et même des drapeaux tricolores de six sous !... on perçut des vivats !... Tous les petits avaient couru jusqu'aux ajoncs propices, pour saluer les « grands » en allés...

Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids
a dit Brizeux.

Les cyclistes accrochés aux portières répondirent par des « Vivent les pupilles » qui enthousiasmèrent la bande et firent rayonner les braves petits gâs !... Et la vapeur impitoyable brisa le dernier lien.

— C'est égal, dit Albert en s'asseyant, avant le Patro on ne s'aimait pas comme nous faisons !

— C'est l'âme commune du Patro ! lança Yves le marin.

— Monsieur le Vicaire, demanda Charles, si nous chantions la marche du Patro ?

— Demandez la permission aux autres voyageurs.

La permission fut vite obtenue, et dans le soir très doux le chant aimé s'éleva, prière autant que marche, berçant les cœurs endoloris un peu, sou-

venir du clocher déjà lointain, essor vers l'au-delà pénétrant !

Et le silence pensif régna !

S'il fallait vous narrer les tragédies et comédies de ce pèlerinage unique, le volume y passerait. Et puis, de quel intérêt peut-il vous paraître d'apprendre que la première étape fut courue sous une pluie battante, des fougères en guise de pare-boue, les vêtements hideux, les vélos innommables, les cyclistes avec le sourire — et que le soir, unanimement pressés sous l'âtre immense de l'hôtesse, tels des féodaux du temps de Philippe-Auguste, la veillée chaude s'emplit de chansons, de récits — et que les Complies chantées dans la plus grande salle, comme le dimanche dans la chapelle, parurent divines aux indigènes abasourdis ?

Je vous dirais bien aussi les branches de pommiers en fleurs abattues par la tempête, et le lendemain attachées à tous les guidons. Ou bien les courses dans la moyenâgeuse forteresse de Susinio et sur ses murailles ébréchées, tandis qu'une batteuse à vapeur rugissait dans les douves — ou encore ce vent terrible de Carnac, victorieux des plus fines pédales. Je me tairai là-dessus comme sur le festin pantagruélique de Locmariaquer et sur les fruits de Saint-Gildas : les blanches religieuses avaient permis de prendre les fruits tombés de leur verger ; eh ! on aida un peu aux chutes profitables, et honni soit qui mal y pense !... Mais nous ne sommes pas à confesse, Dieu merci !

J'aime mieux vous dire une sollicitude de monsieur le Vicaire. Il avait partagé sa troupe en quadrilles comme pour le vélousel. Un chef responsable commandant trois hommes, chaque quadrille prenant tour à tour la tête du convoi. Si une avarie de machine ou un malaise d'un coureur contraignait celui-ci à s'arrêter, le chef et un compagnon s'arrêtaient avec lui pour l'aider et le ramener, le quatrième suivant le groupe pour servir d'agent de liaison. Le prêtre lui-même marchait toujours en tête pour parer aux débauches de vitesse, et ses trois hommes transmettaient ses consignes et le renseignaient sur l'ensemble, ponctuellement.

— Le maximum de précautions produit le minimum de risques, déclarait ce bon et sentencieux confrère !

Cinq minutes seulement furent inquiétantes. Comme la troupe en rangs par quatre entra dans une petite ville, de pâles voyous insultèrent les « calotins » (en bérets rouges !) et spécialement leur prêtre. Les calotins bondirent. Barrer la route aux drôles, déborder à droite et à gauche, et descendre de machine, ce fut l'affaire d'un instant : une correction sévère s'annonçait. Monsieur le Vicaire la prévint. Allant droit aux insulteurs désormais livides et muets :

— Nous ne savons pas le chemin de notre pension : telle rue, tel numéro. Vous allez nous conduire bon pas. En route !

Ils obéirent !!!

— Pour une fois, dit Alfred, qu'on allait être des défenseurs de l'Eglise, vous nous volez notre couronne, monsieur le Vicaire. Ce n'est pas bien !

A la porte vite trouvée de la pension, guides et gyms échangèrent des poignées de mains : « parce qu'il faut être des apôtres », avait expliqué Joseph.

... Lorsque monsieur le Curé-Archiprêtre, au fin galbe celtique, à l'érudition jamais en défaut, au cœur d'or, eut promené nos jeunes gens du nord au sud et de l'est à l'ouest de sa bonne ville, il confia au vicaire qu'il proposerait bien une dernière visite mais qu'en vérité...

— Quoi donc, monsieur le Curé, mes hommes sont capables de tout !

— Même de s'intéresser à un musée préhistorique ?

— Surtout ! Monsieur le Curé !... Mes enfants, en route pour le Musée préhistorique !

Le groupe s'écria :

— Un ban pour monsieur le Curé !

Défiant encore, le vénérable cicerone fit ouvrir toutes les salles aux gymnastes, qui furent lâchés en liberté : la ruée joyeuse de la jeunesse à travers les reliques des siècles inconnus. Nos gens s'appelaient l'un l'autre pour mettre en commun leurs étonnements, leur science et leurs admirations. Tantôt ils béaient, immobiles, fascinés, devant des pièces inattendues, tantôt ils riaient des formes étranges d'autrefois, tantôt ils accouraient vers les deux prêtres, comme affamés d'explications,

si heureux d'apprendre ! surpris peut-être de se trouver si peu dépaysés, malgré les millénaires qui les séparent des ancêtres, pleins de pitié aussi pour les primitifs ou les dégénérés si misérables.

— Mais, dit monsieur l'Archiprêtre, ils savent une foule de choses, ces enfants ! et quels esprits ouverts ! C'est une élite, sans doute ? des collégiens ? des amis venus de la ville ?

— Des ouvriers à peu près tous, monsieur le Curé !

— Expliquez-moi. En vérité, je ne saurais comprendre...

— Le mystère est fragile : depuis dix ans et quinze, tous les soirs, nous causons au Patronage ; quelques milliers d'heures, vous voyez, dont ils ont tiré pied ou aile.

Précisément un gymnaste s'approchait, cultivateur qui s'entraînait à la parole publique, non sans succès :

— Messieurs, dit-il, que c'est bon d'être catholiques ! Depuis toute une semaine, partout nous sommes accueillis comme des fils ou des frères : c'est l'*Ecce quam bonum*.

Monsieur l'Archiprêtre regarda monsieur le Vicaire :

— Comment ! même du latin ?

— De la liturgie seulement : ils en vivent !

La bande entière se reforma pour remercier le guide savant et bon.

La joie de connaître brillait dans leurs yeux.

— Cette visite, dit Laurent, est le *nec plus ultra* du beau voyage !

Monsieur le Curé-Archiprêtre m'écrivit plus tard ses sentiments d'admiration pour mes jeunes paroissiens. Je laissai gonfler mon orgueil à ces éloges bienveillants, comme si j'avais formé moi-même les chères âmes ou comme si monsieur l'Archiprêtre plaçait dans son musée le pauvre curé préhistorique de Sainte-Marie... ô vanité des vanités !!!

Mais achevons notre récit.

En ce temps-là.

Deux fois par jour, aux Angélus, un gym adressait (chacun à son tour) un télégramme au Président du Patro. Le Président affichait le papier bleu sur un panneau près de sa porte. Le peuple fidèle venait en masse lire le communiqué. Quant aux missives personnelles et aux cartes ferventes des heureux pèlerins, elles égalèrent en nombre la postérité d'Abraham... Pendant ce temps, les pupilles préparaient aux « grands » une réception triomphale.

Dès le soir du départ dix délégués avaient sonné au presbytère.

— Monsieur le Curé, dit Henri leur porte-parole, nous sommes venus vous demander la permission d'aller à l'église.

— Elle est ouverte, mes fils.

— Oui, mais c'est nous les chefs de groupe de l'adoration du jeudi : on a chacun trois *hommes* à conduire et à faire prier ensemble un quart d'heure. Alors on voudrait faire ça tous les jours après la classe, pour les grands qui font du vélo avec monsieur le Vicaire.

— Et vos hommes acceptent ?

— Ma foi, monsieur le Curé, on les commandera de service, s'il faut. Mais sûrement ils seront très contents ; c'est pour le Patro, quoi ! Vous voulez bien, monsieur le Curé ?

Ces chefs de peuples avaient de neuf à six ans !

— Mes fils, c'est entendu. Tous les soirs de quatre à six et demie, les prie-Dieu seront placés devant le Tabernacle. Venez.

— Merci, monsieur le Curé.

Ils couraient déjà répandre la bonne nouvelle.

Ils furent fidèles. J'assistai derrière l'autel à leurs réunions ingénues, petits diables soudain transformés en Séraphins. Et croirez-vous quelles prières les aînés avaient inventé de redire ? Entre autres, celle de l'*Itinéraire*, ni plus ni moins ! (1) leur bien-aimé vicaire l'avait récitée à la chapelle avec ses compagnons de route et ils venaient refaire son geste, filialement, ayant « volé » les feuilles françaises polycopiées ! Plusieurs firent en commun le Chemin de la Croix, et les petits de six ans se contentaient d'*Ave Maria* !

(1) Prières du Bréviaire.

C'était évidemment très bien. On voulut d'avantage : une fête intime.

Des adultes tracèrent un programme capable d'employer tous les dévouements, et je fus invité à la répétition générale, la veille du retour, à la condition expresse de garder le secret. On ajouta même :

— Avant le Salut du T. S.-Sacrement vous ferez un beau sermon, monsieur le Curé !

Quand les routiers débarquèrent à la gare, assez conscients de leur jeune importance, la clique les salua, tout comme la musique militaire accueille les héros au retour des campagnes. La Société au complet, en uniforme, encadra la troupe et ce fut la marche triomphale vers le cher vieux Patro. Sans vaines paroles on installa les voyageurs sur l'estrade de la cour. Le programme sportif se déroula : poses plastiques et pyramides par les adultes ; ballet rustique par les pupilles ; *Jeanne d'Arc au pavois*, ballet, par les moyens ; et, miracle qui émut les cœurs virils des « géants de la route », le vélousel fleuri leur fut donné par leurs cadets, tel qu'eux-mêmes l'avaient naguère exécuté, au grand jour épiscopal !

Le Salut fut digne du reste. Le sermon, je ne sais trop.

Je racontai que si en Amérique les collèges ont commercialisé les sports (1), si ailleurs le culte du

(1) En 1926, 460 équipes de Collèges ou Universités matchèrent au foot-ball ; 360 réalisèrent 20 millions de dollars d'excédents de recettes : réclame fructueuse pour les maisons gagnantes.

« bel animal humain » ou la simple jouissance du jeu sont tout l'objectif des directeurs, managers et poulains, chez nous les sports servent au bien des esprits et des âmes, et resserrent les liens de l'amitié du Patro. Monsieur le Vicaire, harassé mais heureux, me dévorait des yeux, à tel point que je faillis, craignant de perdre le fil de mon discours, le prier d'aller voir à la sacristie si rien n'y manquait. Je pus terminer cependant, par l'éloge même dudit vicaire, qui conduit ses enfants au Vrai et au Bien, par les routes du Beau, comme il se doit, et au Christ Jésus par la voie royale du Calvaire, seule infailible. Cette péroration du moins conquît l'approbation générale.

Dans la grande salle enfin, tous les patronnés et leurs pères et mères, avec leurs prêtres goûtèrent le mousseux Montbazillac et toastèrent avec entrain : vous voyez la scène !

La nuit venue, enfin seuls dans l'intimité du presbytère et de notre vie fraternelle, je demandai à monsieur le Vicaire :

— Ce voyage fut-il vraiment de bout en bout A. M. D. G. ?

— Monsieur le Curé, vous devinez que nos hommes ont beaucoup appris, que moi-même je les connais infiniment mieux par toutes leurs réactions spontanées, prises sur le vif, que leur « amitié du Patro » a profité à l'extrême et que les voilà frères...

— Je sais, mon ami...

— Ils ont réalisé leur religion et ils l'aiment da-

vantage. Et puis (sa voix changea soudain comme s'il se chantait à lui-même un souvenir mystérieux), Père, deux vocations sacerdotales se sont révélées : deux que j'attendais depuis cinq ans...

— Alors, mon bon ami, cette fuite de vos gyms, quand le moniteur général ?...

— *Felix culpa*, monsieur le Curé, *felicissima* ! Elle engendra le vélousel, qui engendra le beau voyage, qui engendra les vocations...

— Oui, le bon Pasteur ne perd jamais sa peine et les voies de la douce Providence sont inscrutables, comme nous disions au Capitule de Vêpres. *Euge, serve bone...*

CHAPITRE QUATRIÈME

MADemoiselle MARIE

*« La femme qui craint Dieu,
c'est elle qui sera louée. »*
(Prov. XXXI. 30.)

Mademoiselle Marie, directrice du Patronage des filles, avait souffert longtemps le poids du jour et de la chaleur, quand, à l'aube de la solennité de Notre-Dame portée au Ciel, le Seigneur Dieu nous l'enleva.

Ce fut un grand deuil. Pendant son agonie — tout un mois cruel — les prières surabondèrent pour sa guérison et sa consolation ; mères de famille, jeunes ouvrières, fillettes de tout âge s'inquiétaient ; il en fut qui pleurèrent devant Dieu. Et quand la

pauvre dépouille, meurtrie encore des pointes et des nœuds des instruments de pénitence, dut enfin partir pour le champ du repos, une affluence de paroissiens reconnaissants et tristes suivirent, plus nombreux qu'ils ne viendront, je pense, quand mon heure aura sonné.

— C'est pire que si j'avais perdu ma mère ! affirmait une enfant de dix-huit ans.

Certes, je ne m'inscrirai pas en faux contre ce cri du cœur : mademoiselle Marie avait sauvé de la fange cette âme que la mère n'avait pas su garder.

D'où venait son prestige à cette femme d'œuvres, à cette « vieille fille » qui, délibérément, refusant le mariage, et jamais appelée vers le cloître, s'était livrée en pleine jeunesse à l'humble apostolat de nos filles d'artistes, de fermières, de pêcheuses ? Elle ne s'imposait ni par la beauté, ni par la prestance. Elle n'éclipsait personne et volontiers elle s'effaçait une fois hors de son œuvre. Les longs discours et les affectations de sourires insidieux n'eurent jamais ses faveurs.

Distante un peu, parce que deux cents ans de richesse terrienne avaient « posé » sa famille aux tout premiers rangs de la société paroissiale, mais si bonne !... si simplement dévouée à toutes les besognes et à toutes les âmes, si accueillante et totalement oublieuse d'elle-même, qui n'eût aimé mademoiselle Marie ?

« Elle sait tout ! » disaient ses filles, admiratives !
Non... Une large culture, un vrai talent pour la

musique, brodeuse émérite, ménagère en apparence infatigable, et une promptitude d'assimilation, un don d'intuition, une autorité originelle que l'exercice avait à la fois développée et retenue, elle avait beaucoup reçu de la nature. Mais elle avait vite compris que l'intelligence et même le dévouement le plus complet ne peuvent suppléer à l'absence d'un but nettement défini et de méthodes précises. Elle avait étudié dans les livres la science de gouverner, la pédagogie du patronage. Elle avait suivi les Congrès d'œuvres pratiques, merveilleux répertoires de caractères, de principes et de faits, qui enseignent et renseignent bien plus vite et bien mieux que les tomes et revues. Elle ne craignait pas de recourir à la pauvre expérience de son curé. Parce qu'elle savait beaucoup, elle pouvait assez.

Son cœur faisait le reste.

La Maison Notre-Dame.

Voyez cette demeure très simple et de grand air : c'est du ciment armé, sous briques bleues et blanches ; c'est frais, c'est gai, c'est clair ; c'est une demeure de la bonne Vierge, dites ?

Eh bien ! ce fut mademoiselle Marie qui la rêva et me conquit à son idée. Elle avait lu dans Lucie Félix-Faure Goyau (1) une phrase délectable à

(1) *La femme au foyer et dans la cité.*

propos des enfants : « Quand on les nourrit de sagesse, il leur faut une sagesse ailée, matinale, printanière, qui chante comme les sources et les oiseaux. » C'est pourquoi elle avait voulu une volière lumineuse pour ses petites, qui inspirât la joie ou tout au moins l'entrain. « Mon Patronage et moi nous vieillirons, disait-elle avec un sourire complice d'une mélancolie. Mais nous resterons jusqu'au bout jeunes de caractère. »

Chacune des salles est peinte très clair : les enfants respectent la candeur éclatante ; instinctivement ils s'abstiennent des « graffiti » coutumiers. Sur les murs des premières communiantes — benjamines de six ans, de sept ans — le pochoir a plaqué des images de nursery, que les « grandes » de neuf ans expliquent à leurs cadettes ébahies.

La salle Sainte-Fabiola, propriété du groupe des moyennes — neuf à douze ans — délaisse ces simples ornements et se décore de tableaux, religieux et profanes, qui créent une atmosphère d'art et de piété doucement insinuant. Les grandes ont préféré, pour leur salle Sainte-Jeanne d'Arc, des bois teintés de Jacques Béltrand et des processions de saints de Flandrin et d'Aubert. Quant au Conseil et aux anciennes, leurs murailles sévères ne s'accordent qu'une Madone de Cluny, une Sainte Catherine avec sa roue, une Sainte Cécile avec ses orgues, curieusement retirées entre des cartonnières et des rayons de bibliothèque. Je ne vous parle pas du cabinet de la Directrice : un ordre à faire peur, mais toujours des

fleurs sur le bureau, le parquet brillant comme une glace, impressionnant — mais, face à la porte, une « Mère admirable », qu'on ne peut pas ne pas voir, et qui émeut. Nos enfants sont fières, quelquefois, d'y être admises : ce sanctuaire pour elles évoque un monde à part.

— Mais la salle de monsieur le Curé ? demandez-vous. J'imagine qu'il n'est ici ni l'étranger ni l'intrus ?

— Monsieur le Curé, comme il se doit, est ici le maître incontesté, ou le Père plutôt. L'instruction religieuse n'est donnée que sous son contrôle très effectif ; et la direction des consciences n'appartient qu'à lui. Le Patronage est une œuvre de formation chrétienne morale, familiale et sociale ; il sert de complément à l'école et au catéchisme ; il vise à procurer la persévérance définitive. Ainsi, étant affaire d'âmes, il ressortit premièrement au zèle pastoral et je vous le dis, personne au monde n'usurpera ma houlette. — Mademoiselle Marie n'y pensa jamais. — Si, au Patronage, je désire parler à quelque agnelle, la cour n'est-elle pas assez grande, Seigneur, pour qu'on y puisse s'arrêter un instant ? et s'il faut un entretien plus personnel encore, la sacristie (porte entr'ouverte) nous offre la paix de son recueillement et la grâce irradiée du Tabernacle proche.

De quoi s'agit-il ?

Vous n'allez pas me condamner à refaire le procès de l'esprit moderne : laïque, mondain, païen. Nos petites et nos grandes, et leurs familles (même à Sainte-Marie, eh ! oui) en sont imprégnées ou menacées. Nous luttons contre. Nous n'entendons pas seulement préserver et sauver quelques fleurs de serre chaude. Nous voulons former des apôtres. Après tout, « les ailes ne manquent à personne, mais il faut les ouvrir assez tôt pour éviter la chute ».

Il s'ensuit que notre œuvre ne saurait être fondée sur le plaisir ou l'intérêt, mais sur le sacrifice, tout bonnement.

Au début, quand mademoiselle Marie demandait un service, ou confiait un emploi, l'enfant aussitôt répondait :

« Qu'est-ce que tu me donneras ? »

Ne vous étonnez pas. Ne vous scandalisez pas. Nos fillettes, futures apôtres, pensaient et parlaient comme Jacques et Jean, fils du Tonnerre, après trois ans de formation divine et au jour encore de l'Ascension, pensaient et parlaient devant le Maître, roi des Martyrs.

Mais cela ne pouvait pas durer, et mademoiselle Marie eut tôt fait d'y mettre bon ordre. Que ses méthodes aient plu à tous et soient de mise partout, je me garderai bien de verser dans cette hérésie ! « L'esprit d'une œuvre, disait M. Timon-David,

c'est avant tout l'esprit de son Directeur. L'œuvre doit être faite à son image et ressemblance : tout autre moule, même meilleur, vaudrait moins. »

Chacun connaît midi à sa porte : c'est l'axiome fondamental.

Notre Directrice avait donc partagé sa clientèle en trois groupes : les petites, les moyennes et les grandes, qu'on distinguait — telles jadis les demoiselles de Saint-Cyr — par la couleur de leurs ceintures, si bien qu'on les appelait les bleues, les vertes, les rouges, sans cérémonie.

Les groupes se divisaient en classes, selon l'affluence, assez variable ; et la classe ajoutait à la ceinture du groupe un nœud de teinte particulière, très propre à faciliter les surveillances et à développer l'esprit de corps.

Aux grands jours, lorsque nos enfants « arborent » la blouse blanche et la jupe bleu marine d'uniforme, avec le chapeau blanc, les bas blancs et les souliers blancs, ceintures et nœuds tranchant sur le tout (1), elles sont heureuses plus que jamais, elles se sentent plus fraternelles, elles se voient comme filles de la même « mère » et vous l'avouerez-je ? elles ne sont pas peu fières d'admirer Mademoiselle elle-même, qui, pour l'honneur de ses filles, laisse ses vêtements trop ordinaires et s'habille selon sa condition : le Patro Notre-Dame n'est pas mené par n'importe

(1) Costume imité des « *Plus Vaillantes* » de Dijon. Chanoine Perreney, directeur.

qui ! ah ! mais non, et les voisines, des autres œuvres du doyenné, sont tentées de jalousie (sans succomber, j'espère !).

Même ce sacrifice à la mode et au devoir maternel fut l'occasion d'une conversion.

Marie-Louise était devenue insupportable et pis encore. On hésitait à la renvoyer cependant : dans quelle boue ne tomberait-elle pas ? Les imprudences, la coquetterie, les révoltes d'une pauvreté qui ne s'ignorait plus et la vanité d'un minois qui se regardait trop, vous imaginez bien que la mue en apôtre s'en arrangeait assez mal. Or, il advint que les « Mouettes de Notre-Dame » (c'est le patro que je veux dire) furent invitées à un concours de maîtrises au chef-lieu. Marie-Louise, qui plainchait à ravir et que les répétitions nécessaires avaient vaguement assagié, fut de la partie.

Dès le départ, fort gracieuse en son costume blanc, elle parut moins turbulente que d'habitude. La journée se passa sans encombre, et la « versiculaire » qui n'avait jamais mieux rendu neumes et finales, ne triompha qu'avec détachement et modestie. Elle fut aux petits soins de ses compagnes, très déférente envers Mademoiselle..., méconnaissable. Y avait-il anguille sous roche ? Je l'interrogeai.

— Monsieur le Curé, déclara-t-elle, je ne me marierai pas et je n'irai pas au couvent : je ferai comme mademoiselle Marie.

— Ce qui veut dire ?

— Dimanche, quand je l'ai vue si belle (ce n'est

pas en cela que je l'imiterai), j'ai compris tout d'un coup son mérite et combien j'étais méchante. Si elle voulait, elle s'amuserait ; elle ne souffrirait pas ; elle vivrait comme son monde, dans sa famille. C'est beau de vivre avec nous comme elle fait !

— Et alors ?

— Eh bien ! je l'aiderai, si elle m'accepte et vous aussi, monsieur le Curé.

Ce beau feu a duré, malgré des souffles de tempête. Mademoiselle Marie n'est plus : Marie-Louise dirige la chorale et tient l'harmonium, active la « compagnie d'entrain » et je ne mourrai pas sans l'avoir vue directrice des « Mouettes », à moins que la Trappe prochaine ne l'ensevelisse toute vive.

Parons aux échecs.

Si vaillante qu'elle fût, mademoiselle Marie aurait échoué si elle n'avait pas compris, dès l'abord, qu'une organisation rationnelle des services s'imposait.

Sans doute, elle avait obvié à une cause énorme d'échec, en refusant l'accès du Patronage, d'emblée, à la foule moutonnaire et vagabonde. Elle n'avait pas inscrit « entrée libre » au-dessus de sa porte, comme sur une enseigne de bazar. Elle n'acceptait pas que des saintes, mais elle maintenait le recrutement à quelques degrés de propreté au-dessus de zéro. Seules les familles élues avaient reçu les « billets

d'admission » après enquêtes, et seules avaient été admises les enfants dont le père et la mère avaient signé les billets et accepté le règlement.

Cette relative intransigeance avait, du reste, relevé le niveau général de la population écolière, peu soucieuse d'être laissée dans les ténèbres extérieures.

Mais, dans un Patronage, il faut jouer, prier, étudier, se sanctifier, se préparer aux tâches de l'avenir : et le tout en groupes... et non sans ordre.

Donc un Coutumier, un Livre des Ames et des Archives.

Donc, pendant la quasi morte-saison de prime été, on prépare le programme nettement établi des exercices, travaux et fêtes de l'année suivante : seul moyen d'éviter l'affolement, le surmenage, et les bagarres — sans parler du gaspillage d'argent.

Donc des exercices ni trop longs ni trop brefs, variés sans être hachés, et des sections bien définies : catéchismes, jeux, troupe d'actrices et chorale, bibliothèque, confréries, cercle d'études, cours ménager, pré-syndicat...

Et surtout, de la part de la Directrice et de ses auxiliaires, une ponctualité imperturbable.

— Crucifiez-vous à votre horaire ! avais-je commandé à mademoiselle Marie.

Il fallait voir jusqu'où elle poussa l'amour de cette croix, de cette exactitude tyrannique ! Sa famille l'en plaisantait, non sans quelque amertume parfois. Les voisins du Patronage l'avaient surnom-

mée « l'horloge qui marche » ; les fillettes gémissaient souvent, soit qu'elles fussent arrivées trop tôt, soit que les minutes de grâce fussent écoulées, et que les vierges folles n'eussent plus de place dans la salle. Mais à la minute précise, la porte s'ouvrait, la boîte aux lettres ventrue recevait les carnets de présence déposés par les entrantes, la cour s'emplissait de vie effervescente... de même qu'à l'heure dite elle se vidait sans trouble.

Pendant une maladie, mademoiselle Marie avait été suppléée par une jeune auxiliaire, de moins d'expérience, pour qui les minutes avaient peu d'importance. Cahin-caha la charrette allait, non sans grincer et faire grincer. Quand la directrice guérie reprit sa place, et l'exactitude, une enfant s'écria :

— Ah ! pour que ça marche, c'est comme ça qu'il faut faire !

Elle parlait d'or, cette petite !

Faire faire.

Dans une école où les maîtresses abondaient moins que les besognes, je demandai un jour :

— Comment vous en tirez-vous, mes pauvres enfants ?

— Bah ! me répondit-on : on remplace les personnes par des horaires !...

Moyen héroïque, et dont mademoiselle Marie n'eut à se servir que dans la période héroïque des

débuts, avant qu'elle n'eût formé le personnel, surabondant.

Elle avait compris le mot très fin de M. de Genève : « Il faut laisser amoureusement du travail à d'autres, et ne pas vouloir avoir toutes les couronnes ; le cher prochain serait tout aise d'en avoir quelques-unes. » Seulement elle instruisait le cher prochain, par ses exemples, ses leçons, ses blâmes à l'occasion, ses éloges mesurés. A elle, âme forte et que « les bagatelles de bagatelles, les vanités de vanités » comme dit saint Augustin, ne préoccupaient pas à l'excès, j'avais pu annoncer sans la troubler :

— Ma fille, je ne vous dirai jamais merci : parce que vous ne ferez jamais que votre devoir...

Elle avait souri. Et à son lit de mort elle n'eut à me reprocher que deux manquements à ma parole : après les fêtes de mon jubilé pastoral, où elle s'était surpassée, et dans la petite allocution avant de lui donner le Viatique. Ses lèvres pâlies en avaient un sourire encore malicieux !

Dans ses visites aux familles — au moins une par an, à des époques régulières — elle priait des auxiliaires débutantes de l'accompagner. Dans chaque service, elle surveillait le matériel, hors le temps des exercices, sous les yeux des demoiselles « responsables » qui apprenaient d'elle le souci et la science des détails.

Elle réunissait chaque mois — sauf raisons majeures de doubler — le Conseil des auxiliaires : elle y mettait tout son esprit et tout son cœur, après

un bon effort de préparation. Elle prêchait la volonté, qui décide, exécute, persévère, dans la lumière et dans la patience. Elle répétait avec un maître : « Nous devons toujours regarder ces petites âmes comme de sacrés dépôts dont il nous faudra rendre compte », et elle en déduisait la nécessité d'inculquer aux enfants des convictions religieuses nettes et solides, capables de leur donner la fierté de leur foi. La droiture, la simplicité, le dévouement poussé jusqu'à aimer le sacrifice, la gaieté, le don total de soi, telles étaient les vertus qu'elle cultivait et faisait cultiver.

Elle vit un dimanche soir une maîtresse, sans doute exténuée, reprendre avec humeur une Mouette exubérante. Doucement, toutes portes closes, le lendemain, elle lui rappela :

— Chez Notre-Dame, il ne faut pas, ma fille, que la Mouette sente l'hostilité d'un grand silence qu'elle dérange. Nous voulons sanctifier : sanctifions-nous. Et puisque nul ne saurait enfanter que dans la douleur, souffrons : mais toujours le sourire !

Une enfant avait bien osé lui demander :

— Vous, mademoiselle Marie, vous n'avez jamais de chagrin, n'est-ce pas ?

Elle les accueillait si douce, elle les reprenait si calme, elle les embrassait si maternelle ! Pas toutes cependant : ses petites, qui se jetaient à son cou et dont le baiser laissait une trace humide ; ses grandes et plusieurs des Anciennes, qui dans le sourire de leur « mère », sous le geste attirant,

sentaient tout fondre de leur détresse, oui celles-là se livraient ; les moyennes se réservaient en général, et Mademoiselle disait :

— C'est l'âge ingrat. Mais il passe.

A ses aides elle apprenait ainsi l'art d'attendre et par là de « se faire tout à tous ».

Yvonne, fille de débiles vieilliss, pleurait intarisablement. La présidente de sa « classe » regardait, encourageait, et finalement se dépitait :

— Mais pourquoi pleures-tu, à la fin ?

— Je ne sais pas...

— Alors ne pleure pas !

— Je ne peux pas...

— On ne pleure pas pour rien, voyons !

— Si !... Moi il faut que je pleure, quand même c'est pour rien.

Afin sans doute qu'elle pleurât pour quelque chose, la dignitaire lui administra une tape, amicale mais sans bénignité. L'inévitable directrice, dont le regard était universel, arriva aussitôt. Les sanglots s'apaisèrent, les jeux repartirent de plus belle, et après l'exercice Mademoiselle prit dans son parler la dignitaire confuse.

— Prenez votre Saint Paul, dit-elle, la Première aux Corinthiens, chapitre IX...

— ... versets 22-23... Oui, Mademoiselle ! Je vous demande pardon.

— Lisez, petite.

La petite dut lire les paroles qui la condamnaient, et encore le verset 15, du XIII^e chapitre aux Ro-

main, « pleurer avec les pleurants » ; et depuis sa patience s'accrut, et elle sut se faire faible avec les faibles, pour les gagner et les sauver : et Mademoiselle aussi l'avait gagnée !

La Compagnie d'entrain.

Un congrès d'œuvres parisiennes avait tellement célébré cette invention, indispensable à l'en croire, que mademoiselle Marie en avait voulu tenter l'expérience sur sa « petite progéniture » (pour parler comme une respectable dame, héritière des grâces du Grand Siècle). Ma foi, ce fut un triomphe.

Mais je ne vous ai pas défini la chose ! Ne grondez pas, j'y viens.

Léon Harmel préconisait l'apostolat de l'ouvrier par l'ouvrier. Nous voulons l'apostolat de la Mouette par la Mouette : méthode excellente pour former l'une et l'autre enfant, puisqu'on s'instruit en instruisant. Or vous connaissez évidemment cette terrible maladie qui s'abat, un jour ou l'autre, sur toute agglomération, sans raison apparente, parce qu'un sujet s'est trouvé contaminé on ne sait ni comment ni pourquoi, parce que la descendance des moutons de Panurge est illimitée, etc., et voilà le troupeau noyé ou enragé : c'est le cafard, puisqu'il faut l'appeler par son nom. La maîtresse n'obtient plus rien des malades ; les soins les irritent ; les conciliabules dans les coins se multiplient ; les hargnes

grommellent ; tout est mal pris ; et la désertion menace. Alors ?

La compagnie d'entrain est une mesure prophylactique, qui se mue en tonique et sédatif si malgré tout le mal se propage. C'est une quinzaine d'enfants de neuf à dix-huit ans, choisies pour leur courage, leur savoir-faire, leur vivacité, leur popularité, leur bonne humeur perpétuelle — acquise ou naturelle — leur entregent et leur bon esprit. Toutes ne sont pas des « bêtes à concours », aucune n'est sottée. Ne les canonisez pas toutes vives, mais pardonnez leurs écarts puérils, et admirez leur zèle.

Meneuses décidées, connues et admises comme telles par leurs compagnes, un peu reines sur la cour et dans les salles, mais dont le sceptre est une batte d'arlequin (c'est l'insigne brodé sur leur nœud de ceinture), elles ne souffrent pas dans leurs groupes respectifs la moindre atteinte à la gaieté. Elles animent les jeux ; elles apaisent les conflits en riant ; elles signalent aux maîtresses les misères qui désolent et qu'on n'avoue qu'à elles ; elles préparent grande salle et chapelle et disposent livres et bancs, écran et lanterne, décors et accessoires : en sous-ordre partout, dédiées à toutes les corvées, volontaires de l'effacement quand même, et, rendues, encore capables de rire de leur fatigue et même de leurs échecs.

— Nous autres, dit Claudine, on est les bêtes de somme du bon Dieu : on a de la chance !

Mademoiselle Marie leur avait demandé de trouver

la devise du Patronage, et même une devise par groupe, d'imaginer les fanions, et d'indiquer les sentiments qu'il convenait d'exprimer dans le chant « national » des Mouettes. Ce fut une belle joute ! Par quoi furent révélées, du reste, les pensées de bien des cœurs, comme disait Luc le médecin, il y a deux mille ans.

Tous les airs populaires y passèrent, Botrel et le Recueil de cantiques se disputant une majorité précaire ; romances et marches réunissaient les suffrages les plus nombreux, un léger avantage demeurant à celles-ci... et c'étaient les fredons que vous pensez, lorsque Clémence s'écria :

— Mademoiselle, c'est un air exprès pour nous qu'il faut, et fait par vous.

La motion fut votée d'enthousiasme. Mademoiselle étant le chef, n'eut qu'à suivre sa troupe.

Pour les paroles la maîtresse de théâtre fut élue : n'avait-elle pas souvent « arrangé » des poèmes de toute provenance et ne connaissait-elle pas l'esprit des Mouettes autant qu'elles-mêmes ?... Très vaguement, on lui indiqua « ce qu'il fallait mettre dedans » : le fond consistait surtout dans l'éloge du Patro et de ses filles, doués de toutes les vertus, incomparables.

Quinze jours après, dans toutes nos familles les oreilles tintaient : les Mouettes n'avaient plus sur les lèvres que notre Hymne National, entraînant... avec un dièze à la clé pour les âmes mélancoliques et tendres

Comme le son du cor, le soir, au fond des bois.

La Compagnie se recrute par voie d'élection, sous le contrôle de la Directrice. Il faut bien combler les vides ! Aucune exclusion, mais deux ou trois désertions, bon nombre de mariages, et beaucoup d'entrées au couvent les ont produits au fil du temps : nos entraîneuses nous font honneur devant Dieu et devant les hommes, et celles qui s'étaient vouées au sacrifice pour leurs sœurs voient bien qu'alors elles avaient choisi la meilleure part.

Le fluide vital.

Si je voulais vous raconter les exploits, par le menu, de notre chorale et de notre troupe théâtrale, nos grands jeux, nos fêtes liturgiques et profanes, vous m'accuseriez de partialité et vous me renverriez à la Fontaine :

*Mes petits sont jolis, mignons
Et beaux sur tous leurs compagnons.*

Mais vous ne m'empêcherez pas de célébrer mes petites Croisées, fruits tout aimables de l'Eucharistie.

Fidèle à ma méthode d'unité, je n'ai pas admis d'autre confrérie que l'Apostolat de la Prière chez les Mouettes : nécessaire et suffisant. Les grandes sont Associées ; les moyennes sont les Cadettes,

dites encore les Fabiola ; les petites sont membres de la Croisade Eucharistique : les Croisées, en bref.

Vous savez les consignes de ce groupement : « Prie. Lutte. Conquiers. Communie. » Se faire hostie avec l'Hostie, pour l'Hostie, par l'Hostie. Nos plus petites ont comme l'instinct de cette merveille. Je vais vous dire une belle histoire.

Un lundi d'hiver — une pluie à fondre un parapluie, un vent à renverser le coq et son clocher, une boue à enliser le Mont Saint-Michel, et noir comme une conscience de franc-maçon — j'entendis pendant l'Introït un sabotage inusité, qui s'apaisa très vite, quitte à reprendre, avec accompagnement de bruits de chaises, aux changements rituels d'attitudes. Je renonçai à percer le mystère, comme le conseillent les Saints Livres : l'obscur clarté du vaisseau appuyait, il est vrai, la loi du moindre effort.

Mais à la communion douze petites s'alignèrent à la balustrade, leurs pauvres coiffes déformées, et leurs yeux si modestement baissés !... Je bénis le Seigneur en mon cœur.

Elles revinrent le lendemain, et encore le mercredi... et tant de ferveur m'intrigua.

— C'est pour la Croisade, monsieur le Curé. On fait une offensive !

— Une offensive ? !

— Oui, pour un missionnaire qui ne convertit personne. Après, on fera une autre.

— Et votre déjeuner, petites malheureuses ?

— On a du pain dans nos poches, monsieur le Curé.

On me montra le pain, aussi sec que les cinq pains du jeune homme, là-bas, aux rives de Génésareth.

— Et vos bas sont trempés ! fis-je avec un air très sévère.

Elles les cachèrent d'un geste instinctif.

— C'est bon, mes filles. Tous les matins vous trouverez du café chaud au réfectoire de l'école, et on vous donnera des bas de rechange.

Elles battirent des mains... et je leur confie les âmes de mes ouailles en danger.

Vous vous demandez ce que ces mioches peuvent bien dire au bon Dieu. Je le leur ai demandé. Maria m'a répondu en rougissant :

— Je lui dis tout le temps je l'aime (*sic*).

Monsieur le Vicaire distribuant la communion, je vis de ma stalle une petite de sept ans qui s'avancait, pressant deux plus petites et leur joignant les mains.

— Paulette, lui dis-je, où mènes-tu celles-ci ?

— C'est mes petites sœurs, monsieur le Curé, que je *porte* à la Communion.

— Elles ont été reçues ?

Un éclair de fierté dans les yeux, et puis :

— C'est moi qui *les avais apprises*, et elles sont Croisées aussi ; elles savent faire les sacrifices.

Qu'est-ce que vous auriez fait ? J'ai toussé, je me suis tu, et je me suis mouché : en vérité, j'en avais un réel besoin.

Et quand j'allais, une heure après, faire le catéchisme à l'école, je vis mes trois petites bonnes femmes rentrer à l'église et vite ressortir.

— Eh bien ! Paulette, qu'est-ce qu'on fait là ?

— *Lui* dire au revoir, monsieur le Curé, et lui jeter un baiser *tous* les trois !

Ce petit monde adopte un séminariste, priant M. l'Econome de permettre le paiement en deux termes, « parce que douze cents francs, c'est beaucoup pour des Mouettes » ! Elles se font un trésor pieux du Mammon d'iniquité, en ramassant vieux timbres, papier de chocolat, démêlures, capsules de flacons, graine d'ajonc, que sais-je ? dont la valeur en francs-papier fonde et soutient un Séminaire au pays togolais. Sacrifices de gourmandise et d'amour-propre, oui ; mais :

— Oh ! monsieur le Curé ! Pensez si avec *nos restes de choses* on faisait un évêque nègre !

— Commencez par faire des prêtres, mes filles. Pour les évêques, c'est le Saint-Esprit qui s'en charge...

Voilà comment des Mouettes volent dans le grand vent de l'Esprit, qui souffle où il veut, et qui pour l'instant entraîne l'Eglise et la Papauté, toutes voiles dehors, vers l'apostolat en faveur des clergés indigènes.

De trois Cercles d'études.

Nos Mouettes jouent et prient. Elles étudient aussi,

parce que la vie sociale les guette et déjà les étreint, et il faut savoir pour tenir. Les moyennes « piochent » surtout l'histoire de l'Eglise. Ne les imaginez pas nanties chacune d'un tome de Rohrbacher, de Darras, ou même de Pastor ou de Mourret, et vérifiant les références comme des élèves de l'Ecole des Chartes ou comme de ferventes Bénédictines. Non. Dieu merci, les monographies abordables ne manquent plus au peuple fidèle, et l'hagiographie actuelle peut « emballer » ces esprits vierges, tout comme le « Pharamond, Pharamond » de M. de Châteaubriand enivrait dans sa cave voûtée le futur conteur des *Récits mérovingiens*. La Présidente du groupe use de discrétion dans le choix des sujets et des auteurs, vous n'en doutez pas, et l'Eglise peu à peu devient une réalité vivante, comme une personne toujours ancienne et toujours nouvelle, aux yeux émerveillés de nos enfants. Son histoire n'abonde-t-elle pas en pages d'idylle et en pages de drame ? n'est-elle pas écrite avec du feu et du sang, par la terrible nature humaine et par la Grâce omnipotente ?

Chemin faisant, la Patrie est étudiée aussi. Si vous voulez faire passer un examen à toutes sur les *Gesta Dei per Francos*, bien que le mot vous paraisse suranné, si vous voulez comme une synthèse de l'œuvre de la France, fille aînée de l'Eglise, allez-y, mon ami. Vous verrez si Godefroy de Bouillon, qui coupait en deux, d'un seul coup, le Sarrazin et son cheval, n'est pas un ancêtre très sûr des Zouaves

de Mentana, des Frères armés du Sahara, des Petits Frères de Jésus rêvés par Charles de Foucauld, et des apôtres de « l'Epopée blanche » dans le grand silence blanc des glaces arctiques !...

Les arts et les lettres, l'organisation de la cité, de la profession, de la famille dans la suite des temps, les découvertes géographiques et scientifiques, etc., et l'attitude de l'Eglise devant les mouvements des peuples : que de belles soirées ! quel monde qui revit ! quelle joie de penser qu'on est de cette Eglise, épouse du Christ, si vaillante et si belle, éternelle salvatrice ! Telle sainte Tère, nos travailleuses s'écrient avec ravissement : « Je suis fille de l'Eglise » !

Evidemment, une élite seule peut profiter de ces leçons. Mais vous n'oubliez pas la parabole du ferment dans la masse ?...

Nos grandes commencent quelque apologétique, parce que déjà hors du nid maternel, répandues dans des ateliers, et sollicitées par des journaux, des tracts, des illustrés, des audaces de certains voyageurs... tous les dangers que vous savez. Les questions professionnelles, avec leur cortège de principes et de faits économiques et sociaux, les préoccupent extrêmement. Le vin nouveau frémit et il bout. Nous n'allons pas l'enfermer dans les vieilles outres de la routine ou de la politique de l'autruche. Nous mesurons la lumière, autant qu'il convient. Mais j'eus plutôt besoin de freiner les hardiesses de mademoiselle Marie, plus portée que son vieux curé à faire confiance à la sagesse de ses enfants.

A elle aussi, puisque trop de mères se dérobent à ce devoir, et que les religieuses de l'école ont une autre mission, je confiai le soin de l'éducation sentimentale des patronnées. Elle s'effara un peu, puis elle étudia les maîtres et l'expérience, elle surveilla les opportunités, elle prévint des malheurs, et je ne puis revoir son parloir sans imaginer un envol d'âmes blanches, sorties de son entretien plus vaillantes et plus averties, sur qui toujours son âme de vierge plane maternellement.

Le Cercle des Anciennes n'aurait pas compris que mademoiselle Marie ne le présidât point. Chacune à son tour devait occuper le fauteuil (en paille !) de présidente de séance, et aucune ne manquait d'énergie ; mais sur elles toutes, comme la Loi éternelle sur les législateurs, la directrice régnait. Ici pas de réglementation méticuleuse ou même minutieuse, pas de méthode perpétuellement, inexorablement imposée. Tantôt une lecture commentée ou comme un cours de Mademoiselle, tantôt des résumés de livres par les jeunes filles ou des enquêtes sur les souffrances, les desiderata, les réformes, les applications légales, les préoccupations des personnes de leur milieu ou de leur profession ; ou bien, tout bonnement, une causerie orientée, après une préparation écrite par chacune sur un plan fourni par la directrice : ceci surtout plaisait.

Venait qui voulait, des Anciennes, à condition d'accepter la régularité des séances. La condition suffisait, ordinairement, à éliminer les non-valeurs

même prétentieuses. Le sérieux des discussions achevait l'épuration des inscrites. En effet, ces braves enfants ne se sont-elles pas mis en tête de commenter, plume en main, le Code social tel qu'une catholique peut le rêver ! Je vous prie de croire que la codification des lois ouvrières, promulguée le 25 février 1927, a prodigieusement intéressé les disciples de mademoiselle Marie, et que les lois du 21 mars 1884 (cette conquête syndicaliste) et du 12 mars 1920 (ce triomphe, encore que limité) ont été, à cette occasion, confrontées de nouveau avec la *Rerum novarum* et jugées, à sa lumière, trop timides.

Les manuelles au travail.

Nos filles avaient remarqué dans la loi de 1884 la liberté complète, laissée aux Syndicats, d'organiser des cours professionnels. Elles en rêvaient. Elles obtinrent que la Maison Notre-Dame leur installât un embryon de cours ménager et de cours de coupe. Mais le mouvement aurait traîné, ou avorté, si quelques « prolétaires conscients » n'étaient venus de la ville voisine exciter nos ouvriers contre leurs patrons, petits patrons pour la plupart.

Un samedi, l'effervescence fut à son comble. Le vieil ouvrier serrurier Paterné, qui méritait excellemment son prénom, fut arraché de son établi et contraint à porter, livide de honte, le drapeau rouge

dans les rues. Trois de nos jeunes filles, allant à leur travail, furent insultées par les éléments troubles venus d'ailleurs, et accusées de « trahir la classe ouvrière ». Elles firent front. Elles en imposèrent. La horde s'en tint à quelques cris, vite couverts par les bravos des hommes d'ordre. Elles rentrèrent, le cœur battant, et quelque chose comme une résolution farouche dans leurs traits soudain durcis.

— Mademoiselle, dit Jeanne à la Directrice, vous nous avez dit que rue de l'Abbaye et rue de Sèze, à Paris (1), sont les sièges sociaux de l'Union et de la Fédération des Syndicats professionnels féminins...

— Et vous allez me dire, Jeanne, que vous voulez en faire partie.

— Oui, Mademoiselle, et le plus tôt sera le mieux.

Mademoiselle Marie regarda la syndicaliste encore énervée.

— Jeanne, dit-elle enfin, l'occasion de ce dessein est brutale et votre humeur manque d'équilibre ce soir. Mais depuis longtemps nous faisons au Cercle votre éducation sociale. Vous voyez que l'heure est venue d'être aussi prudents que les enfants de ténèbres. Non seulement vous serez affiliée à un Syndicat, catholique mais lointain. Mais vous fonderez ici une section syndicale. A vous trois l'honneur de commencer !

Elles commencèrent en effet, avec d'autres com-

(1) Rue du Cherche-Midi et 35, boulevard des Capucines, depuis.

pagnes, malgré les peurs de leurs parents, les clameurs de bourgeois pieux, les hurlements des rouges échauffés. Au cours d'une grève, elles se présentèrent au travail, parce que les revendications ouvrières manquaient de justice, et en même temps elles députèrent mademoiselle Marie auprès du patron visé, avec une documentation parfaite, avec un programme de réformes et un barème de tarifs étudiés en commun au Cercle. Le patron s'étonna, se rebiffa, et finalement subjugué accorda presque tout.

La grève tomba. Nos syndiquées connurent la gloire, et les Mouettes comptèrent dans la cité.

Alors elles sentirent leurs responsabilités à l'égard du prochain, bon ou mauvais, et spécialement du monde du travail. Devant la tâche soudain éclatant à leurs yeux, elles s'appliquèrent le Mane Thecel Pharès : elles étaient peu nombreuses, petites et de peu de poids, et sur elles pourtant pesait le fardeau de tant d'intérêts ! Bravement, elles décidèrent de s'instruire davantage : « savoir pour pouvoir » fut leur devise. J'eus plaisir à les aider.

Leur exemple fut contagieux.

Tous mes efforts pour syndiquer nos marins-pêcheurs s'étaient heurtés à des inerties concertées, à des jalousies, à des égoïsmes plus ou moins conscients. Une société de secours mutuels avait, elle seule, surgi de ce chaos d'intérêts affrontés. Quand nos pêcheuses du Cercle eurent reçu la chiquenaude syndicaliste des couturières, elles travaillèrent leurs

pères et leurs frères, avec toute l'ardeur des gens de la côte : je n'eus qu'à cueillir le fruit de leur zèle ! Les communistes peuvent venir, mes syndiqués les cribleront de têtes de poissons pourries !

De même nos Mouettes de la campagne hâtèrent la conversion générale, déjà bien amorcée, des cultivateurs (fermiers et domestiques) à l'idée syndicale. Nos œuvres agricoles se développèrent et s'épanouirent à miracle, et je constatai une fois de plus la vérité du mot de Fénelon : « Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui par conséquent décident de tout ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? »

La femme défend l'homme contre sa faiblesse : Eve fut donnée en aide à ce pauvre Adam, et c'est l'éternelle histoire.

Cours et sections.

Nos syndiquées avaient mesuré, tout d'un coup, le besoin urgent d'être de leur temps. Pendant des années, elles avaient vu dans la Maison Notre-Dame un home, un heureux foyer de famille, une oasis de paix, un lieu de prière, un havre de grâce. Elles n'avaient pas réalisé que nous tendions à leur formation totale, et que leur vie professionnelle et sociale, lentement, se préparait dans leurs exercices de

Mouettes. Sans doute les Cercles avaient étudié les grands problèmes de l'heure et une élite avait vibré. Quand le drapeau rouge passa, alors leurs yeux s'ouvrirent ; les œuvres qui fondées par nous seuls, les aurait peut-être mal empoignées, elles les demandèrent... et déjà nous avions à pied d'œuvre un programme assuré, que l'expérience retoucha au fur et à mesure, sans à-coups.

Au début, pour la mise en train, on dut se contenter de conférences sur les œuvres, par des propagandistes de l'Union, ou par des praticiens : simple rayon ajouté au rayon littéraire, au rayon artistique, etc. depuis toujours en faveur à Notre-Dame.

Peu à peu des cours réguliers s'organisèrent. Professeurs de nos écoles chrétiennes, patrons et patronnes catholiques, contremaîtres et contremaîtresses, notre corps enseignant fait vraiment bonne figure, et nos Mouettes sont gâtées.

Le dimanche, le jeudi (et même chaque soir pour les Anciennes), des « classes » de deux heures sont offertes aux bonnes volontés. Il semble que deux heures par cours et par semaine soient indispensables, et les quatre heures hebdomadaires, l'idéal.

En tête de chaque cahier, mademoiselle Marie, muée en recteur d'Université, faisait copier par chaque « élève » le portrait de la Femme forte de l'Écriture : son commentaire oral manquait de banalité.

Trois sections se partageaient, et se partagent toujours, les vocations, les cours n'ayant d'ailleurs

rien d'exclusif. Ne souriez pas trop des noms peut-être un peu prétentieux : mais si commodes !

Nos commerçantes, factrices et employées se rangent dans la section commerciale. Sténo-dactylo, inévitablement ; calcul commercial et français de même : c'est élémentaire ; comptabilité, utile à toutes, même à des Mouettes ; et même plusieurs apprennent l'anglais : leurs frères vendent primeurs et fruits outre-Manche, elles leur sont de précieuses auxiliaires, au logis.

Les couturières et brodeuses (vous ne connaissez pas les points carthaginois ou phéniciens des *bi-goudens* ?) (1) suivent les cours « industriels ». La coupe des vêtements et de la lingerie, la couture multiforme, la broderie blanche et artistique, et, pour éduquer la main et l'œil, pour meubler et mouvoir l'imagination, le dessin linéaire et géométrique, le dessin d'ornementation : quels charmes, je vous assure ! Quand notre Jeanne, avec un infini respect, compulsa les photos de Chartres et de Bourges et du Mont Saint-Michel, rapportées au hasard des voyages par son vieux curé qui avait été jeune et par d'autres amis ; quand elle s'émerveilla aux détails des sculptures de pierre ou de bois, des ferronneries et serrureries ; quand elle eut contemplé les chefs-d'œuvre de l'art de la miniature, son enthousiasme l'accabla !

— Jamais nous ne réussirons ! dit-elle.

(1) Cantons de Pont-l'Abbé et de Plogastel-Saint-Germain (Finistère).

Eh ! qui lui demandait d'égalier les Gobelins et de peindre à l'aiguille ?... Mais allez couper les ailes aux âmes d'artistes ! En général, chacune prépare les morceaux de son futur trousseau nuptial et même — voyez l'instinct — la première layette.

Les « non-spécialisées » et beaucoup des autres s'empressent à la section ménagère. Moins de moyennes et plus de grandes, à ces cours immédiatement pratiques : hygiène, nettoyage, cuisine (ô menus dignes de l'Olympe et à la fois des petits trous pas chers !), comptabilité ménagère (tant de désordre, d'imprévision, de fuites, dans les minces budgets saint-maritains !) et même les éléments de l'horticulture et de l'agriculture (jardins ouvriers, carrés de légumes des pêcheurs, pots de fleurs des déshéritées des mansardes...).

Monique, après un cours sur les rosiers grimpants que le jardinier du château avait illustré de projections en couleurs, se tourna rayonnante vers son vénéré pasteur et s'écria enfant terrible :

— Oh ! Monsieur le Curé, comme vous devez être content, vous qui aimez tant les roses...

Mademoiselle Marie me parut moins contente, mais la pieuse Monique la désarma soudain en achevant :

— Quand on dira : « Rose mystique priez pour nous », je verrai la Sainte Vierge encore plus belle que toutes les fleurs de l'Hay.

Le chœur reprit avec ferveur :

— Oh ! oui, c'est la rose de Saron !...

La piété est utile à tout.

Le triomphe des cours syndicaux, c'est le concours général de fin d'année et l'exposition des travaux dans la grande salle, décorée, pavoisée, fleurie, etc. Les jurys ont fort à faire. On s'accorde à reconnaître leur impartialité. Les prix sont décernés par l'avisée directrice selon les mérites et les besoins. Ainsi un mouchoir primé vaudra une chemise à son auteur ; pour une chemise primée on recevra un drap ; les meilleurs dessins sont récompensés par l'octroi de gravures d'art ou de fournitures ; les ménagères émérites sont gratifiées de majorations à leur livret de caisse dotale. Celle-ci a enseigné la grande science de l'épargne à nos cigales et par elles à plus d'une maman, comme nos cours leur ont donné le goût des choses simples et solides et banni de leurs achats la camelote et le clinquant.

Gymnastique et chansons.

Etes-vous en arrêt devant ce sous-titre ? Chansons, vous admettez ; mais gymnastique !! Vous m'accusez de sacrifier aux mœurs laïques, de plagier Orels et Sokols, de revenir aux errements de Platon qui voulait astreindre jeunes filles et femmes à la préparation militaire tout comme des amazones de Béhanzin, ou d'envier les Makhlyes et les Huséennes dont Hérodote situe les exploits en Lybie, au Lac Tritonis... Ne me condamnez pas sans m'entendre.

Mademoiselle Marie n'avait rien d'un professeur de culture physique ; mais les pianos automatiques sont des maîtres à danser fort dangereux, encore qu'un excellent père de famille, instruit, édifiant, influent, m'ait déclaré le charleston parfaitement estimable... Vous nous voyez venir ?

On ne détruit, dit l'adage, que ce qu'on remplace : comment donc remplacer l'instinct danseur des filles d'Eve ?

Mademoiselle Marie profita des longues heures et des intimités de la colonie de vacances pour proposer des exercices, des mouvements des membres supérieurs et inférieurs, des formations en groupes pseudo-géométriques et changeants. Les Mouettes en furent charmées. Elles ne devinrent pas des athlètes, ni des sportives enragées. Elles conquièrent seulement une allure plus digne de leur nom, plus d'assurance gracieuse, et de la considération. Elles en vinrent à des chansons rythmées, à des ballets de féerie, au menuet, à la pavane, au bon goût dans l'art illustré par le saint roi David dansant devant l'Arche d'alliance, et pratiqué — *servatis servandis* — par l'austère Tèrese d'Avila et la sévère Anne de Jésus sa fille.

Les enlacements, déhanchements, sautilllements et autres frénésies sauvages qui usurpent le nom de danses parurent de plus en plus ridicules à nos enfants. Elles refusèrent, non sans mérite, de s'y prêter. Elles s'en moquèrent. Elles se groupèrent pour exiger des anciennes danses, qu'elles « démon-

trèrent » avec succès. Elles eurent gain de cause, parce qu'on les estimait et que vraiment danser avec elles était agréable. Et je dois à la gymnastique, somme toute, quelle plus-value de la vertu générale et combien de péchés mortels en moins !

Nos chansons ont fait florès dans les familles et dans les ateliers, dans les promenades et dans les repas de noces où la verve gauloise se débride si facilement ; et quand je passe, bréviaire ou rosaire en main, par nos sentiers tantôt fangeux, tantôt fleuris, le long des grèves ou entre les talus plantés de chênes, il m'est doux de recueillir l'écho des mélodies aimées, que nos gens chantent ou sifflent en travaillant... Ainsi de Jérôme le Dalmate, quand il entendait les laboureurs et vigneron bethlémites redire l'Alleluia.

Mais que voilà une vaniteuse comparaison !

Kerblijadur.

Aller au Ker ! La joie parmi les joies, le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix en attendant les ombrages éternellement verts du Paradis...

Kerblijadur (1) était une gentilhommière ruinée, les pieds dans la grève, jouxte une lande bornée par un rideau de pins maritimes, que l'originale propriétaire n'habitait jamais et ne louait pas da-

(1) *Logis du plaisir*, en langue bretonne,

vantage. Nos Mouettes aimaient le site solitaire, les poivrières romantiques, la chanson du vent dans les pins et sur les flots. Elles y allaient en pique-nique. Mademoiselle Marie l'envia pour ses filles.

Elle fit visite à la lointaine maîtresse du logis, qu'elle charma (vous l'avez deviné). Elle offrit de prendre les ruines en location, et n'obtint qu'une promesse de vente, quelques instances aimables qu'elle pût risquer. Or le morceau dépassait ses possibilités du moment.

Nous tîmes conseil, avec la Providence et ses amis. Une idée surgit : les associations déclarées ont la capacité juridique, assez pour faire d'une gentil-homme un siège social ! Trouver des prêteurs conciliants fut facile, et le vendeur offrait payable par annuités. La Maison Notre-Dame, association déclarée, passa contrat et fit faire les réparations urgentes, accommoda salles et communs à leur nouvelle destination, qui se trouva insensiblement tripartite : colonie de vacances, maison de repos pour nos Mouettes lassées et pour leurs maîtresses, surtout lieu de retraites fermées et de recollections.

Je sais bien : les retraites paroissiales, la vie en famille et le reste. Et quand la famille est dispersée ou déformée ? et si les allées et venues d'une retraite paroissiale ne séparent pas assez du « monde » et replongent une fois ou plusieurs fois par jour les exercitantes dans des occupations et dans un milieu dissipants ? Je n'écoute pas les objections, et les fruits ont prouvé la valeur de l'arbre.

Les petites goûtent surtout les grands jeux, le plein air, l'enivrement des flots berceurs. Les grandes jouissent du home simple et large, des fièvres qui tombent, de la joie de penser à loisir sans rêver et de se dévouer doucement aux petites, des causeries surtout avec leur mère d'adoption — mademoiselle Marie autrefois — Marie-Louise après elle, et les autres que Dieu voudra.

Plus encore qu'au Patronage, à Kerblijadur elles se sentent aimées, couvées, filiales. Elles s'ouvrent plus confiantes et se laissent lire comme des livres. Leurs âmes s'élèvent, et si la petite chapelle bleue racontait ses secrets, vous finiriez ce chapitre avec des yeux humides. Le vieux curé sait qu'il doit exiger beaucoup, à proportion des grâces et des joies qu'il voit Dieu prodiguer à ses agnelles ; il exige... et il obtient encore davantage.

Quand mademoiselle Marie, usée jusqu'à la corde et tenaillée par un mal affreux, revenait sur sa pauvre et douce vie de dévouement, dont l'aube de la grande Lumière dorait enfin les dernières impressions :

— Ah ! Monsieur le Curé, disait-elle, on ne sait pas toujours se servir assez des âmes !

N'est-ce pas vrai ? Faire monter les âmes aussi haut que Dieu veut, leur inspirer l'amour qui vit de sacrifices, leur apprendre la charité, et les lancer aux conquêtes divines, oui, quelle collaboration à la gloire de Dieu ! Mademoiselle Marie l'avait compris, voulu, tenté. Aux Mouettes de Notre-Dame de dire et de montrer si elle avait réussi !

CHAPITRE CINQUIÈME

POUR NOTRE CINÉMA :
L'OBSESSION A OUTRANCE

*La Sagesse prêche dehors ;
sur les places elle répand sa voix ;
à la tête des foules elle crie ;
aux portes de la ville elle publie ses pa-
roles.*

(Prov. I, 20-21.)

Agent de publicité pour cinéma ! il ne me manquait plus que cet avatar, et à mon âge est-ce bien sérieux ? Pardonnez-moi, parce que le Maître a dit à Simon-Pierre : « Quand tu auras vieilli, un autre te liera et te fera marcher où tu n'auras pas voulu. » Est-ce ma faute si les puissances du mal nous obligent

à prendre les armes de la lumière (avec et sans jeu de mots) pour abattre leur orgueil et sauver notre peuple ? Croyez-moi : si je me suis attiré cette charrette sur le dos (c'est le cinéma que je veux dire), ce n'est point du tout par un goût puéril de l'image ni surtout pour l'amour sénile de la recette. Apôtre par vocation, on m'a démontré qu'un cinéma, mauvais ou neutre, peut perdre une paroisse et sans délai, tandis qu'un écran catholique aide à garder la foi, la fortifie, et prouve à tous que l'Évangile n'offre pas

*de tous côtés
que pénitence à faire et tourments mérités.*

Voici comme il advint, pendant l'entr'acte d'un drame à grand spectacle. M. le Président des Tarcisus avait entendu dire, vaguement, par-dessus les murs, qu'un « étranger » de Kerléon à cinq lieues de Sainte-Marie devait entreprendre des tournées de cinéma hebdomadaires, déroulant les mêmes bandes dans sept chefs-lieux de canton. Son auto fournirait au besoin le courant. Même il avait des accus spéciaux. Et toutes les salles lui étaient bonnes.

— Et puis, monsieur le Curé, en fait de religion il est mince, vous savez ?

— J'espère que Sainte-Marie ne délaissera pas les lanternes de ses œuvres, mon fils ?

— Nous, je ne dis pas ; mais tout le monde ? Sans compter que les villages voisins pourraient bien en pincer pour les images de ce Kerléon-là ; et même...

— Et même ?

— Eh bien ! monsieur le Curé, si ça donnait l'idée à lui ou à un autre d'établir un cinéma permanent ici ?

— C'est à bâtir encore une salle qu'on m'invite, n'est-ce pas ?

M. le Président baissa la tête, sourit — et le rideau se leva sur le troisième acte, horrifique au possible. Mes pensées non plus n'étaient pas couleur de rose. J'écoutais mal les tirades des chers acteurs. Je roulais des pensées, des craintes, des quasi-projets que je rejetais et qui s'imposaient encore. Je voyais se dresser, dans tous les paisibles hameaux, le maçonnique appareil voulu par les Loges, annoncé par des compères sénatoriaux, payé par nos contributions forcées, et la morale, la foi, la paix se retirer à pas pressés des cœurs séduits... Le public jugea que mes félicitations manquaient de chaleur, et je partageai son avis...

Je dormis mal.

Il en résulta que le mois suivant, ayant prié, consulté monsieur le Vicaire, compulsé catalogues et cahiers des charges, je réunis le « conseil des ministres » (1), je demandai son avis et son concours éventuel. Aux figures soudain plus graves, je compris que le mal redouté n'était pas une chimère, et que la lutte nécessaire, sans étonner ces âmes habituées aux combats, promettait des jours mauvais.

(1) Réunion des présidents et présidentes d'œuvres.

Mais nécessité fait loi. Une société fut constituée, dite d'éducation populaire (d'où exonération des taxes d'Etat sur les spectacles). Un consortium trouva l'argent. La construction nouvelle empiéta sur le terrain du Patronage, sans le diminuer beaucoup. Toutes les règles, les règlements, les précautions, furent observés. Le cinéma Sainte-Marie érigea son drapeau tricolore, le 8 septembre, au-dessus d'une foule sympathique et payante, heureuse de l'initiative.

Le Cinéma Sainte-Marie.

Il n'est pas une bâtisse quelconque. L'architecte aime le style ou le néo-style breton, trapu, agreste, mais plaisant, confortable, avenant pour tout dire, et qui donne envie de demeurer.

La bonne pierre loyale du pays, moellon et granit. La couleur franche des hautes fenêtres et des portes aux larges vantaux. La garage de vélos, commode et clair, près de l'entrée. La grande salle du Patronage, que d'ingénieux dégagements transforment en annexe du cinéma, sert de vestiaire et de... fumoir. En effet, obtenir que personne, dans notre populaire public, ne fasse craquer en contrebande une allumette ou claquer un briquet, et que tout danger d'incendie et d'écran de fumée soit écarté autant que la faiblesse humaine le permet, n'est-ce pas requérir l'héroïsme et ne convient-il pas d'aider,

par cette facilité de sortie proche, à la vertu des spectateurs ? Non toutefois sans la surveiller, même là, en toute discrétion ?

La façade sur la rue est donc attirante. Vous me dites :

— A quoi bon, puisque la nuit tous les chats sont gris et que vous n'ouvrez que la nuit ?

Pardon, cher ami ! Vous oubliez les matinées, qui en hiver finissent dans les ténèbres extérieures, je le concède, mais qui commencent en plein jour. Vous ne songez pas davantage que, si la maison n'était ouverte que le soir, cependant elle resterait debout et visible en tout temps. Qu'elle soit maussade, le public se renfrogne, la redoute, la fuit... et l'apostolat s'évanouit ou s'exténue. Est-elle joyeuse ? invite-t-elle ? L'homme de la rue lui sourit comme elle lui sourit. Il imagine que le ramage doit répondre au plumage. Il vient. Il est conquis. Il reviendra. Il ne se passera plus de son cinéma. A condition — vous n'en doutez pas — que le quartier soit abordable !

M. Tourneur, tenancier d'un cinéma du voisinage, éclectique mais supportable, me fit récemment une visite trempée de larmes. Il me suppliait de lui acheter au moins ses chaises, et tout le reste si j'étais grand et généreux.

— Vous vous retirez après fortune faite ? lui demandai-je avec pitié.

— Hélas ! je fuis la faillite, monsieur le Curé. Votre salle regorge de spectateurs et la mienne !...

Quand j'eus appris qu'il avait acheté, au loin, une deuxième entreprise, je me permis de révéler à cet homme peu psychologue le pourquoi de son échec.

— Deux autres avant vous ont dû céder la place, et personne ne réussira dans ce quartier. Vos programmes, sans être prudes, n'offensaient pas à l'excès la morale courante. Votre projection se tenait. Vos prix suivaient la moyenne. Mais quelle idée d'avoir logé un cinéma si loin de l'agglomération, hors des rues et routes passantes, et pas même une buvette à l'horizon ! C'est vouloir la banqueroute, mon ami.

— Ah ! fit-il, ce n'est pas votre cas, monsieur le Curé ! Vous savez, entre gens du métier on peut bien le reconnaître, c'est du bon travail que vous avez réussi là.

Ce marchand me flattait, il en voulait à ma bourse et tentait de m'extirper le prix fort : mais au fond, il ne se trompait pas.

Quiconque vient à Sainte-Marie ne peut pas ne pas voir notre « établissement », comme disent les chers *collègues* du monde laïque. Crever les yeux aux gens, c'est le meilleur moyen de se faire voir.

Le soir, sans aller jusqu'à une débauche de lumière à éclipser la Tour Eiffel ou le boulevard Montmartre, nous allumons une fameuse rampe ; c'est une baie de soleil qui attire, accueille et absorbe les curieux : ils plongent dans la splendeur !

Au-dessus de la porte, une boîte lumineuse (taf-

fetas et tôle) porte sur trois faces le titre du grand film, en lettres plus que majuscules. Les soirs de superproductions extraordinaires (les superlatifs de superlatifs encombrant le marché de l'art muet), nous risquons une bande de lettres lumineuses, courant sur toute la longueur de la maison : mais ces galas se font payer, par nous d'abord... et le public rembourse.

Vous vous rappelez saint Paul : « Vous êtes Hébreux ? Je le suis plus que vous ! » Eh bien ! puisque nous sommes bon gré mal gré entrepreneurs de spectacles, nous ne permettons à personne de nous en remontrer sur ce chapitre : au contraire !

La Presse nous prône.

La fière avance de construire une belle salle et de louer les films les plus connus et les plus apostoliques, si nous mettons notre lumière sous le boisseau ! Inviter, c'est bien. Annoncer, c'est mieux. De la réclame ! encore de la réclame ! toujours de la réclame ! Et d'autant plus de réclame qu'étant « curés » le grand public sous-estime d'instinct notre virtuosité en la matière. Est-ce que le bon Dieu lui-même n'a pas besoin de cloches ?

Annoncer coûte. Se terrer ruine. J'annonce : et je gagne.

Deux journaux surtout sont lus à Sainte-Marie :

l'hebdomadaire catholique du chef-lieu, le quotidien régional non catholique mais favorable. Un troisième, anticlérique assez plat, accepte des informations non hostiles d'agences ou d'annonceurs, si elles paient. Le reste de la littérature rotative peut passer, *in casu*, pour quantité négligeable.

A l'anticlérique donc, le Président de la Société populaire envoie les programmes des galas, mais d'eux seuls. Vous pouvez le blâmer de cette communication extra-canonique avec les hérétiques. Je laisse faire. Plus d'un mécréant est venu ainsi, pour se gausser du « cinéma des Enfants de Marie », et n'a pas pu s'empêcher de revenir, « pour accompagner la bourgeoise, vous comprenez » et pour se jeter, comme l'oiseau sur la vitre éclairée, entre les bras de la divine Miséricorde qui l'attendait devant l'écran !

Vous objectez : « Il ne faut pas faire le mal pour que le bien arrive, et la fin ne justifie pas les moyens. » Mais voilà ! l'annonce nous rend-elle coopérateurs et complices du triste journal ? Quand les théologiens se seront mis d'accord sur les limites de cette complicité, je ne les franchirai pas. En attendant, j'use d'épikéie, et le Président continue.

Le régional sympathique annonce nos films d'importance, à demi-tarif. Nous avons amorcé des relations amicales avec le Secrétariat, par la vertu de cartes d'entrée placées aux bons endroits, et par une propagande discrète pour la feuille, laquelle avait tombé plus d'une horreur parisienne dans le

canton. C'est avec le sourire qu'on nous accueille dans ses bureaux.

Vous imaginez bien qu'au chef-lieu, la Presse catholique est acquise à nos efforts : tous nos programmes hebdomadaires y passent, et avec de la *sauce* autour — je veux dire une prose laudative qui vaut son pesant d'or. C'est le secrétaire de l'œuvre qui rédige, pas trop américain, assez Tartarin, absolument certain que chaque programme est une merveille et qu'on ne mérite pas le nom d'homme si on ne l'a pas vue.

Du reste, cette réclame ne sert-elle pas à la fois à l'œuvre et au journal ? Nous y avons aidé, à l'occasion, par un procédé très simple que d'autres avaient inventé et qui ne manque pas son petit effet.

Le Président écrivit à M. Cahour, directeur de l'hebdomadaire :

« S'il vous était possible de m'adresser avant tirage une épreuve de votre première colonne de locale, j'y mettrais un texte en surimpression, une invite à passer à notre cinéma. Vous cliqueriez et le numéro tirerait l'œil ! Aucun de vos confrères de la région ne s'est encore lancé dans cette voie... »

M. Cahour se lança. Nous eûmes des imitateurs. Le *canard* du chef-lieu parut à l'avant-garde du progrès.

Encore. Mme Chicolode, dépositaire locale de la bonne presse, se plaignait de voir son étal délaissé, par la faute d'un gros marché des environs ; parmi

d'autres emplettes, le chaland prenait le journal au dépôt « étranger » et Mme Chicolode n'avait qu'à pleurer sur les invendus.

— Simple, madame ! Faites en sorte que votre paquet du vendredi arrive tout droit de la gare...

— C'est par auto qu'il vient, monsieur !

— ... de l'auto dans les bureaux du cinéma. Une heure après, vous viendrez le chercher. Vous le trouverez revu et augmenté. Et je vous garantis la vente.

— Oui, monsieur, dit-elle, craintive, soumise, et pleine d'espérance.

Sur quelque chien écrasé à propos, sur l'état civil, sur la note saint-maritaine enfin du journal, vivement le duplicateur plaqua en rouge les gros titres du programme attendu ; un peu de talc ; deux exemplaires pendus à l'étalage et bien ouverts sur l'étrange amalgame, et bientôt — puisque seul le dépôt Chicolode jouissait du monopole de la surimpression — les badauds revinrent à son comptoir. — Oui, pour si peu !

Il convient d'ajouter que parfois, à des jours choisis, un encartage polycopié formait un heureux supplément, toujours à la gloire du Cinéma Sainte-Marie, l'unique, la marque qui s'impose.

Le Bulletin paroissial enfin embouche la trompette, la plus sonore, la plus désirée, la plus éloquente. Ah ! Monsieur le Vicaire soigne la musique ! La poésie pure ! le grand art... c'est-à-dire de la littérature de prospectus. Ne vous moquez pas. N'est pas réclamer qui veut. Il faut plaire, aguicher, toucher,

exiger tour à tour ; il faut s'insinuer et s'imposer, s'affirmer comme recordman du succès et tenir le client pour associé au triomphe, extraire d'un titre de film les plus extrêmes ressources de bruit avantageux, et prouver au spectateur éventuel que son intérêt seul (et c'est vrai, dans l'entreprise *de cujus*) lui fait un devoir de lire et de croire le pauvre papier — recommencer cinquante-six fois l'année, et des années consécutives : n'est-ce pas un tour de force de spécialiste et à la fois d'apôtre ?

La page du Cinéma n'est pas la moins goûtée du Bulletin. Elle déborde de vie, d'humour, de diable-au-corps. On n'y résiste pas. C'est le « Marche, marche » de Bossuet — mais pas en style d'oraison funèbre. Et le public marche toujours.

(Je vous demande pardon du style ; mais le style c'est l'homme et je vous parle de l'homme de la rue.)

Vous voyez l'obsession pour les Saint-Maritains. Le cinéma s'étale dans toutes leurs gazettes. On n'est pas de Sainte-Marie si l'on ne sait pas par cœur l'articulet hebdomadaire. Et si vous dites que tant de prose exagère, je pense comme vous. Mais vous me concéderez qu'ainsi l'accord entre l'objet et le sujet ne laisse rien à désirer : le cinéma, c'est le trombone de la photographie, et le trombone n'a jamais passé pour un violoncelle.

Je m'adapte, et j'attire.

L'Art de faire l'affiche.

Ne vous récriez pas. Nous voulons un cinéma qui paie, non pas un cinéma qui ruine. Ruineux, il serait vite piteux et ne s'enfoncerait que plus vite et plus bas, et nous avec lui : *quod Deus avertat !*

Donc, tout comme les grands confrères, nous affichons (et largement) pour nos paroissiens et pour les étrangers qui fréquentent Sainte-Marie pour ses foires, ses marchés, ses fêtes, pour leurs relations de famille ou d'affaires, pour tout et pour rien.

Vous allez m'opposer tout de suite : « Eh ! les firmes envoient leurs affiches avec les rouleaux. Elles s'y connaissent. Achetons et tout est dit. » Achetons quelquefois, oui. Toujours, non. Il ne faut pas jeter l'argent par les fenêtres, quand c'est inutile. Et un artiste du crû adapte son talent au goût de son public, qu'il faut toujours consulter et suivre en le dirigeant, si cocasse que paraisse la formule.

Il y a l'affiche-texte : des titres surtout. Qu'on les voie ! Le comité du Cinéma Sainte-Marie s'est donné un président *ad hoc*, dans la personne de M. Ropéguin, professeur de dessin à l'école paroissiale. M. Ropéguin pense ses affiches. Il compose ses lettres, de belles lettres pas heurtées. Il calcule leur surface d'après l'importance du film, et ce n'est pas lui qui tombera dans l'hérésie typographique, trop répandue, de mesurer la grosseur des caractères à la longueur du mot, et qui mettra par exemple « L'ODYSSÉE »

en immenses capitales, et « *d'un transport torpillé* » en petites italiques, sous prétexte de former deux lignes égales. L'essentiel, c'est le torpillage. L'Odyssée c'est du grec, de l'hébreu. Soignons torpillage, torpillons-en l'œil du lecteur, et qu'Odyssée se tienne bien sage : ainsi raisonne notre affichiste.

Les mots, par le moyen d'espaces bien ménagés, ne s'écrasent pas l'un l'autre. L'interligne, plus fort que l'espace, repose le regard et le fixe en même temps.

Pour des comédies et des charges, si vous saviez les pantins truculents que figurèrent les lettres des affiches ! ils vivaient, ils s'agitaient, ils allaient se détacher des murs, ils fascinaient le passant... sauve-qui-peut, il n'était de salut que devant l'écran !

La flore et la faune locales ont fourni des fantaisies charmantes : d'une couleuvre et d'un gui par exemple, que d'effets pour un esprit observateur, si la brosse ou le pinceau savent traduire ses impressions en lettres animées !

S'il faut un texte moins rudimentaire, monsieur le Vicaire est un professionnel de la réclame, je vous l'ai dit. Il manie l'emporte-pièce à miracle. Peu de phrases. Du style direct. L'affirmation. Le mot qui entre, brutal et sympathique. Pas de coup de poing dans l'œil, ni dans l'esprit. La bonhomie, qui est chez elle quand elle s'est installée chez vous. La rédaction qui flatte, dilate, attrape et ne lâche plus sa proie heureuse.

— On ne doit pas s'ennuyer là-dedans, conclut le passant. Il faut que j'aille voir ça.

L'affiche tape-à-l'œil est de mauvais goût : M. Ropéguin la honnit. L'affiche tire-l'œil, plaisante et artistique, non sans véhémence, est l'idéal. Plus de couleur que de couleurs. De grandes lettres qui hurlent sur le fond, hurlant lui-même. Si le papier semble petit, on l'entoure d'un cadre très voyant, d'un papier-brique, d'étoiles. Il faut que l'affiche accroche le regard, qu'elle l'obsède. Elle n'est pas faite pour se dissimuler, et l'humble violette ne fut jamais son symbole : l'affiche, s'affiche — énergiquement, effrontément — ou bien elle se suicide.

— Mettez-vous des bonshommes ? demande le monsieur qui aime les images.

Comment donc ! l'affiche parfaite est constituée par un assemblage inattendu de formes et de couleurs. Peu de personnages, mais qui vivent : deux, un, l'essentiel, lui seul et c'est assez. Mais pas un répugnant bonhomme, qui ferait fuir. Pas une mijaurée en sucre et en fard, qu'on dédaigne. Du sympathique, de l'allant. Le type qui accuse ses propres traits, exagère, simplifie, synthétise, stylise, qui porte son caractère et déjà même ses aventures sur son visage — le type qu'on reconnaîtra tout-à-l'heure dans la salle, malgré les différences inévitables de la silhouette, parce que sur le mur il aura eu le même mouvement que sur l'écran.

Pour les comiques, M. Ropéguin aime deux procédés : il puérilise et il personnalise.

Avez-vous remarqué l'affiche de certaine marque : une bouteille immense qui protège une maisonnette

d'image d'Epinal ? Un enfant dessine ainsi, insouciant de l'échelle. Or le comique naît d'une disproportion. Puérilisez, vous disproportionnez, vous intriguez : on vient !

« *La vie de Jean Balai* » doit passer dimanche. Venez donc à Sainte-Marie, au film si vous voulez, aux affiches tout au moins. Le « jeune premier », c'est un manche à balai avec ses pailles au bout : mais pas manchot pour un sou, mais débrouillé, intelligent, de bonne humeur, vainqueur, humain, un poème en affiche, ô mânes de Lamartine !

Le triomphe, c'est le film à épisodes. Le héros hebdomadaire barre les murs de son type immuable et de son geste toujours nouveau, approprié au sujet de la tranche à servir. Parfois les afficheurs ont pu coller à la file les images de plusieurs épisodes : ils en jouissaient, certains d'« épater le bourgeois ». L'obsession totale des rétines, but nécessaire de l'affiche, était réalisée.

L'Image-Type.

Il faut bien avouer que M. Ropéguin, surmené comme trop d'hommes d'œuvres, n'a pas toujours le temps de suivre ses inspirations artistiques. Ses élèves mêmes, qui ne manquent pas de verve et de faire, n'arrivent pas à le suppléer dans toutes les occasions. Parfois aussi, c'est du génie qu'il fau-

draît pour illustrer un titre morne... Ne craignez pas. Rien n'est perdu.

Feu Robert de Flers racontait l'anecdote suggestive que voici. Un petit enfant très enrhumé regardait à travers les vitres de sa chambre l'affiche apposée en face. Un pied levé comme pour battre un entrechat, la tête légèrement renversée, les deux mains pressant les côtes, il semblait changé en statue.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda le père survenant.

— J'attends que les flammes sortent, répondit l'enfant.

L'affiche en face, c'était le Pierrot Thermogène... et le petit venait d'être cuirassé de cette ouate !

O puissance de la suggestion (pas sur les enfants seuls) !

A l'instar de Pierrot, ou de Nectar de chez Nicolas, ou de la lune de Bozon-Verduraz, ou de plusieurs autres, M. Ropéguin a inventé, réalisé, multiplié à l'infini un type, un symbole, une marque si l'on veut, armes parlantes de son Cinéma, et bien à lui : une Vierge assise, le front ceint d'étoiles, la main droite sur un dérouleur stylisé, la main gauche vers l'écran où brillent trois mots : « Montjoie ! Madame Marie ! »

C'aurait pu être risible et indécent. Traitée avec respect et avec art, le bleu net s'enlevant sur le fond à peine teinté, cette illustration repose et attire. Elle ne sert jamais aux sujets indignes de notre Reine bien-aimée. Elle n'annonce pas les grosses charges,

pas les cow-boys enragés, pas les clowneries. Elle anime d'un rayon céleste la grisaille de nos bandes, et ses affiches passe-partout, garnies de lettres en vernis de couleur, ne sont pas parmi les plus misérables en Israël.

Comme il faut renforcer l'obsession, monsieur le Vicaire a fait cliquer la marque en formats réduits. Les enveloppes et les lettres du Cinéma Sainte-Marie s'en ornent. Les prospectus n'ont pas d'autre en-tête. Programmes, invitations, cartes d'entrée, sachets pour primes, listes de tombola, cadres pour photos des grandes scènes apposés où il faut, que sais-je encore ? pas un papier ne sort de là qui n'expose l'image de Notre-Dame et de son écran.

Des feuilles de décalcomanies, vendues aux enfants — ces merveilleux propagandistes — répandent sur les vitres, sur les cahiers, sur les mains, hélas ! sur des figures, partout, l'insigne glorieux.

Des cartes postales, très demandées par les gens de goût et par les paroissiens patriotes, portent aux quatre coins du monde, par ce moyen, le renom de notre œuvre. Au total, publicité massive et résultats analogues !

Après tout, pourquoi les mêmes effets ne suivraient-ils pas les mêmes causes, chez nous comme chez les lanceurs de tous produits ? Ecoutez ces deux traits, et songez que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Une marque de biscuits (je tais son nom, pour éviter le soupçon de réclame intéressée) vendait en

1900 un stock de cinq mille francs par mois. Vint à passer un technicien de la publicité. Le biscuit flatta ses papilles. Le fabricant lui plut. Il commença une campagne d'affiches, sans aucun secours d'autre forme de réclame. Un trimestre d'affiches. Résultat : deux cent cinquante mille francs d'affaires par mois ! Du cinq mille pour cent !...

En 1921, le même technicien « s'intéresse » à une eau minérale, qui ne gagnait pas moins de 309.000 francs par an : pour de l'eau, c'était donné. Il convenait, de toute évidence, de distribuer par toute la terre un liquide si bon marché : l'acheter, c'était s'enrichir. Des affiches, toujours des affiches ! Trois ans de persévérance dans l'effort. L'écoulement se précipite. Le bénéfice annuel escalade le million, le bouscule, passe au deuxième, le dépasse, et se fixe un instant, dès 1924, à l'altitude de 2.500.000 francs : un bond de 809 pour 100 ! Depuis, cette eau s'est élevée encore plus haut : *quo non ascendet* ! Vous verrez qu'il faudra en fabriquer.

Les paroles inutiles n'étant pas chrétiennes, je m'abstiens de vous rappeler ce pharmacien de Saint-Pierre-sur-Dives, M. Bréard, directeur avisé du Bon Cinéma. Vous l'avez tous entendu au Congrès de la Bonne Presse. Vous avez applaudi le succès de sa propagande et son palace toujours comble.

Miracles de l'affiche, reine de l'opinion ! Soignons l'affiche (1).

(1) Revues : *Vendre*, et *Arts et métiers graphiques*.

Et soignons l'affichage.

C'est une question controversée entre professionnels, si l'affichage prime l'affiche : ou *vice versa*. Un mauvais affichage annule-t-il l'effet d'une bonne affiche ? ou celle-ci peut-elle triompher de celui-là ? Inversement, une triste affiche, bien affichée, vaut-elle ? Comme les tenants des deux opinions extrêmes ne s'accorderont pas avant le Paradis, où nous verrons la lumière dans la lumière de Dieu, Sainte-Marie s'en tient à une juste moyenne et résout de pratiquer au mieux affiche et affichage.

Le première semaine, le Comité du Cinéma crut de son devoir d'inspecter le travail des chevaliers du pot-à-colle, auxiliaires bénévoles de l'afficheur municipal, intrépides travailleurs du Patro. Ces messieurs marchaient graves, conscients de l'heure glorieuse qu'ils vivaient. Par eux la civilisation chrétienne avançait à pas de géant, et l'hydre de l'obscurantisme anticlérical reculait vers son antre. Ils passaient, avec la majesté d'un symbole. Leurs yeux suivaient la ligne de faite des murailles, scrutaient les larges cadres municipaux, interrogaient le mystère des grandes avenues : et les avenues, les cadres, les murailles se renfermaient dans une paix silencieuse, irritante, sans affiches.

Dans les rues de traverse, où ils s'engagèrent en soupirant, ils goûtèrent une consolation mélangée : le programme s'y étalait, ou plutôt s'y cachait,

timide, comme écrasé par des voisins puissants, trop-plein d'immenses colis, déversés par mille et une agences qui n'avaient pu trouver place aux premières loges de la publicité et qui avaient échoué là, arrogants encore, humiliant de leur masse et de leur nombre le piètre concurrent qui affrontait pour la première fois le grand jour publicitaire.

Au carrefour, seul endroit un peu fréquenté où nos affiches se fussent égarées, des papillons les maculaient déjà ! Tristes fruits de nos veilles étouffés en leur printemps !

Dans la banlieue (nos dévoués dirigeants poussèrent l'esprit de devoir jusqu'à visiter ces quartiers perdus) les récipients de colle avaient dû craindre un échouage à sec : de ci de là des lambeaux sales pendaient avec des airs de Juifs de la stricte observance, pleurant devant le mur du Temple de Jérusalem. Avaient-ils adhéré une minute aux plâtres délavés ? Qui le saura jamais ? Ils s'agitaient sous la bise, avec des bruits de feuilles mortes qu'on écrase. Ils frappaient en vain le mur qui les rejetait. La boue immonde les appelait, fosse commune des détritiques... Nos hommes, ravagés, revinrent la tête basse, roulant des pensées tristes dans leurs cœurs.

— La bataille est perdue, leur dis-je avec une allégresse feinte. Il reste le temps d'en gagner une autre. Vous la gagnerez.

— Voilà, monsieur le Curé ! On manquait d'expérience. Tout est gâché, raté, gaspillé...

— Ne m'accablez pas, mes chers amis. Sommes-

nous pas frères de misère et n'avons-nous pas erré de compagnie ? Vous savez bien Frédéric II : « A force de me battre, ils m'apprennent à les battre. » A forger l'on devient forgeron.

— A afficher on devient afficheur, décida M. Ropéguin, qui s'oublia jusqu'à fredonner, dans son amertume, le dernier couplet du *Petit Navire* : « Nous allons la la la recommencer ». Il s'interrompit au deuxième « la » et dit énergiquement :

— Vous verrez cela, monsieur le Curé, nous allons étonner le monde.

L'ouvrage ne traîna pas !

Les murs sans ouvertures, les poteaux du télégraphe, les maisons à pans coupés, les édicules... spéciaux, les palissades de toute nature, les toits en pente douce accessibles à l'œil du voyageur, les cheminées altières au-dessus des chaumines, les tournants brusques dans les pentes raides qui forcent à ralentir, quel tableau de chasse, ô saint Hubert !

Sur le plan de la ville, on marqua les repères insidieux. On étudia les chances de passages par toutes les avenues. On supputa le nombre possible des visiteurs de la campagne et des paroisses voisines, et leurs chemins furent explorés en fonction de l'affichage. On apprécia les points essentiels de concentration et les points secondaires. La Place du Marché fut élevée au rang de quartier général des affiches, et toutes les rues y conduisant. On nota combien d'exemplaires pour les galas, combien pour les petits dimanches, On polycopia la liste des murailles

élues et l'éducation des colleurs fut poussée, avec plus de zèle encore que les études d'un futur agrégé de l'Université ! La toile fut tendue avec ses nœuds inévitables, son réseau toujours reprisé, son accrochage sans peur et sans reproche : les mouches pouvaient venir, elles étaient prises !

Ce deuxième lancement n'a eu besoin, depuis des années, que de légères retouches : toute œuvre humaine est perfectible, mais celle-ci ne l'est plus beaucoup ! Toutes nos affiches sont visibles et sont vues, elles s'imposent, autant que la Grande Pyramide ou que la Tour Eiffel. On n'échappe pas à leur séduction tentaculaire. On est vaincu. On nous vient. On nous appartient.

La propagande annexe.

Avouez-le noblement, ce plan de campagne vous paraît admirable, et vous n'y voyez rien qu'on puisse, par ajouté ou par retrait, rendre plus digne de louange. Vous auriez raison, si monsieur le Vicaire et ses auxiliaires n'étaient pas dévorés de l'ambition du plus parfait. Ils ont estimé que la tentation, qui courait les rues par leurs bons soins, gagnerait à s'ouvrir les portes les plus fréquentées, à pénétrer au cœur même de la place, pour se soumettre les preux les moins timides et les distraits les plus incorrigibles.

Regardez les vitrines de cette pâtisserie : « Glace tous les jours » « Cinéma Sainte-Marie », deux affi-

ches transparentes munies du label fatidique. Pour faire accepter la seconde, la première a été offerte gracieusement. Ce salon de coiffure — avec arrière-fond pour les cheveux de ces dames aux nuques rases — ses glaces portent dans la rainure du cadre d'or ou sur une tache du tain écaillé, le programme en petit format. Vous ne sauriez vous introduire dans les antres des seigneurs du Zinc sans qu'aussitôt, dominant flacons, litres et flûtes, bombant sur l'abdomen du percolateur, le même programme obsesseur ne sollicite et ne confisque votre puissance d'attention. Prenez une soupe ou un ragoût chez nos braves gens qui logent encore à pied et à cheval, dégustez un menu à la carte chez nos hôteliers les plus à l'instar... il vous faudra, ne vous déplaise, vous repaître de la lecture inéluctable du même programme cent fois nommé.

— Mais enfin, s'écrie M. Homais pâle d'épouvante, cette ville tout entière ne respire que l'air du fanatisme, hypocritement dissimulé dans un cinéma fallacieux, honte du siècle des lumières ?

Si M. Homais n'était immortel, il goûterait la mort amère au seuil de notre tartufière caverne ! Le parti prêtre aurait sur la conscience une nouvelle forme d'assassinat... mais a-t-il une conscience ?

Les tramways ont-ils une conscience ? M. Homais se le demande et n'ose y croire. L'infâme secte, dont le glaive a la garde à Rome et la pointe partout, s'est emparée des gentils petits wagons si tranquilles, si familiers, si fraternels que les voyageurs les pous-

sent dans les côtes et les relèvent quand ils ont chu, sans dommage jamais, sur le ballast doucement affaissé. Oui, les vitres ont perdu leur virginité ! Elles promènent, à quatre lieues à l'heure, Notre-Dame du Cinéma et sa devise qui rappelle les plus sombres jours du Moyen-âge !

Les autobus eux-mêmes, ces véhicules issus des plus modernes et des plus puissants cerveaux, eux-mêmes passent à la réaction ! Sur les routes aux talus fleuris, sur les pavés étonnés d'un tel cynisme attentatoire au Progrès (P majuscule, vous dis-je !), les autobus pétaradants, fumants, soufflants, puants, asservis à la mainmorte, arborent aux jours de fête le drapeau bleu et blanc de Madame Marie, avec les couleurs de Valmy et des trois Glorieuses... et tout ce bruit, cette rapidité, cette victoire sur la nature, tout cela ne sert, en définitive, qu'à élever plus haut le triomphe de la prêtraille, représentée par cette débauche de films, cette avalanche, ce déluge qui menace de submerger M. Homais, ponosse triangulaire de la loge *Les Cœurs Candides* !

M. Homais descend de l'autobus qui a trahi la cause de la pensée libre. Il jette un regard de défi au tramway, ce saxon. Il ne veut plus que fouler d'une semelle républicaine et sûre le sol sublime de la patrie. Il marche, il regarde les étoiles, éteintes Dieu merci (mais biffons Dieu, et que le Vénérable pardonne ce lapsus involontaire) ; et tout à coup, tremblant d'horreur, il est heurté par une voiture-sandwich... qui porte sur les quatre faces de son

cadre de moléskine quatre affiches du Cinéma... encore ! toujours ! toujours !!! Ce n'est qu'un vieil essieu, les deux vieilles roues d'une bicyclette désaffectée, et un gym du Patro qui pousse la machine légère, et M. Homais tremble : la fin du monde est arrivée, il le voit, il le sait... « Néant, recevez-moi ! »

— Eh ! là, m'sieu, crie une voix fraîche ; faudrait voir à circuler, là-dedans ! Y a des trottoirs pour les aveugles, peut-être !

Pris de remords cependant, le gamin s'approche du vieux et comique païen :

— Peut-être que vous voulez me demander une carte d'entrée, m'sieu ? Je n'ai que ma voiture pour l'instant. Mais en face il y en a. Voulez-vous que je vous en prenne ?

M. Homais, estomaqué, asphyxié, détruit, laisse tomber son chapeau haut, lève sa canne à pomme d'or vers le ciel, vengeur de l'innocence opprimée. D'une voix éteinte il peut à peine murmurer :

— Passez votre chemin, jeune homme. M. Homais ne pactise pas avec les suppôts des hommes noirs.

— Ah ! c'est un piqué, fait le gym. Et il reprend sa promenade en sifflant comme un merle.

A cheval Messieurs !

La campagne et les grèves s'étendent au loin.

Les paroisses voisines s'émeuvent au bruit des nouveautés saint-maritaines. Nos pieux confrères, désireux d'aiguiller leurs ouailles vers des plaisirs sans danger, leur indiquent notre Cinéma, en attendant qu'eux-mêmes puissent — mais quand ? — doter leurs salles des appareils les plus modernes. C'est toute une clientèle à évangéliser. Nos centaures du Patro vont rouler.

Monsieur le Vicaire a convoqué ensemble le Grand Conseil et le Petit Conseil, comme dans les occasions grandissimes. C'est l'état-major autour du grand chef, cherchant les voies et moyens d'exécuter au mieux ses décisions, et au besoin de les éclairer. La carte de la paroisse et celle du canton, à la même échelle, sont exposées à la discussion. L'objectif : tout ! tout saisir, tout ramener au G. Q. G., en l'espèce la salle du Cinéma. Des secteurs sensiblement égaux sont tracés, offerts, distribués, les plus durs aux plus agiles et aux plus éloquents (un Achille et un Ulysse par secteur). Chacun est muni de prospectus, de programmes, de cartes d'entrée, de journaux surimprimés, parfois d'affiches. Le comité donne ses directives. La troupe s'égaille. Chacun exploitera à fond son terrain d'action.

Deux genres de concours exciteront les émules. Le Permanent dure tout l'hiver. L'Immédiat dure une semaine, la semaine d'un film sensationnel. Il s'agit, étant donné le nombre d'habitants à visiter et la distance kilométrique à couvrir, de décrocher le plus fort pourcentage de recrues. Des primes sont

accordées : places à demi-tarif que le cycliste est fier d'offrir à ses protégés, billets de tombola, menus accessoires de vélo... Mais le stimulant vrai, c'est l'honneur, et, pour plusieurs je vous l'affirme, la joie de servir. N'être pas des moules, c'est appréciable. Etre des apôtres, c'est préféré !

Yves et Pierre, Achille et Ulysse du secteur maritime, pédalaient à toutes jambes, musette en bandoulière, « sac à papier » sur l'arrière, quand à un croisement une charrette soudaine se présenta de face, inévitable. Pierre réussit à doubler cependant. Yves se précipita sur l'obstacle, fougueux. Sa roue avant se ficha, par miracle, entre le brancard et la roue du véhicule champêtre. Au choc, le Bucéphale placide s'arrêta, étonné, tandis que soulevé de la selle par son élan, Yves décrivait dans les airs une gracieuse parabole et tombait étourdi, par-dessus un talus couvert d'ajoncs, dans un champ de genêts fleuris.

Quand Pierre put revenir sur le lieu du sinistre, ce fut en vain qu'il chercha le corps sans doute inanimé de son compagnon. Le paysan lui montra le vélo, guidon tordu, mais roues intactes et cadre sauf... Quant au cycliste infortuné, l'homme avait scruté le fossé et même la charrette, en vain.

— Il ne s'est pourtant pas déjà envolé au Paradis ! clama Pierre à la fois ironique et triste. Et il sauta le talus.

Quand il eut arrosé d'une eau fraîche et copieuse la chère tête enfin retrouvée, mais sanglante, Yves s'agita et s'écria dans une demi-inconscience :

— Mes prospectus ?

C'était le cri du cœur. Vingt minutes plus tard, guidon redressé, pédales vérifiées, colis rattachés, un mouchoir en couronne sur la plaie du front, Yves reprit la route gouaillieur :

— Tu as l'air de l'infirmier du héros ! jeta-t-il à Pierre en guise de réconfort.

Jamais tournée plus verveuse n'écoula plus de cartes d'entrée.

Les équipes binaires eurent leurs grands jours. Leur rôle de rabatteurs se mua, des voisins criant au secours, en apostolat plus direct. Le rabattage s'augmenta de séances de cinéma « à l'étranger », c'est-à-dire dans un rayon de quinze kilomètres ; c'était grisant !

Le matériel était chargé sur une voiture d'emprunt, attelée d'un cheval d'emprunt. Malle du dérouleur et de ses accessoires, tubes d'oxygène et bidons d'éther (l'électrification des campagnes ne fait que commencer et les batteries d'accus vagissaient dans l'enfance), fourreau de l'écran de deuxième classe, oripeaux en réserve et presque à la réforme, films de location (quand on ne les oubliait pas !...), tout un déménagement hétéroclite, entouré de cyclistes bien sages, distraits seulement par un temps de galop irraisonné, subit et subitement arrêté sans plus de raison.

Dételer, déballer, combiner, c'était l'affaire d'un instant. Préparer la salle (grange, grenier, hangar, plein air, etc.), la troupe s'y employait, avec la plus

grande fidélité au système français du débrouillage : des scouts n'auraient pas imaginé mieux.

Alfred faisait Lucifer ; dans leur langage, c'était l'homme de corvée au tube et au saturateur. Charles et François tournaient, double Samson attaché à la meule philistine. Pierre et Louis régissaient. Félix et Paul quêtaient. Les deux François s'occupaient du vin chaud ou du café, selon les lieux et les ressources. Vincent et Léopold s'avéraient nécessaires partout. Laurent se chargeait du boniment, et c'était de droit naturel.

Une gerbe de bravos, enivrants, les récompensait.

La gloire était leur nourriture !...

Et dans la nuit, dans la boue, dans le froid, brisés mais si heureux, les cyclistes revenaient en chantant :

Flotte, petit drapeau !

drapeau de Sainte-Marie, on le vit toujours au chemin de l'honneur !

De ces expéditions dans les secteurs et dans les paroisses, comme des entretiens avec les camarades d'atelier, de magasin, de bureau, nos propagandistes rapportaient une ample moisson de faits, de paroles, de suggestions. Par eux nos antennes s'étendaient vers tout un monde extérieur, presque absolument hermétique pour nous.

— Depuis trente ans que je les gouverne, avait dit mon vieux curé, je ne me flatte pas de savoir

ce que pensent mes paroissiens. Le fond nous échappe toujours.

Mieux renseignés sur les goûts, les désirs, les antipathies du public ordinaire, nous avons pu choisir avec un discernement plus assuré les programmes hebdomadaires. Ce n'est pas sans une émotion que ma mémoire fuyante rappelle ces souvenirs...

La Salle enfin !

Tout ce travail de réclame, d'affichage, de propagande, n'a qu'un but : remplir la salle. La salle manquerait au devoir de la reconnaissance, comme au bon sens, si elle faisait le vide par un abord grognon : elle sait son métier, et le fait avec méthode et succès !

La façade éclairée attire et accueille, je vous l'ai dit. De grandes silhouettes découpées, de chaque côté de la porte centrale, répètent le motif essentiel des affiches partout apposées. Un transparent lumineux assène le programme aux plus distraits. Sur le mur opposé, dont le propriétaire nous honore de son amitié, tour à tour sont projetés en fixe les clichés des photos exposées dans nos tableaux-réclames. Dernier effort de suggestion, dernière prise de possession des esprits et des âmes.

Pourquoi plusieurs entrent-ils comme chez eux, sans autre gêne que de faire pointer une carte assez

semblable aux cartes d'abonnements ferroviaires ? Parce qu'ils sont abonnés ! Eux seuls ont droit, en récompense, à la grandissime tombola de la dernière séance de la saison, et leurs billets y seront gratuits.

Les autres, *profanum vulgus*, achèteront des billets, s'ils le peuvent. De temps à autre aussi ils profitent des primes que des commerçants judicieux, férus de réclame qui rapporte, accordent aux porteurs des cartes d'entrée Sainte-Marie.

Les portraits des vedettes président, sur les murs clairs. Les programmes de la saison, un par un, dessinés avec quel amour, décorent les panneaux voisins de l'écran. L'écran n'est pas ce quadrilatère gnanngnan, sans vie, aluminium sur calicot, sans prestige que de son énorme et plate suffisance, ce benêt qui s'étale dans trop d'établissements : des tentures le drapent, des feuillages agrémentent ses formes trop mathématiques. Quoi d'étonnant qu'il se mette à l'unisson des belles œuvres qu'il va porter, et que pour elles — pour nous — il se fasse artiste, comme il peut ?

Faut-il vous dire que notre poste est double ? qu'un projecteur de vues fixes, verres ou gravures, lui est adjoint ? que la lumière surabonde ? que la mise au point dépasse l'idéal ? et surtout que le moindre appareil est soigné, vérifié, essayé, contrôlé avant chaque séance ? Nos opérateurs respectent leur public et ne croient jamais avoir trop fait pour leur apostolat.

Vous vous étonnez de nos vues fixes ? Elles sont très goûtées, parce que très artistiques et si excellemment commentées ! Et nous y tenons comme à la prune de nos yeux, parce que très catholiques, édifiantes même, et que nous sommes « la salle du curé ».

Ne vous préoccupez pas de l'orchestre. Nos œuvres paroissiales fournissent les volontaires, règlent les tours de service, fixent le nombre des musiciens proportionné à l'importance des spectacles : ne sont-ce pas toujours les mêmes qui se font tuer ? et dont les noms sont en bénédiction devant Dieu et devant les hommes ?

Les opérateurs aussi viennent des Œuvres : un homme du Patro et deux de l'Apostolat de la Prière. Pour aider ils prennent qui leur convient, et c'est une escouade entraînée, entraînant, où tous s'aident comme des frères et des frères d'armes, à l'apostolique. Quant au métier, Gaumont-Palace ne fait pas mieux...

Ne me demandez pas d'où viennent les programmes et quels ils sont. Dans les débuts (cet âge est toujours héroïque) M. le Président dut prendre les films où ils se trouvaient, et les ennuis ne manquaient pas. L'histoire par exemple, de Joseph vendu par ses frères resta longtemps célèbre. Arrivé à trois heures, le film passait en matinée à trois heures et demie. Le sujet était par essence édifiant. Le loueur répondait de la respectabilité de la photo. Et de fait tout alla bien jusqu'à l'épisode Putiphar... Soudain le

public n'y vit plus que du noir : le metteur en scène ayant oublié de voiler certains détails, le speaker voilait de la main l'objectif, tandis que l'opérateur précipitait à toute allure l'expédition du chapitre indésirable. Interpellée, la firme répondit :

— Votre plainte n'est pas fondée : c'est vous-même qui avez demandé le film, porté comme expurgé sur nos listes !

Il fallut un voyage à Paris pour la conciliation.

Désormais, plusieurs maisons catholiques sortent des productions, ou visionnent le bien d'autrui (et le mal) avant de nous les confier. Très bien. Mais quand il faut tourner toutes les semaines ? Les stocks ainsi fournis s'épuisent à la longue, et la dernière ressource est de commander où l'on peut et de passer en séance privée tous les programmes, ou la partie inconnue, et de jouer du ciseau avec autorité. Par malheur, on risque de ne laisser plus que les titres parfois... et encore ?

Mais à vaincre sans peine on triomphe sans gloire : et la gloire ne nous a pas manqué !

S'il est vrai que le goût du public est la loi suprême de l'entrepreneur de spectacles, cependant l'éducation du goût populaire est pour nous un devoir issu du quatrième commandement, et même du septième : pas de scandale, et *do ut des* ! On nous paie en monnaie probe (quand l'Etat du moins n'émet pas de fausse monnaie), nous devons fournir une marchandise de même, dût-elle étonner d'abord. Présentée tout de go, elle pourrait rebuter. Avec

de l'éloquence autour elle passe, elle se fait apprécier, désirer, redemander, et notre bonisseur est fameux !

Du Bonisseur et de deux captures.

Monsieur le Vicaire est debout à gauche de l'écran. Il surveille le public, paternellement. Il donne au film le commentaire approprié. Sa voix aigrette s'impose, malgré son volume réduit. L'orchestre joue en sourdine quand il parle... mais un souvenir me vient.

On donnait une peinture, émouvante du reste, de la Passion. Monsieur le Vicaire parla d'abord. Des chants, émouvants aussi, continuèrent l'explication. Les instruments à cordes, préparés *con amore*, leur donnèrent la réplique : pas longtemps, car aux premières mesures le public réclama :

— Le vicaire ! le vicaire !

L'opérateur, surpris par l'émeute soudaine, rendit la lumière à la salle et la coupa au dérouleur. Un grand gaillard, honnête mais péremptoire, se leva aux populaires et déclara sans ambages :

— Que la musique nous laisse la paix. C'est mieux quand l'abbé raconte !...

Il fut applaudi à outrance. Incontinent monsieur le Vicaire trouva la solution.

— Mille grâces, Mesdames, Messieurs ! La Chorale chantera aux entr'actes. L'orchestre jouera pianissimo. Et je parlerai sur le tout.

Il fut applaudi avec frénésie.

Total : il avait prêché deux fois le matin et fait un catéchisme avant les vêpres ; la matinée de cinéma et la soirée y ajoutèrent cinq heures de débit... Il fera sagement de ne pas compter sur les années de Mathusalem.

Pas gêné, oh ! pas du tout, pour accrocher à un détail du film une remarque à l'emporte-pièce. Il sait avoir la dent dure... Sûr d'avoir le dernier mot parce que jamais la répartie ne lui a manqué, sûr aussi de la faveur générale du public, il n'hésite pas à réfuter d'un trait énergique ou à railler, froid comme un bistouri, la sottise sacrilège, l'utopie, les caricatures impies de lois, malgré les « rouges » qui écoutent : plutôt à cause des rouges. Le cinéma n'est-il pas l'agora où le prêtre peut les rencontrer ? Alors, *argue, obsecra, insta opportune, importune* !

— Il est bien affûté, ce petit-là ! disent les « col-lés » anonymes. Mais il en met, y a pas ! C'est un brave gâs.

Et il est arrivé ceci, que je vous prie de croire authentique et qui nous fit bénir Dieu en pleurant, comme d'une approbation céleste de l'œuvre si prenante.

Joseph, communiste et mangeur de curés, se mourait. Sa pauvre femme l'avait supplié de recevoir le prêtre. Des menaces et des blasphèmes avaient seuls répondu. Elle avait insisté, se refusant à être la veuve d'un damné. Il avait essayé de se lever pour la punir, et du sang avait giclé de ses poumons dé-

vastés. Elle, silencieuse désormais, recommandait le pauvre pécheur, arrivé à l'heure de la mort, à sainte Marie Mère de Dieu.

— La bourgeoise, fit le malade après une heure d'agonie, va-t'en chercher le petit curé du cinéma...

Il mourut comme un saint, le soir même.

Pierre, qui prétendait avoir perdu la foi quand il naviguait « sur l'Etat » en qualité de chauffeur, avait toujours considéré la religion, depuis qu'il avait « fini sa carrière », avec le dédain d'un homme supérieur. Le bout du monde pour lui, dans la voie des concessions, avait été de suivre ses enfants au cinéma Sainte-Marie. Or, comme à tout homme venu en ce monde il lui fallut, à l'heure écrite sur le livre que nul ne connaît, prendre le chemin de ses pères et passer par les portes de la mort, malgré toute son intelligence. Il refusa le prêtre, naturellement. Mais contre toute attente, la maladie se prolongea. Il s'ennuya. Son petit monde lui raconta les histoires des films. A bout de souffle, il murmura un jour :

— J'aurais pourtant aimé voir ça !

Dès le soir, monsieur le Vicaire averti lui envoyait un mot aimable :

Cher monsieur Pierre,

Nous passons le superfilm célèbre « La fille du Pilote ». Votre maladie vous en prive et nous prive du plaisir de vous voir comme d'habitude dans notre salle. Un mot, et je suis demain chez vous avec mon matériel.

Cordialement.

Quand ce billet lui arriva, quand il l'eut entendu lire, Pierre pâlit et on se demanda s'il allait mourir. Il se ressaisit, deux larmes jaillirent :

— S'il fait ça, il m'aura... Dis-lui tout de suite qu'il m'a eu.

Un ciné de secours fut apporté. L'oxygène-hydrogène éclaira. Sur le mur blanc de la chambre, par une installation de fortune, le film fut projeté. Pierre suivit-il beaucoup le drame, je n'oserais l'affirmer. Mais quand monsieur le Vicaire revint, aussi radieux que las :

— Monsieur le Curé, dit-il, je porterai tout à l'heure le Saint Viatique à Pierre. Je crois qu'il était temps.

Et aussitôt, parce qu'il n'aime pas beaucoup se laisser voir ému :

— Seulement si tous les mécréants prennent l'habitude de ce genre de sport, où allons-nous, Seigneur, où allons-nous ?

— C'est la chasse au projecteur, ami, que pratique par vous le Divin Chasseur des âmes. Vous les prenez par les yeux : la Bible indique cette méthode !

Déconfiture et Victoire.

Vous vous étonnez, cher ami, premièrement que nous ayons tant travaillé pour une malheureuse petite affaire de cinéma, secondement que nulle concurrence n'ait érigé lanterne contre lanterne,

Il est vrai, nous avons beaucoup travaillé pour le lancement, le maintien et le progrès du Cinéma Sainte-Marie. Mais beaucoup, est-ce trop ? La salle a rapporté plus qu'elle n'avait coûté : notre Jardin d'enfants lui doit l'existence, et d'autres œuvres ont profité de ses subventions. Surtout, je vous ai dit deux âmes sauvées : il en fut davantage ; et si nous n'avions pas marché à fond et à temps, l'homme ennemi serait venu semer l'ivraie, le poison dans les âmes.

Car secondement, il a essayé. Je n'ai pas détaillé devant vous ses efforts parce qu'ils tournèrent à sa confusion : mais nous avons connu de dures journées ! Un impresario du chef-lieu avait imaginé de venir en tournée chez nous, chaque dimanche que Dieu faisait. C'était un prospecteur, un précurseur si vous préférez. Des forains s'égarèrent aussi de nos côtés. Ils ne firent pas recette : Sainte-Marie était vraiment trop supérieur. On ne les revit plus.

Vint un professionnel, doté de réserves plus sérieuses, et de plus d'estomac. Il construisit une salle élégante. Il ne ménagea pas la réclame. Il promit la lune. Il s'obstina pendant des mois. Il donna des séances gratuites... Mais il arrivait après nous. Notre affaire était l'affaire du consortium étendu qui nous avait prêté l'argent. Nos œuvres paroissiales nous fournissaient un personnel et un public en or. Nos films étaient les plus beaux et les plus récents, parmi les plus honnêtes ou les mieux adaptés. Aux fêtes patronales de nos Mutuelles, des Syndicats, des gym-

nastes, des Ecoles... la partie récréative avait toujours compté le cinéma gratuit (aux frais des œuvres ou de la salle, selon les nécessités). Notre orchestre pouvait aligner quand nous voulions quarante exécutants (l'école chrétienne des filles, l'an dernier, a fait jouer devant moi trente-sept élèves violonistes : le violon est le piano du pauvre). Notre chorale intéresse ses nombreux chanteurs, chanteuses, et leurs familles. Comment lutter contre nous, partis les premiers ?

Le concurrent dépensa tout l'argent qu'il voulut, et je vais vous avouer un péché de vaine complaisance. Quand il lui fallut déguerpir, il me fit proposer par un tiers ce que je voudrais de son matériel. Je pensai à Jacob revêtu des habits d'Esau et triomphant ainsi. J'achetai. Et je ne regarde pas sans un secret orgueil ces dépouilles opimes, vraiment bien à leur place dans notre salle. Daigne le juste Juge ne venger pas sur mes chères ouailles la sottise de leur pasteur !

La tempête avait pu assaillir notre cinéma. Il n'avait pas tremblé. Il était fondé sur le roc : sur les prières de mes petits enfants et sur les pénitences du Tiers-Ordre...

CHAPITRE SIXIÈME

COMMUNAUTAIRE

*Bienheureux celui qui aura vécu
en communauté, jusqu'au bout...*
(I Imit. XVII, 1.)

Comme je cueillais des roses, seulement les plus idéales (c'est ainsi que vous nommez, je crois, les belles des belles) parce que pour notre Reine bien-aimée, vous comprenez... le joyeux facteur m'apporta une lettre dont l'enveloppe m'étonna : « Evêché de... Fermé par nécessité », ce qui date cette histoire des temps concordataires, et, en effet, Napoléon III régnait.

— Que peut bien me vouloir Sa Grandeur ?

Et quand le facteur reposé eut repris son pas

de chasseur à pied, je dis un *Veni sancte* non exempt de distractions, et je lus :

« Cher monsieur le Curé,

« Vous plairait-il de quitter la paroisse que votre zèle, en sept années de labeur, a su régénérer (*un compliment ?! dangereux !*) et qui, certes, regrettera son bon pasteur ?

« Monsieur le Curé de Langoz, dont vous connaissez sans doute les essais de vie communautaire, (*je frémis*) me demande un vicaire, qui soit doué des qualités que précisément je me plais à reconnaître en vous. Je ne me dissimule pas qu'après ce long temps de vie libre et indépendante, de commandement, c'est vous proposer un sacrifice appréciable que de vous offrir un poste apparemment inférieur. Aussi croyez bien que si vous ne pouvez l'accepter, je me garderai de toute conclusion qui puisse vous désobliger.

« C'est une démarche strictement personnelle que j'ai voulu faire, cher monsieur le Curé, comptant sur votre esprit de foi et sur votre prudence. J'attendrai votre réponse sous peu de jours.

« Veuillez, etc. »

Heureusement j'étais à genoux, tel saint François Xavier lisant une missive de saint Ignace : à quoi je dus, sans doute, de ne tomber point à la renverse.

Un désir épiscopal est un ordre, c'est entendu. La vie communautaire des prêtres de paroisse est

grandement désirable, rien n'est plus certain. Mais l'aventure était nouvelle, et j'avais déjà obtenu pour ma dépouille mortelle une place aimable dans le cimetière paroissial, où je comptais paisiblement attendre les trompettes de la résurrection. Fallait-il aussitôt laisser le rêve ? Il me parut expédient de remettre au lendemain cette affaire épineuse.

Prier, prendre conseil (bonne occasion de relire *le Meunier, son fils et l'âne*), réfléchir... cinq jours après j'étais vicaire, en communauté avec le curé et deux confrères. Et je mourrai communautaire, à moins que, devenu encombrant, je n'aille finir à l'hôpital.

Qu'est-ce à dire ?

C'est facile à demander. Je voudrais bien, au lieu de répondre, vous prier de passer un mois ou deux chez nous, et vous verriez alors que le Roi-Prophète, en ce très doux psaume des Montées, l'*Ecce quam bonum*, prophétisa exactement le charme délicat, pénétrant, et la force splendide de notre vie fraternelle.

Tout est partagé, la vie, les exercices de piété, les offices et jusqu'aux revenus ecclésiastiques. Mille prévenances des vicaires les uns pour les autres et pour leur curé, que nous appelons Père, et dont nous ne sommes que les fils très chers... Ah ! les chapelets sous les tilleuls, qui me consolèrent des

roseraies perdues ! Les récréations spirituelles et joyeuses et (pardonnez-moi) saintement puériles ! les repas de famille, que d'abord la lecture à voix haute sanctifie sans les assombrir, et que l'Evangile ou l'Imitation, à la fin, couronnent de divin sans les attrister !

Si j'osais, j'avouerais des galas de concert, où le Père Vévette (un savant et un saint) joue de l'archet comme un ange de Van Eyck, où la verve et l'émotion tour à tour animent nos soirées de repos et dilatent nos cœurs qui ont porté le poids du jour et de la chaleur.

Vous protestez. Ne niez pas : je vous entends. Vous déclarez insupportable ce *laudator temporis acti*, ce revenant d'un autre âge qui, pour définir, raconte des histoires ou des légendes, comme si nous vivions au temps de Geoffroy de Villehardouin ou de la Retraite des Dix-Mille !

Bien. Je vous donnerai raison... en vous contant notre histoire.

Dès avant la Révolution, l'association du Sacré-Cœur groupait à Marseille une élite de prêtres séculiers, vivant en communauté. Le fameux abbé Allemand, fondateur de l'Œuvre de jeunesse, lui devait sa vocation, comme il le raconta plus tard à M. Gaduel, vicaire général de Mgr Dupanloup. M. Gaduel prit feu (oh ! un feu tout intérieur, comme la dévotion de Saint-Sulpice, dont il était). Il se fit l'apôtre de la vie communautaire, *verbo et opere*. Il écrivit la vie du Vénérable Barthélemy Holzhauser, curé

de Bingen-sur-le-Rhin au milieu du XVII^e siècle, et promoteur d'un Institut de curés et vicaires groupés en communautés. Puis il aida un de ses fils spirituels, M. Lebeurier, à fonder *per fas et nefas* l'œuvre si connue aujourd'hui sous le nom d'*Union apostolique*.

Du reste, l'Esprit souffle où il veut, et vous savez que dom Gréa, dès 1863, avait fondé les Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, destinés aux paroisses, et que plus tard le saint abbé Chaumont réunit les premiers prêtres de Saint-François de Sales. On me dit même qu'aujourd'hui plus de quinze diocèses jouissent ou vont jouir d'avantages analogues, et que de ci de là des réalisations plus qu'intéressantes ont été réussies et dureront : Dieu en soit loué... Pour moi, je ne connais que les choses anciennes et ne saurais à quels modernes décerner la palme, en la matière, sinon à tous ?

Première leçon : je m'instruis.

A votre intention, j'effeuillerai les roses fanées des souvenirs, cueillies aux jardins mystiques où le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a conduit.

Lorsque tout jeune prêtre, mon curé m'avait mené à la villa Manrèse pour une semaine de retraite surérogatoire, le silence du quartier, le couloir montueux entre des murs ornés de feuillages sombres et de statues pieuses, le recueillement lourd

comme une croix qui déjà m'écrasait l'âme, la peur du sérieux incompréhensible de la vie spirituelle, l'effroi au bord de l'abîme, pour tout dire... je verdissais, et mon curé se mit à rire.

Je pense, quand j'arrivai à Langoz sept ans après, je devais être aussi vert, car monsieur le Curé se mit à rire, ou plutôt à sourire : MM. Tronson, Branchereau et les plus fidèles panégyristes de la modestie cléricale n'eurent jamais disciple plus exact !

— Allons, bien cher enfant, comme le mousse du Petit Navire, vous vous demandez à quelle sauce vous serez mangé ?

— A plusieurs, j'imagine.

— C'est bien cela. Nous vous crucifierons d'abord, et comme nous-mêmes, à la régularité.

— Exemple, je vous prie ?

— Règlement quotidien : 5 heures, lever, oraison.

— Vieille habitude, la séance continue.

— A l'église, à 6 h. 15, psalmodie en commun de Prime, Tierce, Sexte, et préparation à la Sainte Messe.

— Moins expéditif, mais plus catholique que chez moi. Approuvé.

— 8 heures, déjeuner. Etude d'Écriture Sainte et travail libre.

— Pratique ! Entendu.

— None et examen particulier, en commun, à 11 h. 45.

— Puis dîner à midi, récréation, vêpres en commun...

— Pardon, vêpres en particulier, et le chapelet de même, parce que les courses nécessaires, les visites aux malades, les catéchismes...

— C'est juste.

— A 5 h. 45, nous récitons ensemble Matines et Laudes et nous étudions dans la salle de communauté, jusqu'au souper que le réglementaire sonne à 7 heures.

— Monastère ou caserne, monsieur le Curé !

— Non, cher ami, séminaire tout bonnement. Et vous aimerez ces sujétions.

— Mais je peste, au fond, de les aimer déjà trop, et je me répète avec indignation (contre moi-même qui me jette tête baissée dans la servitude) la strophe du *Chant du Départ* : « Liberté, liberté chérie... »

— Soubresauts d'une nature généreuse, bien cher enfant. Elle ne sera point étouffée ici, mais sublimisée.

— Amen, monsieur le Curé. Et après souper ?

— Nous chantons Complies, la seule heure que nous chantions ; nous vaquons à la lecture spirituelle ; et puis c'est la récréation ou le travail, *ad libitum*, suivis du coucher à 10 heures.

— J'ai vu pis. Nous n'excéderons pas les forces humaines.

— Ajoutez trois exercices hebdomadaires : la confession, la coulpe, l'Heure-Sainte, avec la retraite mensuelle à laquelle viennent s'unir de dix à vingt confrères, et voilà notre vie, *grosso modo*.

... Mes rêves, cette nuit-là, ne manquèrent pas

de ressembler à ceux de ma première nuit de collège. Avec cette différence, essentielle, qu'une lueur imprécise mais péremptoire surgissait de la subconscience et me montrait deux guerrières aux prises, la Nature et la Grâce (voir le *De Imitatione Christi*, livre III, chapitre 54), la première donnant des signes évidents de lassitude, « groggy » dit-on en boxe...

« De quibusdam aliis... »

Vous pensez bien que peu à peu, la Providence ayant doué l'humaine créature d'un cerveau servi par des yeux et par des oreilles, à vivre avec mes nouveaux confrères j'appris, non seulement à vivre comme eux, mais à comprendre, à estimer, à aimer la vie communautaire. Ils étaient si bons, si fins, si saints, et si joyeux !

L'abbé Germain était poète : il est même mort d'avoir trop figolé une tragédie. Taillé à coups de hache en plein chêne celtique, le chef pareil à Bertrand Du Guesclin, le cœur sur la main, qu'il avait prompte (qu'il avait eue prompte, avant la conversion), chasseur, marcheur incessant, musicien, quelles qualités n'avait-il pas ? Horace et Virgile lui avaient livré tous leurs secrets, et son *Carmen seculare* plongeait dans la stupéfaction les cardinaux de Rome les plus cultivés. Il préférait les auteurs grecs aux français, et sa grande joie était de faire

gober par Finaud, son toutou, le morceau de sucre posé sur le museau. Nous avons souvent discuté. Je pleure encore sa mort.

Pour l'abbé Vingt, la liturgie primait tout. Ecriture Sainte, théologie, patristique, archéologie, histoire de l'Eglise, métrique, ascétique, cérémonial, etc., etc., la liturgie embrassait tout, dominait tout, enseignait tout. Et ce médiocre orateur (en dix ans, oncques ne le vis faire un geste dans la chaire de vérité, et il prêchait *recto tono*) s'échauffait tellement dans la conversation, si l'on parlait liturgie — il citait si copieusement des références si curieuses — ses yeux ordinairement éteints se ravivaient aux flammes d'un tel incendie intérieur ; il devenait si éloquent, que je me sentais sur l'heure (et pour l'heure seulement) fervent sectateur de son culte. Au surplus, son équipe de choristes venait en droite ligne du Paradis : le peuple fidèle l'affirmait, du moins.

Le père Focard, le plus jeune quand j'arrivai à Langoz, devait à une corpulence précoce le flatteur qualificatif qui faisait de nous ses enfants. Son franc rire de géant, son entrain de *bos suetus labori* et son optimisme que rien ne démonte... un bon cheval de trompette, disait de lui monsieur le Curé qui l'aimait

Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille.

Un soir seulement, il parut sombre, un dimanche de Pâques : ses premières confessions de mécréants.

Nous l'accusâmes aussitôt de trahir, *non verbo sed opere*, le secret sacramentel. Il releva le front, nous regarda, et devant nos fraternelles ironies, il fut consolé et s'épanouit.

Le saint homme Job fut de notre équipe — sans le fumier et sans l'éléphantiasis, bien entendu. Prédicateur réputé, directeur de consciences très suivi, théologien, familier des grands auteurs thomistes, il connaissait par ouï-dire nos babioles contemporaines mais ne les honorait pas d'un regard. Je pense que Frère Antoine de Hérédia, premier Carme déchaussé, lui avait légué les cinq horloges de sable qui composaient tout le premier matériel de Durvelo ; car sa régularité me déconcerta jusqu'à la fin. Quand il a pris le grand départ pour le paradis, je suis absolument certain qu'il avait calculé le nombre des minutes nécessaires pour l'essor, et qu'il n'aura sur son horaire ni gagné ni perdu une seconde. Avec cela, un cœur très sensible, presque féminin quoique très fort, et qui souffrit plusieurs années sans le dire à quiconque.

Parlerai-je des amis qui ne firent que passer ? « Le grand Français », qui s'appelait François et qui n'en finissait plus, contemporain de M. de Lesseps, aussi courageux et gai que maladif : ce n'est pas peu dire. L'abbé Cinna, bon comme du bon pain, accueillant à toutes les théories, et capable de sourire de ses enthousiasmes multiples, attaché au seul sens de l'Eglise, qu'il connaissait et qu'il goûtait à fond.

Braves cœurs tous, et que ma rêverie présente rapproche de mon âme, malgré les postes différents, malgré la mort. Par eux j'ai mieux compris la vie et la vie éternelle ; par eux la grisaille de mes jours brefs et mauvais a resplendi de soleil chaud ; par eux assez de flamme m'anima pour que j'aie pu, à d'autres qui aujourd'hui m'entourent et me supportent et conduisent nos ouailles au divin Pasteur, transmettre enfin l'étincelle d'amour qui, chez mes jeunes compagnons, a répandu le feu du zèle, aujourd'hui un brasier.

De l'Autorité et de la Liberté.

Seulement, ce premier soir, j'en étais au premier stade de l'entreprise, c'est-à-dire, comme il arrive souvent, à l'appréhension devant l'inconnu : *ignoti nulla cupido* est un axiome extrêmement humain.

Peu de documents autorisaient alors la vie communautaire, mais *non numeranda sed ponderanda* (quelle rage de latin proverbial me saisit) ! Le Concile de Trente avait constaté la décadence de la vie commune depuis le ^x^e siècle, et ne pouvant rétablir celle-ci dans les presbytères, il avait du moins ordonné qu'on l'instituât dans les séminaires à fonder. Je n'ignorais point les essais qui avaient suivi : Génovéfains du Père Faure, congrégation de Chancellade tôt réunie aux précédents par Alain de Solminhiac son fondateur, Congrégation de Notre-

Sauveur, de saint Pierre Fourier, Prémontrès réformés de Sernais de Layruels, clercs réguliers de Jean Maulin en Normandie... Oui, les Papes et les Evêques avaient approuvé ces bons désirs et ces maisons de sainteté active. Mais je savais l'extinction complète, ou à peu près, de l'Ordre canonique dès avant le « grand dérangement » de la Révolution française, et c'était peu encourageant.

Barthélemy Holzhauser avait réagi, surtout à Mayence et, tout près de nous dans le temps, un Ketteler au même endroit avait repris dès 1844, à peine ordonné prêtre, la vie commune avec deux compagnons, y compris la pauvreté religieuse.

Mgr Dupanloup, de toute sa fougue et sa lucidité, avait soutenu l'abbé Lebeurier. La vie commune, disait-il, a pour objectif de renouveler le clergé dans la sainteté, dans la science et dans le zèle. C'est pourquoi sa faveur ne fut pas ménagée à l'Oratoire d'Orléans. Mgr Pie se rencontrait avec lui pour désirer que « l'exercice du ministère paroissial fût rendu compatible avec la vie de communauté ». Et beaucoup d'évêques français, applaudis par les autres Pères du Concile du Vatican, et suivant du reste les directives de Pie IX, signèrent dès janvier 1870 un postulat qui affirmait de la vie communautaire que « rien n'est plus conforme à l'esprit de l'Eglise, aux anciens canons, aux exemples des saints Pères ». Ils demandaient même que « les évêques ne négligent rien pour y amener leurs prêtres ».

Lisant ou entendant ces paroles, les conservant toutes en mon cœur, je m'attachai par l'estime d'abord, puis par l'affection, enfin par la pratique, à cette forme de vie austère, mais profitable. De plus en plus, dans la pénurie de prêtres, de ressources et de fidèles qui sévit depuis les années 1880, on y revient, on y reviendra. « Tout l'avenir est là, dit Mgr Gibier : l'avenir du clergé et l'avenir des paroisses. » Léon XIII, en 1880, louait M. Lebeurier d'avoir relevé l'Institut d'Holzhauser, « le plus approprié aux nécessités présentes », et affirmait que c'était là « un dessein providentiel pour défendre et pour resserrer l'unité menacée ». Pie X, membre, puis protecteur de l'*Union apostolique*, la recommandait par son *Exhortatio ad clerum* du 4 août 1908, lors de son jubilé sacerdotal ; et il y appuyait dans son bref *Salutare maxime* de 1913. Pie XI enfin disait à Mgr Rivière, quelques semaines après son couronnement : « Je désire que ce genre de vie se répande en France et dans le monde entier. »

N'était-ce pas l'exact commentaire du canon 134 du Nouveau Code : « L'habitude de la vie commune dans le clergé doit être louée et conseillée. Où elle existe, il faut la conserver, autant que possible. »

Oui, mais ces éloges manquèrent à nos débuts ! Je crois bien, nous avions devancé l'heure, et c'est sur nos ruines qu'on rebâtit aujourd'hui : que voulez-vous ! *nisi granum frumenti*... Mais continuez la citation tout seul : elle risquerait de m'émouvoir.

Du bon usage de la Bibliothèque.

Le R. P. Mandonnet, que nul n'accusera d'impétence, écrivait tout récemment (1) : « L'étude des sciences sacrées et même profanes est un moyen nécessaire et immédiat à la préparation de l'apostolat et de l'enseignement. » Fort bien. Mais quand j'admire les dictionnaires à dix et vingt francs le fascicule, le soixante-sixième n'en étant encore qu'à la dixième lettre de l'alphabet ! quand je caresse d'une main affectueuse les beaux commentaires et traductions de la Sainte-Ecriture à cent vingt francs le volume ! quand je me plonge avec bonheur dans les revues indispensables et cependant inabordable pour la masse, je bénis la vie commune avec une gratitude toujours nouvelle : sans elle, qu'eussé-je pu lire que des manuels et peu récents ?

M. Lebeurier avait vu juste. S'il faut exciter et entretenir chez nous l'amour de l'étude, des fortes et sérieuses études ecclésiastiques, il convient également de faciliter les moyens d'accroître nos connaissances, de nous procurer les livres, et les meilleurs, sur chaque matière. Or, comment cela, sinon par l'étude en commun ?

Je sais, vous allez me répondre : prêts-revues et prêts-livres, bibliothèques circulantes, consultations des Messieurs du Séminaire, etc. A moins que vous

(1) Préface de *La Vie dominicaine*, de Renée Zeller.

ne déclariez tout de go : « Rats de bibliothèques, à quoi bon ? Et puis pas le temps. »

C'est qu'il faut prendre le temps, ami ; il faut savoir beaucoup pour pouvoir un peu. Et de « toucher » un colis rapide d'imprimés que la poste reprend comme elle l'apporta, permet bien d'enrichir d'une fiche ou deux, ou un peu plus, le trésor exigü de notre science, mais pas de vivre, au moment choisi, à l'heure opportune, et dans un commerce habituel, avec l'auteur et avec sa pensée. S'agit-il d'engloutir, ou de déguster ? d'être abeille ou papillon ?

On peut établir une bibliothèque décanale, dites-vous.

Il m'échut pendant des années de diriger, pas en chef, mais en seul, une entreprise de ce genre. Les confrères versaient, bon gré mal gré, leur cotisation annuelle. En échange, ils réclamaient les livres nécessaires (et toujours les plus récents et les plus nombreux) pour les huit travaux des Conférences trimestrielles. Je me faisais tirer l'oreille, durement. Tour à tour, j'étais sourd, ou muet, ou d'une éloquence intarissable — pour noyer le poisson. Je sauvais de mon mieux quelques bribes du trésor commun pour enrichir nos rayons maigres des ouvrages de fond, à l'exclusion des rossignols et des non-valeurs ou des papiers de circonstance. Des morts opportunes — cruelles douceurs des héritages — nous légèrent maints volumes bons à tourner et retourner *nocturne diuque*. Mais combien d'occa-

sions il fallut laisser à d'autres plus heureux, parce que les crédits manquaient ou bien parce qu'ils étaient réservés, d'ordre des cotisants, pour des besoins plus immédiats ! Et combien aussi de livres, acquis à grand ahan, reposèrent dans une poussière sacrée, intangible, indéfiniment épaissie !

Se faire une bibliothèque personnelle suffisante, c'est un travail d'Hercule dont l'humanité dégénérée n'est guère plus capable, sauf en quelques-uns de ses exemplaires les plus fortunés et les plus avisés. Un doyenné peut résoudre, ou tenter de résoudre le problème. Le presbytère communautaire l'a résolu.

Sans conteste, le curé-doyen et le vicaire forain (deux couronnes sur une seule tête ici et là) jouissent d'une autorité complète sur leurs suffragants, et leurs édits se font obéir. *In casu* cependant, le supérieur de communauté peut davantage. Chaque année, il alloue sur le budget communautaire une somme proportionnée aux ressources et aux besoins prévus, pour notre nourriture intellectuelle. L'usage en est laissé au ministre de l'Instruction publique — pas le monsieur de Paris, mais notre confrère ainsi joyeusement surnommé — qui décide seul, ou avec le supérieur, des achats et des abonnements.

Si vous me promettez de ne nous trahir pas, je vous confierai que l'abbé Cinna s'aventure au delà des frontières du budget, un peu exprès, chaque année, parce qu'il compte sur la Providence et aussi sur les fonds du chapitre « Imprévus » : il a si

bon cœur ! nous lui inspirons de si merveilleuses emplettes ! Et puis, vous savez bien l'histoire de dom Guéranger : entre le pain de quelques jours et les *Acta sanctorum*, il fallait opter ; il opta imprudemment pour Bollandus, se ruina, n'eut plus rien à manger... et vécut encore quarante ans, en béniissant Dieu. Tel est l'esprit de notre confrère : le bon esprit.

Nos salles de livres ne donnent pas sur la rue. Le silence y règne comme à l'église. Nul ne s'avise de parler haut, dans ce sanctuaire de la Vérité, avec qui le Verbe incarné a voulu ne faire qu'un. Si le cher bibliothécaire y entendait une parole plus forte que la brise légère du prophète Elie, devant ce sacrilège il s'effondrerait. De notre part, ce crime paraît peu à craindre ; peut-être un « étranger », un laïque laborieux et lointain serait exposé à la tentation ? Je ne sais. Pour moi, ces rayons sévères, où dans la lumière des grandes baies les livres montent une garde perpétuelle, impeccablement disposés par rangs et par files — ces splendeurs de l'intelligence millénaire des hommes — ces trésors de la méditation, du génie, de la recherche qui s'épanouit, après les larmes en cri de joie — ces ouvrages où s'enferme la vie posthume des saints, des savants, des orateurs, des humbles travailleurs qui frayèrent à d'autres les chemins du triomphe — cette compagnie ardente et impassible des morts et des vivants qui sont des lumières de ce monde — non, en vérité, jamais je n'oserai élever la voix devant eux ! Ne

serait-ce pas comme insulter l'Esprit de Dieu, qui plane invisible sur les fruits de la raison et de la grâce, départies aux pauvres humains ?...

Venez à l' « opus Dei ».

Dès le matin, oraison faite, nous psalmodions trois petites heures, je vous l'ai dit..., et ce n'est que le soir, Matines et Laudes ayant été récitées à la vesprée, que nous chantons une partie seulement de l'office et combien brève (mais combien suggestive et douce). Les Complies qui honorent en frémissant Jésus livide dans son tombeau et qui livrent le chrétien endormi aux mains du Père dont le Cœur veille.

Un soir, convalescent et encore dolent, j'avais pu m'appuyer sur l'entretoise de ma fenêtre, aspirant la paix épandue sur le cher enclos fleuri et sur les lointains voilés d'ombre. Les hauts châtaigniers semblaient protéger les buis inlassablement verts, comme un aïeul muet se penche sur le berceau du tout petit, espoir de sa lignée. Des parfums montaient, qui rappelaient le Cantique et le paradis. Et soudain, de la chapelle à peine éclairée, les voix graves de mes compagnons, à qui répondaient les timbres clairs de l'Ecole presbytérale, vinrent émouvoir toute mon âme : le *Cum invocarem* suppliait et à la fois remerciait... J'écoutai ; je suivis les paroles divines ; leur sens profond me semblait tout neuf ;

d'être absent du chœur fraternel quand il s'abandonnait par l'*In manus* aux tendresses de notre Dieu, me tirait presque des larmes ; et cependant, je me sentais si proche des âmes chantantes ! Etaient-ce mes frères seuls, n'étaient-ce pas mon âme avec leurs voix qui rappelaient le commandement : « *Resistite fortes* », d'une solidité toute romaine, et la prière du *Nunc dimittis* où perce, dans l'ascension des premières notes, comme une jubilation fière et paisible ?

Jamais comme aujourd'hui, je n'avais réalisé le sens plein et la jouissance pure de ces versets, de ces strophes, donnés avec l'élan retenu et comme la caresse de ses prêtres au Christ aimé. Prière du soir idéale, psaumes de la confiance dans l'effroi et jusque dans la mort, douceur du *Te lucis*, déréliction de l'*In manus*, clameur du *Salva nos* qui s'éteint dans la paix, suprême adieu à la Reine, à la Mère de miséricorde, envol songeur vers tant de monastères, qui avec nous aiment et adorent, jusqu'aux antipodes... Est-ce ma lassitude qui m'incline à des sentiments plus attendris ? Est-ce une grâce qui peu à peu m'imprègne, et le Christ qui frappe à la porte ? l'image certaine m'envahit des liturgies éternelles : est-il temps de nous voir, Seigneur ?

Je le sais, la liturgie est l'authentique méthode qui assimile les âmes à Jésus. Dans son air pur, sur les cimes où elle s'éploie, des forces me viennent pour le travail des jours mauvais. Si le monastère est le lieu du monde où la création atteint son but

— la louange de Dieu — notre église sans faste, notre humble « chapitre », vague successeur des chanoines réguliers des premiers âges, et le peuple fidèle qui s'unit chaque soir à la prière de ses pasteurs, peut-être aussi pour nous qui voulons la plus parfaite adaptation de la vie religieuse au ministère paroissial, peut-être le Seigneur redit dans le silence eucharistique l'éloge qui paie de tout : « Vous avez bien chanté pour moi, mes petits enfants ! »

Une pieuse femme, Oblate de saint Benoît, qui porte dans un corps souffreteux une âme sans cesse éprouvée et joyeuse, m'a demandé, après Matines psalmodiées, un soir d'hiver :

— Père, serait-il impossible de les chanter au moins quelquefois ? Et, si le rêve n'est pas insensé, vos sœurs Oblates alterneraient pour partager votre fatigue et votre joie. Dites, Père ?

Ses yeux très purs suppliaient. Elle savait bien qu'elle désirait l'impossible et que l'*ubi amatur non laboratur* ne s'entend point du surmenage qu'elle proposait. C'est pour elle et pour nous, je pense, que le poète a laissé s'exhaler le *Quanquam ô !*... A nos récollections mensuelles seulement, grâce au renfort des autres participants, nous pouvons chanter les six Heures moins longues. La retraite annuelle, plus heureuse, jouit de l'Office totalement chanté : mais les fidèles, même les Oblats de tout sexe, n'y paraissent point.

Vous n'interrogez pas. Vous ne risquez pas un

« à quoi bon ? » Vous savez que la prière est plus forte que l'épée, et qu'assumer la prière de l'Eglise dans sa forme officielle et avec ses mélodies millénaires, c'est fortifier le sens sacerdotal et préciser la ressemblance avec notre chef, le Prêtre éternel. Réciter du bréviaire, attraper entre deux corvées quelque bout d'office à la vanvole, remplir de syllabes sans vie profonde les vides d'une journée trop pleine, ou le soir s'essouffler à en finir avant le sommeil harassé, non, je ne pus jamais m'y résoudre que contraint et forcé. Il le fallut, quand la règle communautaire ne me défendait pas encore contre des entraînements de zèle ou d'inconstance, bridés désormais. Dieu soit béni qui a rompu les mailles du filet et m'a fait trouver la liberté dans notre douce servitude, et avec elle le temps de savoir ce que je dis au grand Roi...

Notre frère le corps.

Vous êtes fatigué de ces cimes. Vous protestez que vous allez défaillir sur le chemin liturgique et qu'il vous faut comme au prophète, au moins un pain cuit sous la cendre : venez au réfectoire.

— Réfectoire ?

— Oui-da ! N'est-ce point plus humain que salle à manger ? Manger ! cet *an*, qui appelle un large accent circonflexe, n'évoque-t-il pas une gueule de caïman happant tout un nègre, un boa qui en-

gloutit une gazelle ? A tout le moins, c'est un râtelier ou une auge. Mais réfectoire, cela dit les forces refaites, le bon repos dans le labeur, la Cène, le Cénacle ; c'est, quand on veut, surnaturel.

Ne concluez pas avec précipitation que nous tenons école de pénitence et que nous soupirons de remords à chaque bouchée. Non. Nous aimons le Bienheureux Julien Eymard d'avoir gourmandé certains délicats : « Est-ce que vous avez fait vœu d'avoir deux plats à chaque repas ? » et nous disons avec saint Paul, en toute impartialité : « Je connais l'abondance et la disette, et leur bon usage. » L'effet dépend du Père économe et de sa manière d'interpréter les textes du Coutumier.

Ecoutez une histoire de carême, authentique et dont les conséquences furent plus heureuses et plus graves que les prémisses.

Monsieur le Curé, homme juste et craignant Dieu, avait donné cette règle à l'acheteur : « De trois sortes de denrées et de marchandises, laissez la première aux cardinaux et la troisième aux pauvres, mais prenez la seconde. » C'était du saint Ignace tout pur, la sagesse même. Car l'Écriture ordonne : « Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain », et l'Apôtre demande : « N'avons-nous pas le droit de manger et de boire ? »

Bien. Mais monsieur le Curé, s'il n'était pas comme Jean-Baptiste un homme qui ne buvait ni ne mangeait, ignorait complètement quels mets on lui servait. Or, au cours de mon premier carême en

cette sainte maison, je ne fus pas médiocrement surpris de voir le lundi la morue, le mardi la morue, et le mercredi, et la deuxième semaine comme la première ; et la troisième, de même. Je ne sais pas si la septième aurait été encore plus méchante que les autres, et je ne le saurai jamais : car, jeune encore et capable de ruer dans le rang, j'osai m'étonner à table, quand apparut la dix-neuvième morue, le dix-neuvième jour !

— La dix-neuvième ? interrogea monsieur le Curé. Vous ne pouvez pas vous tromper, non ; mais cette aventure dépasse tout ce que la chair et le sang peuvent supporter. Ouvrons une enquête.

Ma sensualité eut gain de cause. La vingtième morue ne vint s'identifier à nos hypostases qu'aux jeûnes de la Pentecôte, et peu de temps après des « Servantes de Jésus » prirent possession des services matériels de la Communauté.

Dévotes filles formées pour ce ministère exclusif, heureuses de rendre au prêtre les mêmes bons offices que jadis les Saintes Femmes au Collège apostolique, habiles à observer le grand silence à l'intérieur et à l'extérieur (hors le temps de la récréation), elles cultivent la sainte pauvreté comme il convient, et ne la séparent point de cette vertu de propreté qui mettait un sourire de plaisir sur les lèvres de Tèrese d'Avila mourante. Daigne Dieu accorder à leur œuvre l'accroissement mérité !

Vous vous doutez bien que la lecture accompagne le repas, sauf exceptions prévues et réglées. Lecture

de livres surtout historiques, d'articles de revues qui comptent, et surtout de *lettres encycliques*, comme nous disons avec peut-être un léger soupçon d'irrévérence : lettres des autres presbytères communautaires, de l'obédience d'Holzhauser et des autres — lettres de jeunes clercs en quête de faire profession — d'amis dont les récits s'adressent à tous — des confrères absents — que sais-je encore !

Nous apprenons bien des faits ; nous remuons beaucoup d'idées ; tout entiers attentifs à la voix monocorde du lecteur, nous oublions de scruter les qualités intrinsèques des aliments du corps ; le recueillement n'est pas interrompu : dans la vie paroissiale très active, lui seul sauvegarde nos âmes ; et si parfois un sourire détend nos visages, parce que le cher confrère a pu commettre une erreur ou l'auteur exagérer l'humour sans le savoir, nos murs jamais ne renvoient l'écho d'un rire insupportable.

Ainsi faisaient, je pense, nos pères dans la foi, lorsqu'aux agapes fraternelles ils entendaient quelque Epître de Paul ou de Pierre, ou d'Ignace, les Actes des Martyrs, les nécrologes monastiques... Quels piètres descendants, tout de même, ils ont laissés !

Du Prophète Elie, du Char de Feu et de leurs Disciples.

Jeune homme, si vous aviez à desservir avec l'aide

de trois confrères une paroisse de seize kilomètres de long sur dix de large, dites-moi, le footing vous suffirait-il ? Je sais très bien la beauté des pieds des apôtres qui vont évangélisant la paix ; mais leur insuffisance *in casu* est notoire : Brune vaut mieux, ou valait mieux, Dieu ait... Non, je ne puis pas dire « Dieu ait son âme » puisque c'était une bonne postière, tout uniment, quoiqu'elle eût pu rendre des points, pour l'intelligence, à plus d'un animal raisonnable.

Brune dévorait l'espace. Je l'avais dressée moi-même non sans danger pour mes pauvres os : c'était une cavale indomptée et rebelle ! Mais depuis nous étions devenus grands amis, et jamais elle n'avait souffert qu'une voiture dépassât mon tilbury ; tout véhicule en vue était sa proie, elle n'en faisait qu'une bouchée (au figuré, bien entendu), et je crains fort de m'attarder en purgatoire, pour l'avoir encouragée dans ces idées d'orgueilleuses préséances, qui sont pourtant si ecclésiastiques... Enfin !

J'avais en elle assez de confiance pour lui laisser la bride sur le cou, égrener mon Rosaire pendant la nuit, réciter le saint Bréviaire aux heures diurnes ; ce qui est le plus sûr moyen, dans notre pays de vent et de pluie, de donner aux pages froissées la même teinte qu'aux pouces des grands fumeurs. Les paroissiens avaient, je crois, quelque vénération pour la jolie infatigable, et peut-être à cause d'elle j'obtins quelque prestige : combien de mourants auraient paru devant le juste Juge sans la ceinture

de justice et le casque de salut, si Brune n'avait porté jusqu'à eux, en temps opportun, le ministre du pardon et le Viatique du dernier voyage !

Plus tard, de jeunes confrères perdirent le culte du cheval et s'adonnèrent à la bicyclette, ne dédaignant pas d'être à la fois cavaliers et montures. L'autorité, dans les débuts, essaya bien d'endiguer leur flot rapide, de ramener les plus pressés à l'œuvre prévue par les manuels d'examens particuliers, d'empêcher par exemple qu'on fît du vingt à l'heure en enlevant Vêpres et Complies. Tout s'est tassé, d'un côté comme de l'autre ; le vélo ne déshonore pas son homme ; mais ma dignité ne l'a toujours interdit.

Un jour vint, jour de deuil et de misère, que ma jument Brune tomba au champ d'honneur, épuisée par des courses nécessaires, mais trop longues, dans la montagne. Je lui donnai des larmes. Et la question immédiate et brutale de son remplacement fut posée.

La communauté décida l'achat d'une petite auto, moins dispendieuse, paraît-il, et plus rapide que Vaillantif lui-même.

— Et vous apprendrez à conduire, me dit-on sans pitié.

— Passe encore de dormir ! mais conduire à mon âge ?

Pour le salut des âmes, il fallut bien s'y mettre cependant.

J'appris les mystères des leviers, des pédales,

du volant. J'étudiai la trilogie point mort, contact, essence. Les plus élémentaires secrets des bougies, du carburateur, de la magnéto (ô mânes de M. Olier !) me furent révélés. Je pâlis sur le Code de la route. Je connus les affres grinçantes des changements de vitesse et les chocs imprévus des « marches arrière » mal calculées. Il y a des gens très entêtés dans le monde ; il y en a peu qui le soient autant que moi, je m'acharnai ; je fus enfin breveté « chauffeur », avec cette seule observation de l'examineur :

— De quelle classe êtes-vous ?

Je le regardai inquiet de son état mental : je pensais aux classes des collègues ! Il parlait de classe militaire, comme on sait. Je lui affirmai que mes origines se perdent dans la nuit des temps, et il me promit que mon nom ne sera point couché sur les listes de mobilisables.

Mais quelle mobilité depuis ! Obligés de faire, à quatre, le service dont sept autrefois ne s'acquittaient qu'avec peine, nous passons moins de temps sur les routes, nous multiplions les réunions de quartiers, nous visitons tous les hameaux de la brousse, nous manquons de moins en moins aux exercices réguliers, et nous consolons les malades plus souvent. Il est bien juste que le Seigneur profite des inventions dues au génie humain, qu'il a créé.

Du reste, n'a-t-il pas lui-même donné l'exemple, quand il envoya son char de feu, tiré par des chevaux de même, enlever le prophète Elie pas étonné

du tout, devant Elisée complètement sidéré et criant : « Mon père, mon père ! le char d'Israël et son conducteur ! »

Tel fut le cri dont mes confrères me saluèrent, lorsqu'au soir de mes jours, inattendu dompteur du feu, je m'aventurai en pareil équipage, A. M. D. G.

Et ils avaient tout en commun.

Une obscurité vous gêne. Vous ne voyez pas comment nous subvenons aux besoins de la bibliothèque, du réfectoire, de l'auto, des Servantes de Jésus, enfin de la vie chère, cette peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Chacun pourrait verser sa quote-part légitime : et ce serait l'abonnement aux livres, la table d'hôte, les mensualités pour éclairage, chauffage, raccommodages, lessivages, etc., etc. Moindre mal que l'isolement, palliatif à la crise monétaire, mais sans plus d'influence pour le progrès intérieur du prêtre que le Cercle de lecture ou la pension de famille pour leurs bénéficiaires. Or, nous voulons toute la perfection possible, par les deux voies toujours les mêmes : renoncement et charité, pour assurer la fécondité de nos labeurs.

Mgr d'Hulst affirmait qu'on n'y arrive qu'à force de respirer souvent et longtemps, dans l'atmosphère

de l'amour : nous aimant les uns les autres, nous mettons en commun nos revenus ecclésiastiques.

Entendez-moi, cher ami : nous ne prétendons pas que cette formule de vie commune soit possible partout, ni même, fût-elle possible, qu'elle soit indispensable. Chacun sa vocation, n'est-ce pas ? Tel qui court et qui vole dans la voie des commandements, se traînerait poussif et nul dans la voie des conseils, et il faut n'être sage qu'avec mesure et sobriété.

A ce propos, notre ami Germain me confia un jour sa peine. Sa jeune sœur, mère de quatre orphelins dont l'aîné avait quatre ans, venait de mourir peu après son mari. Pas de ressources. Les grands-parents sans force. La misère aux portes.

— Que faire ? disait M. Germain. D'excellents religieux ont quitté le cher moustier en pareille occurrence, et sont rentrés au bercail après l'œuvre charitable accomplie. Dois-je partir ?

— Aux termes du règlement, la communauté ne doit son aide qu'aux pères et mères de ses membres. Mais les quatre petits sont trop à vous pour n'être pas à nous.

— Oh ! je ne veux pas...

— Monsieur le Curé décidera, puisque seul il gouverne et administre. Si la caisse commune s'avère impuissante, et si nul autre obstacle ne s'élève, je connais nos confrères : nous disposons, Dieu merci, de nos biens patrimoniaux, et vous êtes sauvé.

— Encore une fois...

— Un bon ami est un trésor, affirme la Sagesse des nations. Nous n'allons pas vous perdre sottement. Restez, trésor !

Il sourit, il versa une larme, et il resta. Deux des orphelins sont prêtres aujourd'hui. Voilà un placement sûr et rémunérateur. On ne dira pas, à ce coup, que les prêtres ne s'aiment pas assez entre eux et que leur charité n'est pas à base d'abnégation !

Plusieurs regardent notre vie et s'en vont tristes parce qu'ils ont quelques biens. N'aller plus en voyage que dûment autorisé ! n'user plus du pauvre confort qu'un prêtre d'aujourd'hui arrive encore, de loin en loin, à se permettre ! n'avoir droit à aucune fantaisie... mais c'est avoir tous les inconvénients de la vie religieuse, sans les avantages !

Ils oublient le mot du sage Bourdoise :

— Si j'avais un bon conseil à donner au Pape, ce serait de faire sortir des monastères les meilleurs religieux, pour leur confier la direction des paroisses.

Le Pape commence à suivre ce conseil qu'il n'avait pas reçu : mais en attendant mieux, dans la dépendance absolue de l'Evêque, nous sommes liés entre nous par des règles communes à pratiquer les vertus évangéliques d'obéissance et de pauvreté, sous la conduite d'un Supérieur élu ou accepté par nous. « Religieux au rabais », disait un plaisantin. Pas religieux du tout, en effet : prêtres simplement désireux d'assurer le maximum de rendement à leur ministère, décidés par là même à se plier aux habi-

tudes d'ordre, de discipline, de renoncement, qui dans la vie communautaire multiplient les forces au lieu de les additionner comme ailleurs.

Pour entrer au couvent, la vocation nous manquait. Nous avons été séduits par le régime holzhausérien ; et s'il paraît plus rebutant que la formule monastique, allons, ami ! voyez l'onction de notre fraternel commerce, et pas seulement la croix. Je vous assure, au presbytère rien n'engendre la mélancolie, et le fameux malheur des temps n'a pas raison de notre endurance et allégresse. Même, malgré le travail écrasant et les ennuis inévitables, notre optimisme s'est parfois étendu jusqu'à de certains mouvements de gaieté, que la modestie cléricale condamne et réprime, et qui nous donnaient malgré nous le fou rire traditionnel et mystérieux des cloîtres les plus pénitents.

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Tout cela est bel et bon, et vous voulez savoir l'efficace du procédé : le régime communautaire, de qui nous attendions monts et merveilles, a-t-il fait fortune, ou banqueroute ? Je vais vous dire.

Notre annexe de Saint-Fiacre, à treize kilomètres de l'église paroissiale, avait de temps immémorial joui d'une réputation méritée d'indifférence religieuse et même pis. Sa chapelle le dimanche restait déserte : trois ou quatre personnes communiaient à

Pâques. On appelait « fervents » les ménages qui s'étaient constitués sous l'égide des lois françaises, par-devant M. le Maire, la plupart faisant leur petite affaire tout seuls. La bénédiction nuptiale, le mariage à l'église, l'inscription aux Registres de catholicité, en vérité à quoi bon ? Gestes surannés, accomplis seulement si l'un des conjoints, étranger à l'annexe, osait les exiger de l'autre, et vous imaginez la confession préliminaire !

Le bon Père Focard, tout bon, tout rond, reçoit ce beau morceau dans le partage du secteur, quand le presbytère devient communauté. Aussitôt il répare la chapelle délabrée, il bâtit une salle paroissiale, il organise des œuvres, il défriche la forêt vierge. Par combien de veilles, par quelles prières et pénitences, par combien de larmes répandues en secret (sans parler des insultes reçues, ni des menaces, ni même de la pierre du voyou qui lui fendit le front), par quels sacrifices il paye la rançon de cette brousse, ni lui ni les Anges ne l'ont raconté. Saint Paul a parlé quelque part de se surdépendre : ainsi a fait M. Focard.

Pour des raisons administratives, il cesse pendant huit mois de s'occuper de l'annexe ; ni peu ni prou.

Il revient le dimanche des Rameaux, par la route nationale, recueilli comme il convient à pareil jour.

Mais quoi ? que signifie ?... on ne passe pas ?... Des drapeaux, des fanions, une fanfare, des enfants de chœur, les hommes de l'Union paroissiale, les femmes de la L. P. D. F., les enfants des catéchismes,

toute la population est là. Le Père Focard ne comprend pas. Il arrête sa voiture. Vlan ! une gerbe de fleurs lui tombe sur les genoux. Il se lève, de plus en plus effaré : la musique attaque le chant paroissial, que la foule entonne à l'unisson, M. Focard pleure : un Président de quelque chose s'approche et lit, moitié pleurant, des souhaits de bienvenue. Pas moyen de répondre, sinon par une accolade très émue ; et en route ! Arc de triomphe tout en fleurs, tapis, verdure, autel illuminé, harmonium, tous jeux dehors, ruée de la foule enthousiaste, une messe qui finit à presque deux heures après midi, et le pasteur effondré de joie, n'en croyant ni ses yeux ni ses oreilles, se demandant comme un fier Sicambre si c'est déjà le Paradis (1).

Du reste, à la paroisse même l'accueil avait été peu engageant, aux temps héroïques de la fondation. Il fallait entendre monsieur le Curé ! (2).

— Je vous combattrai par tous les moyens, avait déclaré M. le Maire, sans ambages et sans aménité.

Il tint parole, tant qu'il ceignit l'écharpe tricolore ; la propagation de la foi parmi ses administrés a nui à sa fortune, et la chute sera pour lui, j'espère, le moyen providentiel de son salut.

L'église faisait honte : ne m'en demandez pas davantage. Le ciboire était complètement rempli,

(1) *Le Renouveau*, bulletin paroissial de Ham.

(2) Cf. *La communauté de Miramas*.

par cinq hosties ! encore nous fallut-il les consommer, personne n'étant venu à la Sainte-Table du 15 août au 1^{er} novembre.

Un an après, nous avions distribué huit cents communions. Sept ans après, la moyenne annuelle s'élevait à treize mille. Vingt hommes font chaque mois une heure d'adoration nocturne. Cent femmes assurent la prière continue du Premier Vendredi. La Croisade eucharistique transforme nos écoles. Petits et grands séminaristes promettent de nous surpasser. Tant de levain dans la masse finira bien par la soulever toute, jusqu'à Dieu.

Sans la vie communautaire, aurions-nous réussi de même ?

Avant elle, les âmes allaient se paganisant. Depuis, elles se rechristianisent. J'ai bien envie de conclure : *post hoc, propter hoc*. Pourquoi pas ?

Il tombe sous le sens (formule chère à M. Vingé) que le travail en commun, obligatoirement régulier, perfectionne la méthode et féconde l'effort. Le Supérieur, ou curé, spécialise chacun dans le domaine où avec moins de peine il rendra plus que tel confrère, celui-ci plus habile à d'autres besognes : utilisation des compétences, que la promesse d'obéissance empêche de se disperser. Comment, sans elle, faire face à la diversité, à la multiplicité des moyens d'apostolat modernes ?

Avez-vous remarqué assez, je vous prie, le *misit binos et binos* de l'Evangile, le « si deux ou trois sont réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux » ?

N'est-ce pas une indication pour la vie communautaire ? Du foyer de vie rayonnante partent les initiatives prises en commun, les décisions pesées, discutées, préparées de concert, les flammes assagies du zèle. Les emballlements, les faux pas, les déceptions sont réduits au minimum... Venez, et vous verrez (1).

Après Langoz, avant Sainte-Marie, j'ai pratiqué ailleurs le même régime : il n'a échoué dans ses œuvres nulle part. Et partout, à nous voir nous aimer, comme des frères, nos ouailles ont connu que nous étions de vrais disciples de Jésus. A ce signe aussi, Jésus nous a reconnus pour siens, et c'est parce qu'il a travaillé avec nous dans le champ de son Père, que nous avons moissonné des gerbes riches, dans l'allégresse.

(1) Citations presque textuelles des centres communautaires de Miramas et de Ham.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER

- L'Art au service de l'Apostolat populaire*, Spes, Paris.
BETHLÉEM. — *Catéchisme de l'éducation*, Revue des Lectures, Paris.
AIGRAIN. — *Ecclesia*, Bloud et Gay, Paris.
SIMON. — *Comment faire la monographie d'une commune*, Action populaire (Reims 1914).
Consortium des Bulletins paroissiaux artistiques, Dumas, Saint-Etienne.

CHAPITRE DEUXIÈME

- DUPANLOUP. — *L'Œuvre par excellence ou Entretiens sur le Catéchisme*, Téqui, Paris.
NICAISE et GEVELLE. — *L'Histoire-Sainte commentée*, Brunet, Arras.
BOUMARD. — *Le précatéchisme, le catéchisme, les catéchismes*, Lethielleux, Paris.
Mlle D'AUBIGNY. — *Formation chrétienne de mes tout-petits*, Tolra, Paris.
Mgr AUDOLLENT. — *Histoire de l'Eglise par les Saints* (2 vol.), Vitte, Lyon.

- DUPLESSY. — *Histoires de catéchismes* (3 vol.), Téqui, Paris.
 DUPLESSY. — *Le catéchisme en problèmes*, Téqui, Paris.
 DUMONT. — *Notre foi*, de Gigord, Paris.
 MALHERBE. — *La liturgie, comme source et comme méthode d'enseignement de la doctrine catholique*. Abbaye du Mont-César, Louvain.
 SIMONS. — *Cérémonial pour la Profession solennelle de foi*. Giraudon, Paris.
Semaines liturgiques, vol. II et IV. — Abbaye du Mont-César, Louvain.

CHAPITRE TROISIÈME

- BESSIÈRES. — *L'Evangile du Chef*, Spes, Paris.
 HÉBRARD. — *Les disciplines de l'action*, Spes, Paris.
 DAUMAS. — *Pour former une élite*, Beauchesne, Paris.
 DONCEUR. — *Cadets. Routiers. Romieux* (3 vol.), Art Catholique, Paris.
 KENIG. — *Petit traité des Kermesses*. — La Vie au Patronage, Antony (Seine).
 SEYGIE. — *Jeux et divertissements*, Spes, Paris.

CHAPITRE QUATRIÈME

- SCHAEFER. — *Comment diriger nos Patronages de jeunes filles*, Gabalda, Paris.
 Mlle DE MONTGERMONT. — *Aide moral et pratique des directrices de patronage*, de Gigord, Paris.
 ZURCHER et CURRAT. — *Guide pratique de la jeunesse féminine*, Benziger, Strasbourg.
 PALAU. — *La catholique d'action*, Apostolat de la Prière, Toulouse.
 MONTIER. — *L'éducation sociale et sentimentale des jeunes filles*, Perrin, Paris.
 ÉCOLE NORMALE SOCIALE. — *Commentaire pratique de l'Encyclique Rerum novarum*, Spes, Paris.
 BESSIÈRES. — *Le devoir civique de la femme et le suffrage féminin*, Spes, Paris.

CHAPITRE CINQUIÈME

- Les Cahiers du Mois : *Cinéma*. — Emile Paul, Paris.

- MILLAUD. — *Le cinéma*, Hachette, Paris.
 MAREC. — *L'électricité à la maison*, Baillière, Paris.
 G. CLAUDE. — *L'électricité à la portée de tout le monde*, Dunod, Paris.
 LAMBRY. — *Grands artistes, petits moyens*, Sansot, Paris.
 WILLY, MULLER. — *Manuel de travaux pratiques pour occuper la jeunesse*, Fink, Strasbourg.

CHAPITRE SIXIÈME

- Mgr OLICHON. — *Monseigneur Lebeurier et l'Union Apostolique des Prêtres du Sacré-Cœur*, Téqui, Paris.
 COMPÈRE. — *Un essai de vie commune en pays dévasté*, Presbytère de Ham (Somme).
 MAZEL et CHALVE. — *La vie commune dans le clergé diocésain*, Publiroc, Marseille.
 DOM BENOIT. — *La vie des clercs dans les siècles passés*, Bonne Presse, Paris.
 Mgr CHAPTAL. — *L'abbé Soulange-Bodin*, Bloud et Gay, Paris.
 GADUEL. — *Vie du Vénérable Barthélemy Holzhauser*, Lecoffre, Paris (épuisé).
 SAMUEL. — *De la vie de communauté au sein du clergé diocésain*, Grenoble.
 SEMPÉ. — *Le Clergé séculier et l'état religieux*, Apostolat de la Prière, Toulouse.

Revues.

- Dossiers de l'Action populaire* (collection), Spes, Paris.
Prêtre et Apôtre (collection), Bonne Presse, Paris.
Les Jeunes, Fédération des Patronages, Paris.
L'Union, 82, rue de l'Université, Paris.
Le Fascinateur, Bonne Presse, Paris.
Les Dossiers du Cinéma, 278, boulevard Raspail, Paris.
L'Union apostolique, 19, boulevard Bourdon, Paris.
L'Ouvrier de la Moisson, Fontlongue, par Miramas (B.-du-R.).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LETTRE-PRÉFACE DE S. G. MGR DUPARC.	1
CHAPITRE PREMIER. — LE PETIT MESSAGER DE SAINTE-MARIE	3
CHAPITRE DEUXIÈME. — EST-CE BIEN CECI LE CATÉCHISME	39
CHAPITRE TROISIÈME. — A VÉLO VERS LA PRÉHISTOIRE. .	77
CHAPITRE QUATRIÈME. — MADEMOISELLE MARIE	116
CHAPITRE CINQUIÈME. — POUR NOTRE CINÉMA : L'OBSESSION A OUTRANCE	152
CHAPITRE SIXIÈME. — COMMUNAUTAIRE.	191
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	227

Établissements André Brulliard, Saint-Dizier (Haute-Marne). — 1928